Qu'est-ce qu'évangéliser ?

Robert Scholtus

Qu'est-ce qu'évangéliser ? Ce n'est pas moi qui ai choisi ce titre. Je ne me le serais pas permis, non seulement par modestie, mais aussi parce que le verbe « *évangéliser* » m'inspire une légère réticence, ou plus exactement la crainte de l'entendre résonner comme certains autres verbes : civiliser, pacifier, moraliser... qui recouvrent souvent des opérations ambiguës. Je lui préfère tout bêtement la formule « *annoncer l'Évangile* » qui sonne joyeusement, puisqu'il s'agit précisément d'une bonne nouvelle qui déborde toutes nos stratégies, nos méthodes et nos campagnes d'évangélisation.

Cela dit, je maintiens ce titre en m'abritant derrière Paul VI qui l'avait choisi pour la deuxième partie de son exhortation apostolique de 1975, dans laquelle il commence par évoquer la complexité de l'action évangélisatrice : « *Aucune définition partielle et fragmentaire ne donne raison de la réalité riche, complexe et dynamique qu'est l'évangélisation, sinon au risque de l'appauvrir et même de la mutiler*[1]. » « *Démarche complexe,* ajoute-t-il, *aux éléments variés : renouveau de l'humanité, témoignage, annonce explicite, adhésion du cœur, entrée dans la communauté, accueil des signes, initiative d'apostolat. Ces éléments peuvent apparaître contrastants, voire exclusifs. Ils sont en réalité complémentaires et mutuellement enrichissants. Il faut toujours envisager chacun d'eux dans son intégration aux autres*[2]. »

C'est dire déjà que personne n'a le monopole de l'évangélisation ni même de sa définition, qu'il s'agit d'une réalité "systémique", d'une œuvre collective et concertante qui concerne toute l'Église en chacun de ses membres. C'est une démarche globale, fondamentale qui relève de l'être même de l'Église et

1 Paul VI, *Evangelii Nuntiandi*, 17.

2 *Ibid.*, 24.

qui est constitutive de sa mission, « *puisqu'elle tire son origine de la mission du Fils et de la mission du Saint-Esprit selon le dessein de Dieu le Père*[3]. » « *Évangéliser est en effet la grâce et la vocation propre de l'Église ; son identité la plus profonde. Elle existe pour évangéliser*[4]... »

Évangéliser : dire à nos contemporains le neuf de l'Évangile au cœur des nouveautés du monde

En recueillant l'enseignement de Vatican II et les fruits du Synode de 1974, l'exhortation *Evangelii Nuntiandi* rend au terme d'évangélisation toute son amplitude. Elle prend en compte, non plus seulement la mission de l'Église *ad extra* et *ad gentes*, mais le phénomène massif de la sécularisation et de l'incroyance qui affecte les pays de chrétienté. « *L'évangélisation est une tâche et une mission,* écrit Paul VI, *que les mutations vastes et profondes de la société actuelle ne rendent que plus urgentes*[5]. » C'est cette urgence que traduira quelques années plus tard le concept de "nouvelle évangélisation" que l'on doit à Jean-Paul II et que lui-même explicitera dans son exhortation apostolique aux fidèles laïcs de 1988 et dans son encyclique *Redemptoris missio* de 1990. En parlant de nouvelle évangélisation, Jean-Paul II n'assignait pas à l'Église une nouvelle mission, mais l'appelait à une attention renouvelée à sa mission fondamentale. Ce qui fait la nouveauté de ce concept, ce n'est pas le terme d'évangélisation, c'est l'adjectif qui l'accompagne. S'il est clair que l'évangélisation n'est pas une idée neuve puisqu'elle est inscrite dans l'ADN de l'Église, qu'en est-il de la nouveauté que l'on invoque à son sujet ?

Les "nouveautés négatives"

À l'évidence ce qui est nouveau et bouscule nos pratiques, ce sont les incroyables transformations géopolitiques, sociales et culturelles, et les mutations anthropologiques du monde dans lequel nous vivons, depuis la chute du mur de Berlin et la révolution numérique, et qui constituent autant de défis à relever pour l'Église, dans un contexte de pluralisme religieux, mais aussi l'affaiblissement de la vie de foi et de réduction de la pratique religieuse.

---

3 Concile Vatican II, *Ad Gentes*, 2.
4 Paul VI, *op. cit.*, 14.
5 *Ibid.*

Si nous ne voulons pas évangéliser « *de façon décorative, comme par un vernis superficiel* », selon la formule de Paul VI, si nous ne voulons pas nous en tenir « *à un ravalement de façade ni à du marketing missionnaire* » pour reprendre l'expression d'un évêque français, il est certes nécessaire de prendre la mesure de toutes ces nouveautés, mais à condition de ne pas nous laisser déterminer de l'extérieur, "réciter d'avance" par des concepts fourre-tout, par cette vulgate sociologico-journalistique qui finit par nous paralyser et nous empêcher de penser.

En effet, quand nous analysons les nouveautés auxquelles il nous faut faire face, c'est toujours en notre défaveur. Car la sociologie du catholicisme occidental est contre nous. Et nous sommes tentés d'intérioriser l'image que nous renvoient les médias et les études sociologiques, celle du déclin numérique et du décalage culturel du catholicisme, avec pour conséquence d'avoir à choisir entre la crispation identitaire, le raidissement communautaire, la stratégie contre-culturelle, d'une part, et l'acceptation impuissante de l'effacement du christianisme. C'est la raison pour laquelle, sans renoncer à la lucidité, il faut que nous ayons à cœur de ne pas nous laisser "réciter d'avance" par des explications toutes faites.

C'est "la crise", nous dit-on par exemple. Et si c'est la crise, c'est la faute à la crise. La crise qui devrait être expliquée devient ce par quoi on l'explique. Moyennant quoi elle n'explique plus rien si ce n'est notre incapacité à comprendre ce qui nous arrive. La crise qui étymologiquement désigne un point crucial, un moment paroxystique, extrême, un moment critique dont on va forcément sortir, est désormais perçue comme un état permanent. Ce n'est plus une étape qui permet de rebondir et d'avancer. Nous nous sommes installés dans la crise. L'enjeu ne serait-il pas de mettre en crise cet état de crise ? La foi chrétienne ne manque pas d'atout en la matière puisqu'elle n'est pas d'abord une doctrine et une morale, mais un événement, l'événement christique, l'événement critique, l'événement crucial par excellence.

On pourrait aussi remettre en cause de la même manière l'usage qui est fait du "théorème de la sécularisation", un concept qui est sur toutes les lèvres théologiennes pour expliquer la situation présente et les conditions dans lesquelles la mission de l'Église est appelée à se déployer. La sécularisation est un phénomène historique extrêmement complexe qu'on a tendance à simplifier jusqu'à la caricature, les uns pour en faire un épouvantail antimoderne, les autres pour la considérer comme une grâce, une chance offerte à la liberté chrétienne.

La sécularisation est-elle rupture ou continuité ? Rupture opérée par les temps modernes dans un acte d'auto-affirmation de l'homme et de son autonomie qui va entraîner le dépérissement de la religion et la perte de son influence sociale ? Ou continuité, simple transfert des schémas et des concepts théologiques sur le plan mondain ? Toutes les représentations modernes ne seraient-elles rien d'autre qu'un ensemble d'héritages judéo-chrétiens sécularisés, (le progrès, l'histoire, la théorie de l'État, l'eschatologie...) ? Marcel Gauchet a montré que la sécularisation était un fruit naturel du christianisme qui est « *la religion de la sortie de la religion* ». Tandis que pour Blumenberg la sécularisation n'est ni un coup de force de la modernité – une création *ex nihilo* de valeurs nouvelles –, ni non plus un simple transfert, mais la conséquence de l'échec de la théologie scolastique. En exacerbant le pouvoir infini de Dieu elle a rendu possible cette tentative de fonder le savoir sur la raison.

À ces deux explications répondent deux tentations opposées : 1. ne voir dans la modernité sécularisée et pluraliste rien d'autre que l'œuvre du diable qui demande à être combattue par une offensive contre-culturelle ; 2. céder à l'« *auto-sécularisation* », pour reprendre une formule de Benoît XVI qui pointait là la tentation de dissoudre le message évangélique dans les valeurs qu'il a léguées à la modernité.

Je crois aussi qu'il ne faut pas que nous nous laissions envoûter par l'opposition Tradition – Modernité dont sont friands les médias quand ils parlent de l'Église. D'ailleurs, comme dit Bruno Latour, « *nous n'avons jamais été modernes*[6] », si moderne devait signifier la liquidation de l'archaïque, du mythe, du religieux, de la superstition, comme cherchent à nous le faire croire le roman de la sécularisation et le mythe de la grande rupture entre croyance et science, entre foi et raison. La postmodernité dont on parle aujourd'hui intègre toutes les postures modernes, antimodernes, farouchement relativistes et furieusement fondamentalistes : c'est la simultanéité de tous les possibles !

Tout cela pour dire que l'individu contemporain est un être hybride à l'identité incertaine, aux appartenances multiples, errant dans les décombres de la cathédrale de la chrétienté dont l'écroulement a été suivi par l'implosion de gratte-ciel de la modernité, pour reprendre la métaphore d'un théolo-

6 Titre d'un ouvrage publié en 1991 aux éditions de la Découverte.

gien mexicain, Carlos Mendoza Alvarès[7]. Il nous faut renoncer à analyser le monde et l'Église sur le mode binaire. Ce serait, dit Pierre Legendre, « *un leurre qui dissipe provisoirement l'énigme d'avoir à vivre l'inattendu, le non programmé*[8] ».

La joie de l'Évangile

Ce que j'essaie de dire, c'est qu'il nous faut relativiser les systèmes d'interprétation que nous n'avons que trop tendance à intérioriser pour réévaluer nos propres ressources critiques et le capital d'expérience de la foi chrétienne.

Car à quoi bon analyser les "nouveautés mondaines" si elles nous font désespérer du "neuf" que constitue l'Évangile, qui est bonne nouvelle pour aujourd'hui. S'il nous faut nous laisser enseigner par la situation présente, il nous faut d'autant plus nous laisser évangéliser, nous laisser gagner par la bonne nouvelle d'un Évangile toujours neuf, plutôt que de nous laisser déterminer par les mauvaises nouvelles, "les nouveautés négatives" que distillent les déclinistes : la perte du sens du sacré, le relativisme éthique, la mentalité hédoniste et consumériste, l'individualisme, la sécularisation, les dangers des innovations technologiques, le fondamentalisme, la prolifération des sectes, *etc.*, bref, une image de la société qui a pour conséquence de nous obliger à choisir entre l'acceptation impuissante et désabusée d'une part et le raidissement doctrinal et la crispation communautaire d'autre part. L'évangélisation ne peut trouver son élan et son ardeur que dans un renouvellement spirituel incessant. De Vatican II au pape François, l'Église n'a cessé de se redire à elle-même qu'elle a toujours besoin d'être évangélisée, si elle veut garder fraîcheur, élan et force pour annoncer l'Évangile, « *pour évangéliser le monde avec crédibilité*[9] ». Au pessimisme stérile, le pape François oppose « *la joie de l'Évangile*[10] ».

L'évangélisation ne peut se ressourcer que dans "la joie de l'Évangile", la joie de croire en Jésus-Christ, fils de Dieu Sauveur. Elle nous engage à réévaluer nos ressources spirituelles dont la première est celle d'un "savoir-croire chrétien" capable d'éclairer la question même de l'homme et de mettre en

7 Carlos Mendoza Alvarès, *Deus absconditus. Essai de théologie fondamentale postmoderne*, Cerf, 2011.

8 Pierre Legendre, *Argumenta et Dogmatica*, Mille et une nuits, 2012, p. 12.

9 Paul VI, *op. cit.*, 9.

10 Pape François, *Evangelii Gaudium*, 84-86.

évidence que l'acte de croire est constitutif de l'expérience humaine et du vivre-ensemble. Le christianisme, en tant que foi, loin d'être une limitation de la raison humaine, s'offre à elle comme chemin d'intelligence, de vie et d'accomplissement.

La seconde ressource que je voudrais évoquer c'est ce que j'appelle "l'intelligence trinitaire du christianisme". Témoigner du Dieu révélé par Jésus-Christ dans l'Esprit saint, « *témoigner que dans son Fils il a aimé le monde ; que dans son Verbe incarné il a donné l'être à toute chose et a appelé les hommes à la vie éternelle* », « *cette attestation de Dieu,* disait Paul VI, *rejoindra peut-être pour beaucoup le Dieu inconnu qu'ils adorent sans lui donner un nom, ou qu'ils cherchent par un appel secret du cœur*[11]... » La foi trinitaire récuse tous les dualismes dans lesquels nous nous laissons enfermer en opposant foi et raison, croyance et incroyance, Église et monde, au bénéfice d'une pensée de l'union dans la différence. En christianisme tout va par trois, tout se pense et se vit sur un mode ternaire, dans la conjugaison du passé, du présent et de l'avenir, dans une adhésion au Christ qui est chemin, vérité et vie. La vie chrétienne est foi, espérance et charité et son témoignage s'articule selon trois modalités : *marturia*, *leitourgeia*, *diaconia*. L'Église s'organise dans un rapport exact entre "l'Un", le "tous" et le "quelques uns", elle est dans le monde mais tendue vers le Royaume.

D'autre part, dans un monde sans mémoire, nous sommes héritiers d'une "tradition vivante et immémoriale" qui est une chose beaucoup trop précieuse pour être abandonnée aux mains des traditionalistes, qui, croyant la préserver, contribuent à la folkloriser et à faire mourir ce qu'elle est, c'est-à-dire un dynamisme, un processus, un incessant renouvellement, un acte de transmission. Et ce que nous avons à transmettre, ce n'est pas une archive monstrueuse ni une brocante encombrante, mais la vie. La tradition, c'est le geste vital par lequel nous permettons à d'autres et à ceux qui viendront d'expérimenter ce que la foi nous donne de vivre et d'espérer.

Un autre atout formidable, c'est ce que j'appellerais "la spaciosité de l'Église" qui déborde non seulement les frontières géographiques et culturelles mais aussi ses frontières institutionnelles. L'Église est grande par sa tradition et son expérience de la durée. Elle est vaste par son universalité, elle est "catholique", capable de rassembler des hommes et des femmes de tous les continents, de toutes les cultures, de tous les milieux, et de faire coexister en son

11 Paul VI, *op. cit.*, 26.

sein les sensibilités spirituelles les plus diverses. Elle est grande dans sa volonté de se rapprocher de ceux qui sont loin, de ceux que la société éloigne.

Évangéliser : ce que les missionnaires des lointains ont à nous apprendre

Il m'a été donné de relire avec des prêtres des Missions étrangères de Paris venus de tous les pays d'Asie le décret conciliaire sur l'activité missionnaire de l'Église, *Ad Gentes*, un texte qui concerne les missions extérieures, comme on disait autrefois, mais dont on perçoit vite qu'il est parfaitement adapté à notre vieil Occident, redevenu terre de mission et dont on dit qu'il s'est largement paganisé. Voici ce que j'en ai retenu pour le sujet qui nous intéresse.

L'urgence d'une priorité

La première chose que nous pouvons réapprendre, c'est l'urgence de la prédication en réponse à l'injonction du Christ, l'envoyé de Dieu qui envoie ses disciples pour qu'ils annoncent la bonne nouvelle du Royaume de Dieu. Nous n'avons que trop tendance à nous laisser intimider et décourager par les mauvaises nouvelles du nihilisme ambiant.

La patience de l'évangélisateur

L'urgence qui mobilise l'évangélisateur ne produirait que de vaines gesticulations et une parole insignifiante si elle ne faisait alliance avec la patience que requièrent la rencontre, le dialogue, le travail d'inculturation, la patience et la charité qui est l'autre nom de notre espérance eschatologique. Et comme le dit si bien *Ad Gentes*, l'Église, dans son activité missionnaire, « *connaît des commencements et degrés… ; bien plus, elle est parfois contrainte, après des débuts heureux, de déplorer de nouveau un recul…* » Et « *les circonstances sont parfois telles que manque pour un temps la possibilité de proposer directement et immédiatement le message évangélique ; c'est alors que les missionnaires peuvent et doivent donner avec patience et prudence, avec une grande confiance en même temps, au moins le témoignage de la charité et de la bienfaisance du Christ*[12]. »

12 Concile Vatican II, *op. cit.*, 6.

Le service de l'humanité

Le témoignage de la charité, le service gratuit de l'humanité, la solidarité sociale, l'engagement aux côtés des pauvres, la contribution au vivre-ensemble, en un mot la *diaconia*, ne sont pas des activités périphériques, compensatoires, ni un détournement de la mission apostolique, mais sont constitutives du témoignage que les chrétiens ont à rendre à l'Évangile du Christ et à sa puissance libératrice, comme l'avait rappelé avec vigueur le Synode sur la justice de 1971. Le témoignage de la charité et l'engagement pour la justice et la paix ne relèvent pas d'une vulgaire pré-évangélisation. Ils sont l'annonce explicite d'un Évangile vécu, promesse de libération pour toute l'humanité. Qu'on relise les n° 11-12 de *Ad Gentes*.

Une mission eschatologique

L'activité missionnaire qui, à vue humaine, peut paraître dérisoire (cette présence chrétienne comparable à une goutte d'eau dans l'océan, l'océan de l'islam, l'océan des cultures et des traditions religieuses étrangères au christianisme, l'océan de l'indifférence religieuse) ne peut puiser son ardeur et sa persévérance que dans l'espérance de Dieu lui-même dont le dessein, par le souffle de son Esprit, est de sauver, réconcilier et rassembler le genre humain dans le Christ. La patience de l'évangélisateur puise sa force dans cette espérance aussi immense qu'irreprésentable, l'espérance eschatologique du *plérôme*, c'est-à-dire de l'achèvement et de la récapitulation de toute la création et de l'incorporation de tous les hommes, de toutes les cultures, de toutes les religions au Christ total, au Christ cosmique. Il faut relire le n° 9 de *Ad Gentes* pour bien comprendre qu'il s'agit moins de notre vision de l'avenir que de la vision de Dieu sur sa création. Certes il nous faut contempler le soleil qui se lève à l'horizon eschatologique de notre histoire, mais c'est lui, qui depuis l'avenir nous illumine, éclaire notre histoire et celle de l'humanité et nous fait porter un regard neuf sur les richesses spirituelles que recèlent les peuples vers lesquels nous sommes envoyés. C'est lui qui nous fait comprendre que la Gloire du Christ cosmique vers laquelle nous sommes tendus n'aurait pu éclore sans « *les labeurs effrayants et anonymes de l'homme primitif, et la longue beauté égyptienne, et l'attente inquiète d'Israël et le parfum lentement distillé des mystiques orientales, et la sagesse cent fois raffinée des Grecs*[13] ».

13 Pierre Teilhard de Chardin, « Mon univers » (1924), dans *Oeuvres complètes*, t. IX, Seuil, 1965, p. 90.

« Évangéliser à frais nouveaux »

Les évêques de France, dans leur *Lettre aux catholiques*, signalaient que « *plus notre Église est engagée dans un travail de recomposition intérieure et de réforme structurelle, plus elle doit regarder en amont et en aval d'elle-même. En amont, c'est-à-dire vers la Révélation que Dieu fait de lui-même en Jésus Christ... En aval, c'est-à-dire vers cette société actuelle où dans une situation de crise, se font jour des attentes relativement nouvelles qui appellent une évangélisation entreprise à frais nouveaux*[14] ».

Autrement dit, l'ecclésialité, le vivre-ensemble dans la foi, ne va pas sans le « *aller vers* » de l'évangélisation et réciproquement. Une perspective que vient aujourd'hui renforcer le plaidoyer du pape François pour une Église « *en sortie* » qui prenne l'initiative de la rencontre, s'implique dans le service des autres, « *accompagne l'humanité en tous ses processus* », l'évangélise et s'évangélise elle-même dans la joie[15].

Une Église en sortie... D'autres stratégies ont prévalu. Celle de "l'enfouissement" au cœur du monde, au cœur des masses, au cœur de la vie, qui reposait sur une véritable mystique de l'Incarnation, mais qui a pu se dégrader en une instrumentalisation de la kénose du Christ pour en faire la justification théologique de l'effacement et donc de l'accomplissement du christianisme. À l'inverse, la revendication de "visibilité" ne relève pas d'une sorte de mystique négative, mais d'une logique de communication : « *Vous êtes la lumière du monde* ». Pour légitime qu'elle soit, cette stratégie du témoignage explicite et de la visibilité, peut aussi dégénérer. La question étant de savoir ce qu'on cherche à rendre visible : l'invisible... ou les fastes liturgiques, les pompes du clergé, les splendeurs du passé, la beauté du mort, les curiosités du folklore ?...

Une autre stratégie, pour échapper à ces deux impasses, en appelle à un "retour au centre" : il s'agit d'aller au cœur de la foi, là où la Révélation se suffit à elle-même pour manifester sa cohérence, sa logique et sa beauté. Il s'agit de compter sur la puissance de ravissement de la figure du Christ dont la révélation ne saurait se déduire de l'expérience humaine. La mission de l'Église consiste donc à déployer la splendeur de cette figure de révélation dans sa prédication et dans ses institutions. Le risque encouru par ce po-

14 Conférence des évêques de France, *Proposer la foi dans la société actuelle*, Cerf, 1996, p. 81.

15 Pape François, *op. cit.*, 20-24.

sitionnement, c'est de céder à une sorte d'orgueil identitaire et d'intransigeance culturelle et de transformer l'Église en une sorte de « *secte cultivée* », selon le mot du cardinal Vingt-Trois.

Ces tensions dialectiques entre le centre et la périphérie, entre l'enfouissement et la visibilité croisent aujourd'hui une autre tension que j'ai cru percevoir dans les discussions et les recherches en théologie pastorale.

Le premier point de vue est défendu par les promoteurs d'une pastorale de "l'engendrement" (Christoph Theobald, André Fossion...). Ils disent en substance : proposer la foi ne suffit pas, il s'agit d'engendrer des croyants. Engendrer, ce n'est pas communiquer un message, c'est susciter la vie, la vie dans toutes ses dimensions. Ce devrait être le premier signe distinctif des communautés chrétiennes aujourd'hui : être présentes sur les lieux où la vie est précaire et menacée, les lieux de résistance à tout ce qui dégrade l'être humain, des lieux où puisse s'attester que la foi chrétienne n'est pas une contrainte qui empêche de vivre mais une force de vie, de vie intérieure autant que de convivialité et de solidarité. C'est en engendrant des croyants que l'Église s'engendre elle-même. C'est en permettant à d'autres de faire l'expérience d'un Dieu qui « *s'adresse aux hommes comme à des amis*[16] » que l'Église se reconnaît elle-même née de Dieu et se comprend comme une Église en genèse, appelée à naître avec ceux dont elle s'approche au nom du Seigneur Jésus.

Nous pensons communément que seule une revitalisation de nos communautés rendra possible la transmission et l'annonce de la foi. Nous pensons : rajeunissons-nous et nous ne serons plus stériles. Réorganisons-nous et nous serons plus efficaces. Ne faudrait-il pas inverser la proposition et dire : cessons de gérer la pénurie, et avec nos pauvres moyens, proposons résolument la foi. Passionnons-nous pour les héritiers que nous voudrions engendrer et nous redécouvrirons la richesse de notre héritage et la joie de notre vivre-ensemble. Ouvrons au tout-venant des chemins de rencontre et de dialogue, de prière et de solidarité et nous retrouverons la force de séduction qui fait si souvent défaut à notre Église. Conversons avec des hommes et des femmes réputés loin de l'Église et nous redécouvrirons la puissance de salut dont l'Église est dépositaire. Mettons-nous à l'écoute des attentes et des espérances de nos contemporains et nous redécouvrirons la richesse de notre tradition chrétienne, le capital d'expérience de nos communautés chrétiennes.

16 Selon la belle formule de *Dei Verbum*, 2.

Pour le dire d'un mot, l'Église ne peut naître que dans le mouvement même d'engendrer des hommes et des femmes à la vie du Christ ; elle ne peut renouveler sa vitalité que dans la mesure où elle se décentre d'elle-même et de ses problèmes de survie institutionnelle pour être missionnaire, tournée vers l'autre, tournée vers le Royaume à venir dont elle est le sacrement.

L'autre point de vue a été explicité par Henri-Jérôme Gagey dans un article des *Recherches de Science Religieuse*[17] que je me permets de paraphraser. Il ne conteste pas bien sûr l'idée qu'on puisse penser la mission d'évangélisation de l'Église sous la forme d'un service évangélique de l'humain qui la rende hospitalière aux « *gens du pays* » et qu'il faille davantage se préoccuper d'engager un dialogue évangélique avec les chrétiens du seuil ou du parvis que de se soucier d'assurer la survie des structures ecclésiales, qu'il est plus urgent d'« *aller vers* » que de se replier dans son pré-carré. Mais ces perspectives lui paraissent insuffisantes. Il est louable, légitime et nécessaire de s'intéresser aux « *gens du pays* », mais comment pourrait-on faire l'impasse sur le premier cercle, sur l'état des communautés ecclésiales ? Nos églises, nos groupes chrétiens sont-ils assez vivants pour prétendre engendrer, assez croyants pour prétendre proposer la foi, assez audibles pour être entendus, assez identifiables pour faire véritablement signe.

Pour reprendre les formules de Gagey, disons que notre catholicisme est « *flottant* ». La foi catholique ne parvient pas à s'inscrire dans la culture et la vie sociale de nos contemporains sous une forme communautaire. Or « *un catholicisme minoritaire ne peut vivre sans tracer des lignes de démarcation* », il a besoin d'être identifié comme tel, d'être « *musclé* ». L'Évangile ne résonnera pas longtemps s'il n'est pas adressé dans la dynamique d'une foi au Christ vécue et proclamée. Nous n'avons pas l'Église qu'il nous faut pour être à la hauteur des défis d'évangélisation, d'une part parce que nous avons du mal à établir des liens de communion entre les lieux de socialisation chrétienne désormais disséminés ; et d'autre part parce que nous sommes paralysés par la peur d'apparaître sectaires. Nous agitons le communautarisme comme un épouvantail qui nous empêche d'envisager et de promouvoir des propositions et des pratiques communautaires plus fortes et, disons-le, plus identitaires.

17 Henri-Jérôme Gagey, « La dimension ecclésiale de la foi aujourd'hui », *RSR*, octobre-décembre 2012, pp. 485-504.

Comment, dès lors, donner forme à une Église évangélique et évangélisatrice, à une Église confessante, sans adopter la posture sectaire et contre-culturelle qui identifie la foi à une option alternative globale ? Comment vivre la différence chrétienne sans arrogance, dans l'hospitalité et le dialogue ?

Comment faire pour que nos communautés paroissiales soient de réelles communautés évangéliques et fraternelles qui ne soient plus simplement des communautés de consommation mais des communautés d'action et de proposition, des communautés évangélisatrices ? Comment passer de la structure d'encadrement que les paroisses constituaient en régime de chrétienté à une structure missionnaire ? Faut-il laisser se constituer des friches ecclésiales comme il y a des friches industrielles et ne compter que sur la vitalité de tel pôle, de telle abbaye, de telle communauté charismatique ? Ce serait oublier la signification théologique et pastorale du quadrillage territorial. Comme le note très justement Christian Delarbre, s'il est évident que la présence territoriale de l'Église est mise à mal aujourd'hui par la mobilité des personnes, par leurs appartenances multiples et par la dissémination des lieux de socialisation, désormais c'est moins « *la délimitation du territoire qui compte que les lieux intéressants qui s'y trouvent et les déplacements que les gens y opèrent*[18] ». Il faut voir la paroisse comme un lieu de pèlerinage qui propose des repères de vie chrétienne tant aux fidèles qu'aux passants. Jean Joncheray suggère qu'on cesse à cet égard de penser l'Église comme un noyau dur entouré de cercles concentriques, pour l'envisager précisément comme un lieu de passage, un seuil ouvert sur le royaume de Dieu, lieu de passage qui requiert donc des passeurs entre ceux qui participent de façon plénière à la vie de l'Église et ceux qui ne font que passer[19]. Christian Delarbre suggère que la représentation du maillage territorial doit être remplacée par celle du chemin pour rejoindre la brebis perdue[20]. Il faut donc des passeurs et, dans cette configuration ecclésiale, ce sont tous les fidèles laïcs qui sont appelés à le devenir, car leur incombe, comme dit *Lumen Gentium*, « *la plus noble*

18 Christian Delarbre, « L'avenir des communautés chrétiennes et le ministère des prêtres », *La Documentation Catholique* 2473, pp. 733-735.

19 Jean Joncheray, « Appelés à former l'Église», *Théophilyon* XI-1, 2006, pp. 53-66.

20 Christian Delarbre, *op. cit.*

charge de travailler à ce que le dessein divin de salut parvienne de plus en plus à tous les hommes de tous les temps et de toute la terre[21] ».

La paroisse ne peut se renouveler, se réinventer selon un autre format, qu'en mettant en œuvre ce rôle de "passeur", et cela par des initiatives simples et courageuses à la fois, des propositions qui honorent les trois exigences de sa mission : annoncer, célébrer, servir, en donnant à ces trois gestes plus d'amplitude et en les articulant de façon plus significative.

Mais la paroisse n'est pas le tout de l'Église. Et il est nécessaire qu'il y ait dans l'Église une structure associative, constituée de mouvements, de congrégations, de services, de communautés dites nouvelles, des groupes spirituels, auxquels certes nul n'est tenu de participer, mais qui historiquement ont toujours contribué à la revitalisation de l'Église et de son dynamisme missionnaire et qui pour autant ne peuvent pas se considérer comme une Église alternative. La conversion missionnaire de notre dispositif pastoral territorial passe inévitablement par l'enrichissement mutuel de ces deux structures ecclésiales.

Évangélisation et communication

On sait l'insistance de *Gaudium et Spes* sur l'évangélisation des cultures. Mais en 1974 Paul VI notait déjà que la rupture entre Évangile et culture était « *sans doute le drame de notre époque*[22] ». On connaît aussi le diagnostic impitoyable de Danièle Hervieu-Léger : non seulement le christianisme a perdu « *son ancrage dans une culture commune longtemps partagée au-delà du groupe amenuisé de ses fidèles* » mais ce socle culturel commun se serait complètement effrité. Au-delà d'une déculturation religieuse de la société française, c'est à une véritable "exculturation" du catholicisme que nous sommes en train d'assister[23].

Dès lors que signifie évangéliser la culture et les cultures d'aujourd'hui qui sont façonnées, formatées par l'hypermédiatisation du monde et l'extension numérique du réel ? Il est évident que l'évangélisation passe aujourd'hui par les nouveaux moyens de communication. Mais il ne faudrait pas qu'une certaine ivresse numérique nous fasse perdre notre sens critique. S'il faut que l'Évangile soit proclamé dans l'espace public et que les chrétiens prennent

21 Concile Vatican II, *Lumen Gentium*, 21.

22 Paul VI, *op. cit.*, 20.

23 Danièle Hervieu-Léger, *Catholicisme, la fin d'un monde*, Bayard, 2003.

le risque de s'exposer aux opinions publiques, il n'en faut pas moins qu'ils sachent que leur parole ne sera jamais en phase avec la logique binaire des médias qui fonctionnent à l'événementiel et réclament l'immédiateté d'un message réduit à l'état d'un slogan ou d'élément de langage. Sans compter que l'hyper modernité numérique profite à ce qu'il y a de plus conservateur et de plus fondamentaliste dans la société et dans l'Église, et les pires vieilleries de la religion peuvent être recyclées et parodiées sans le moindre discernement, dans un brouillage institutionnel complet.

Enfin, s'il est une exigence qui s'impose, c'est de ne jamais perdre de vue la visée et l'horizon de toute parole ecclésiale dans l'espace public, sur la scène médiatique : l'annonce d'un Évangile de salut, d'une bonne nouvelle pour tous. C'est la question du salut de l'humanité qui est engagée dans la parole publique de l'Église et non la sauvegarde de ses intérêts. Quand bien même il est de sa responsabilité d'intervenir sur les grandes questions éthiques, le rôle de l'Église ne se confond pas avec son magistère moral : il lui revient d'ouvrir la société à la dimension spirituelle de ce qui excède toute législation, au désir de l'absolu, à la liberté de l'Esprit, à la gratuité du don, à la transcendance de Dieu.

Bien sûr que l'Église doit communiquer, faire entendre sa voix, délivrer des messages. Mais en se souvenant que le christianisme, en tant qu'Évangile est un acte de communication. Bonne nouvelle du Salut, il ne l'est que dans un geste de salutation comme le suggère, au seuil de l'Évangile de Luc le salut de l'ange à Marie. Il est parole adressée, parole transmise, et en cela même il est déjà promesse de salut, car tant qu'il y a parole, il ne peut y avoir d'enfer, de huis-clos absolu. « *Saluer autrui,* dit Levinas, *c'est déjà répondre de lui.* » Quand ils se saluent et rendent ainsi le monde commun, les hommes « *se sauvent* ».

Le contenu du message chrétien, c'est-à-dire l'Évangile de Jésus-Christ, pour le dire d'un mot, est inséparable de la manière d'en rendre compte, de le dire dans la salutation et l'échange qui fondent et structurent la société humaine. Et ce qui fait la nouveauté de cette Bonne Nouvelle, de ce Nouveau Testament, ce n'est pas seulement de s'arracher à l'Ancien mais de s'adresser à tous, d'ouvrir l'espace d'une communication universelle, avec le juif et le païen.

Tout cela revient à dire que l'énoncé du message est inséparable de son mode d'énonciation et donc qu'on ne peut évangéliser qu'évangéliquement, qu'on ne peut proposer le Salut que dans un geste de salutation. Il s'agit de tendre vers une juste adéquation entre le fond et la forme. Cette adéquation

définit ce qu'on appelle le style. Et c'est bien cela qui est en jeu aujourd'hui, la recherche d'un nouveau style ecclésial de vie, de parole, de communication, capable de faire sens, comme on dit, d'être pertinent jusqu'à l'impertinence dans la culture contemporaine. De ce point de vue, François est un Pape « *performatif* », comme j'ai pu l'écrire[24]. Il n'a d'autre stratégie de communication que de parler à hauteur de visage et d'ouvrir des « *espaces de discussion* », allant jusqu'à faire de la conversation la condition impérative du discernement ecclésial et du témoignage évangélique.

Père Robert Scholtus
diocèse de Metz.

24 Robert Scholtus, « François, ou le génie de la magnanimité », *Le pape François, L'Église que j'aime*, Flammarion/Études, 2013, pp. 181-186.

Sécularisation et identifications religieuses : vers une nouvelle régulation du croire

Jean-Marie Donegani

L'Europe est le continent qui a été christianisé le premier et c'est celui qui a vu naître les principales déchirures du tissu chrétien conduisant d'abord à la naissance de l'orthodoxie et ensuite à celle du protestantisme. Si le monde compte aujourd'hui 33 % de chrétiens, ils sont inégalement répartis et seules l'Amérique latine (95,2 %), l'Amérique du Nord (84,2 %) et l'Europe (76,7 %) sont très majoritairement chrétiennes. Quant au catholicisme, il vient en deuxième position (17,5 %), après l'islam (19,3 %) et avant l'hindouisme (13,4 %). L'Europe est le continent le plus catholique (39,2 %), loin devant l'Asie (3 %), l'Afrique (15,3 %) ou l'Amérique du Nord (23 %) mais loin derrière l'Amérique latine (90 %).

Les situations européenne et française sont donc spécifiques, non seulement sur le plan statistique mais plus encore sur le plan culturel. En effet, l'Europe et la France constituent un exemple extraordinairement aigu de ce qu'on appelle la sécularisation, c'est-à-dire que l'Europe est plus sécularisée que d'autres continents et, au sein de l'Europe, la France est le pays le plus sécularisé. La situation aujourd'hui du religieux en France est une situation peut-être particulière mais qui, à bien des égards, risque d'être la situation des autres pays européens dans un certain nombre d'années puisque les indicateurs dont nous disposons de pratique, d'appartenance, de croyance, vont tous dans le sens que je vais décrire maintenant et qui est établi à partir des enquêtes européennes. En se focalisant sur l'Europe, et sur la France en particulier, on a là la manifestation la plus accomplie de la caractérisation "moderne" du religieux et, plus troublant, des rapports intimes qui lient la sécularisation à la matrice chrétienne. Car il ne faut pas oublier que, pour

de nombreux théologiens[1], suivis par la plupart des sociologues[2], la modernité sécularisatrice est issue du monothéisme judéo-chrétien qui a posé à la fois l'unicité et la transcendance de Dieu et l'autonomie du monde et la liberté de l'homme. Si l'on délaisse l'histoire récente des rapports conflictuels de l'Église catholique avec la modernité des Lumières et de la Révolution française[3] pour s'intéresser au long terme, on constate que les principaux traits de l'anthropologie moderne – l'invention de l'individu, le primat de la volonté sur la sagesse et de la liberté sur l'ordre naturel – sont issus de la pensée chrétienne et notamment du renouveau franciscain de la théologie médiévale. On peut donc considérer que, dans leur spécificité même, la situation européenne et plus encore la situation française, révèlent sans doute le destin du christianisme et sa complicité avec la naissance et le développement de l'anthropologie moderne.

La sécularisation

Si l'on voulait résumer d'un mot le sens de la sécularisation, on pourrait dire que c'est tout simplement l'idée de séparation, c'est-à-dire ce long mouvement de notre histoire qui, progressivement, a vu se constituer des sphères autonomes d'activités et de savoirs : l'art, l'économie, la politique, la religion, *etc.*.

Et l'enjeu principal de ce processus de séparation tient en ceci que la religion devient l'un des secteurs des sociétés et de l'activité humaine, au lieu d'être ce qui vient unifier le corps social et donner sens à l'ensemble de la vie individuelle et de la vie collective. La pointe de la sécularisation est

1 Dietrich Bonhöffer, *Le prix de la grâce* (1937), trad. fr., Labor et Fides, Genève, 1962 et *Résistance et soumission* (1951), trad. fr., Labor et Fides, Genève, 1963 ;
Friedrich Gogarten, *Destin et espoir du monde moderne* (1953), trad. fr., Casterman, Tournai-Paris, 1970 ;
Jean-Baptiste Metz, *Pour une théologie du monde*, trad. fr., Cerf, Paris, 1971 et *La foi dans l'histoire et la société. Essai de théologie fondamentale pratique*, trad. fr., Cerf, Paris, 1979.

2 *Cf.* entre beaucoup d'autres : Marcel Gauchet, *Le désenchantement du monde*, Gallimard, Paris, 1985.

3 Sur laquelle se focalise notamment Émile Poulat. *Cf. Histoire, dogme et critique dans la crise moderniste*, Casterman, Tournai-Paris, 1962 et *Église contre bourgeoisie*, Casterman, Tournai-Paris, 1977.

cette "idée de séparation des sphères d'activités et de savoirs", séparation qui aboutit donc à la relégation du religieux dans une seule sphère, la sphère religieuse, une sphère spécialisée qui a sa logique propre mais qui perd sa prétention à informer toute la société. Et dès lors, ce qui réalise l'unification de ces différentes sphères d'activités et de savoirs dans lesquelles règnent des règles et des obligations différentes, ce n'est plus une instance extérieure, c'est le "sujet individuel". Nous sommes dans une société individualiste, ou subjectiviste. Cela signifie que c'est au sujet individuel de se débrouiller avec l'émiettement de sa vie et la pluralité de ses rôles. Et l'on sait que c'est le défi principal du sujet aujourd'hui que de devenir auteur et d'unifier tous les récits qui composent sa vie sous une signature unique.

La sécularisation ce n'est pas la disparition du religieux, c'est une autre manière d'être religieux. Si l'on considère cette manière qu'ont les gens aujourd'hui de vivre leur identité à la lumière d'une figure précise et passée du catholicisme, donnant cette figure datée du catholicisme comme son modèle éternel, tout ce que je vais vous décrire n'est que perte, n'est qu'abandon, n'est que réduction, il n'y a plus de catholicisme. Si l'on considère au contraire, que l'on ne sait pas ce qu'est le catholicisme, ou le christianisme, qu'il s'agit pour le connaître d'écouter simplement de manière ardente ce que les gens qui se déclarent chrétiens disent de leur foi, on s'aperçoit qu'il n'y a pas moins de sentiment religieux aujourd'hui qu'hier. Simplement il ne peut pas être reconnu avec les lunettes d'antan.

Le premier trait de la sécularité contemporaine, c'est ce qu'on appelle la "désinstitutionnalisation" et la "pluralisation des identités religieuses".

Il n'y a pas moins de religieux, moins de sentiment religieux, simplement il est désinstitutionnalisé, coupé de l'institution. Cela ne signifie pas qu'il n'a rien à voir avec l'institution, mais que la manière dont nos contemporains vivent le religieux et l'expriment n'est pas naturellement reliée aux données institutionnelles et à la régulation autoritaire du croire. Par exemple, lorsque l'on demande aux gens dans un sondage d'opinion : « *pour vous qu'est-ce que c'est d'être chrétien aujourd'hui ?* », la pratique institutionnelle – l'assistance à la messe ou la participation à des mouvements – vient en dernière position. Ce que les gens placent en dernier dans le fait chrétien, c'est la pratique, ce sont les signes institutionnels. Ce qu'ils mettent en premier : « *aider ceux qui sont dans le besoin autour de soi* ». Ce n'est pas incompatible, ce n'est pas contradictoire, bien sûr, mais cela révèle la tendance profonde du rapport contemporain au religieux qui se manifeste essentiellement sous les traits

de sentiments et de pratiques privées et soustraites à la régulation institutionnelle.

Si l'on entre dans cette logique de la désinstitutionalisation, ce qui est immédiatement associé à cette désinstitutionalisation, c'est le "pluralisme". Puisqu'il n'y a plus à proprement parler un continuum d'intégration qui part des pratiquants réguliers pour aller jusqu'aux non pratiquants en passant par les pratiquants irréguliers, mais différentes manières d'être en rapport avec le christianisme et l'Évangile, on constate une pluralisation des identités. Ces manières plurielles de vivre l'identité chrétienne n'ont aucun rapport entre elles, comme si au lieu d'avoir un bloc unifié, avec des marges, avec des contours, une population que l'on peut encadrer, il y avait des archipels culturels, des chapelets d'îles, indépendants et ignorants les uns des autres[4]. La tendance de l'Église catholique à l'unification va à l'encontre de la culture d'aujourd'hui qui pousse au contraire à la diversification : les gens ne reconnaissent pas à l'institution le droit et le pouvoir de leur dire le contenu de leur identité religieuse et à mesure que cette désinstitutionalisation du croire progresse, la pluralisation des identités croît aussi.

Le deuxième trait, qui est très lié au précédent, de cette situation religieuse aujourd'hui sécularisée, c'est "le subjectivisme, la subjectivation du religieux".

Le subjectivisme, c'est cette conviction presque unanimement répandue, même chez les catholiques les plus intégrés, que c'est au sujet individuel de déterminer par rapport à sa propre vie ce qui est bon, ce qui est vrai et ce qui est juste pour lui.

Près de 80% des Européens disent que « *c'est à eux-mêmes de déterminer leur religion, plutôt qu'à leur Église* ». Cela ne veut pas dire pourtant qu'ils n'ont pas de rapports à leur Église, mais simplement qu'ils vivent leur vie religieuse, le rapport aux réalités religieuses comme étant d'abord de l'ordre du subjectif. De tout temps les populations en ont pris et en ont laissé avec les contenus de foi et à bien des égards la chrétienté est un mythe[5]. Mais le phénomène nouveau tient dans la légitimité tranquille qui est maintenant associée à ce subjectivisme. Il implique la répudiation de l'autorité en matière de foi, il signifie que la religion n'est pas vécue comme un contrôle

4 On connaît le mot de Michel de Certeau, dans *La faiblesse de croire*, Seuil, Paris, 1987, p. 273 : « *Le christianisme n'est plus un corps, c'est un corpus* ».

5 Voir à ce sujet : Jean Delumeau, *Le christianisme va-t-il mourir ?*, Hachette, « Pluriel », Paris, 1977, p. 18 *sqq*.

social ou comme une allégeance. Elle est vécue comme un choix. Et ce choix est libre de toute coercition, de toute autorité, de toute prescription.
Et le subjectivisme, cette souveraineté du sujet individuel sur le for interne, entraîne ce qu'on appelle le "relativisme", le troisième trait de la situation religieuse contemporaine. On connaît tous ce mot, "relativisme", parce qu'il est employé par les responsables de l'Église, en général pour le stigmatiser. Parce qu'ils sont convaincus que, dans le relativisme, il y a une dépréciation de la vérité. Pourtant, pour nos contemporains, le relativisme ce n'est pas la dépréciation de la vérité. Le relativisme signifie une seule chose : la vérité est relative à celui qui en fait l'expérience, c'est la subjectivation de la vérité. Le relativisme, c'est la conviction que toute vérité est relative à mon expérience, que cette vérité est extrêmement importante et que je la cherche à travers mon expérience.
Les enquêtes européennes nous révèlent que trois quarts de la population aujourd'hui considèrent qu'il n'y a pas qu'une seule religion qui soit vraie. En France, il n'y a que 2% des 18-24 ans qui considèrent qu'il y a une seule vraie religion. Ils étaient 45% en 1958. Les taux pour « *la vérité est dans une seule religion* » sont à peu près les mêmes aujourd'hui dans toutes les démocraties occidentales. Même aux USA (qui est le pays le plus religieux avec l'Irlande) 10% seulement des 18-29 ans répondent « *oui, il n'y a de vérité que dans une seule religion* ». Le relativisme est ainsi nécessairement lié à la donne subjectiviste et pluraliste.

L'inculturation et l'évangélisation

Par rapport à la situation que je viens de décrire, on peut évidemment mettre la clef sous la porte et se dire : « *ce n'est pas la conception traditionnelle du christianisme, donc le christianisme est mort* ». Un certain nombre de sociologues concluent les descriptions que je viens de donner en estimant que le christianisme est en train de mourir, s'il n'est déjà mort : 2% de pratiquants réguliers chez les 18-24 ans en France aujourd'hui ! Et évidemment ce taux ne cesse de baisser. Donc, si l'on identifie le catholicisme à la figure du pratiquant de la messe de 11h, évidemment il est mort ou mourant.
Mais on peut considérer que, dans l'énonciation subjective du croire, quelque chose s'exprime de l'ordre "de l'authenticité" tel que je reconnaisse cette donne subjectiviste et relativiste au bout du compte comme en fidélité avec l'inspiration des origines, mais, en même temps, tel que je puisse dire : « *je ne le connaissais pas, je ne peux pas en référer à une figure que je maîtrise* ».

La problématique de l'inculturation, c'est cela : c'est l'idée première toute simple selon laquelle il n'y a pas de christianisme qui ne soit inculturé. Quand on parle d'inculturation, on a souvent en tête l'idée qu'il y a un christianisme natif qui, ensuite, s'est incarné dans un certain nombre de communautés, de pays, et s'est adapté. Cette idée d'un « *christianisme pur* » ou d'un « *christianisme nu* », Jean-Baptiste Metz nous le dit, c'est une idée folle, il n'y en a jamais eu. Tout christianisme est inculturé, depuis le premier jour, évidemment, jusqu'au dernier jour, s'il y en a un[6]. Cela signifie donc que l'inculturation est un processus de don et d'accueil, un processus d'échange, dans lequel il y a incarnation de la foi dans une culture, grâce à une ré-énonciation en première personne de l'intuition évangélique. Comment dès lors comprendre, à la lumière de l'inculturation, la situation actuelle de la foi dans nos sociétés ?

Pour comprendre cette situation, il faut quitter ce qu'on appelle "la logique d'appartenance". Nous ne sommes plus dans des sociétés d'appartenance, dans des groupes stables, dans lesquels naissent les individus, auxquels ils appartiennent et qui leur dictent leurs conduites. Bien sûr, on hérite, mais on hérite avec le devoir d'inventer du neuf, et c'est en cela que tient la nouveauté de la modernité culturelle. Si l'on quitte cette logique d'appartenance, c'est pour entrer dans la "logique d'identité ou d'identification" dans laquelle s'exprime naturellement le subjectivisme dominant. L'appartenance est objective, formelle, juridique. L'identité est subjective, elle est rétive à la régulation institutionnelle et elle autorise tous les bricolages croyants : on en prend, on en laisse, on choisit. La logique d'identité, au contraire de la logique d'appartenance, permet de saisir les processus d'identification partielle qui marquent aujourd'hui le rapport aux réalités religieuses. Si l'on est dedans sur un point et dehors sur un autre, c'est parce que l'institution n'est perçue qu'à l'aune de ce qu'elle procure de sens aux individus pour construire leur identité. Et il faut entrer dans cette nouvelle anthropologie croyante pour saisir comment quelque chose de l'identité chrétienne se révèle aujourd'hui dans cette logique d'identification qui déserte complètement la conception traditionnelle de la religion comme système d'emprise et la problématique de l'appartenance comme essence de la logique institutionnelle.

6 Jean-Baptiste Metz, « Unité et pluralité : problèmes et perspectives de l'inculturation », *Concilium* 224, 1989, pp. 87-96.

Par rapport à cette situation de pluralisme et de subjectivisme aujourd'hui, plusieurs attitudes sont possibles.

Il y a une première attitude qui est une attitude de réaction, d'intransigeance. Face à l'émiettement des identités et au morcellement du corps, l'institution doit réagir et reformuler fermement les critères qui permettent de définir les contours du peuple à régir. Ici la conception ecclésiologique dominante est celle de l'Église visible qui se définit d'abord par des procédures d'incorporation et de structuration interne du corps. Cette attitude de réaction à l'émiettement du croire peut être la première tentation d'une institution rectrice. Mais la difficulté de sa mise en œuvre tient au manque de moyens dont elle dispose. Notre monde n'est plus un monde d'inculcation ni d'appartenance. Si une institution se pose en contrariété absolue avec l'anthropologie dominante, avec les systèmes de perception et d'évaluation du plus grand nombre, si elle redonne vie à la logique intransigeante du catholicisme ancien qui opposait un non absolu à toutes les conquêtes de la modernité, elle risque simplement de retirer toute plausibilité à ses propositions.

La deuxième attitude concevable est une attitude d'acquiescement complet à la disjonction entre christianisme et Église. C'est l'idée selon laquelle la foi chrétienne ne peut pas être déterminée par une autorité extérieure et peut seulement être accueillie dans la sincérité de la conscience personnelle. Cette position implique que chaque conscience personnelle n'est plus destinataire mais productrice de la vérité. Elle engage à assumer complètement le caractère diasporique ou même le caractère anonyme du christianisme, c'est-à-dire l'idée que, finalement, on ne puisse reconnaître une identité sous le même nom. Cette posture-là fait signe vers la fin complète de la réflexion sur l'Église. C'est la figure du « *christianisme sans Église* » où disparaissent toute pratique communautaire, tout engagement collectif. Le christianisme n'est plus qu'un état d'esprit, une communauté invisible idéale dont l'identité ne pourra se révéler qu'à l'issue d'un jugement supérieur dont on n'a pas la clé. En raison de sa radicalité, qui appelle à la dissolution de toute nomination ecclésiale dans l'acquiescement sans retour à la sécularisation, cette attitude est sans pertinence pour une réflexion ecclésiologique[7].

7 On trouvera toutefois une réflexion théologique et pastorale très nuancée de la nécessaire redéfinition de la réalité ecclésiale comme « dispersion » dans le livre de Gérard Delteil et Paul Keller, *L'Église disséminée*, Novalis, Lumen Vitae, Labor et Fides, Cerf, Montréal-Bruxelles-Genève-Paris, 1995.

Enfin, on peut discerner une dernière attitude, moyenne, qui consiste à entrer dans la reconnaissance des contenus de foi qui sont énoncés sous l'identité catholique sans en définir à priori le contenu. Lorsque quelqu'un se dit chrétien ou se dit catholique, qu'est-ce qu'il dit, qu'est-ce qu'il associe à cette identité ? À partir de cette brassée d'identités, faire Église c'est faire le travail de discernement nécessaire pour trier ce qui peut être reconnu comme notre identité commune ou ce qui ne peut pas l'être. On part des énoncés de foi singuliers et pluriels pour aller à l'unité ; on ne part plus d'une unité définie à priori et autoritairement pour encadrer les fidèles. Ici, l'Église devient un lieu inconnu à priori, un espace intersubjectif de la foi partagée qui dépasse et conditionne la proclamation d'une saine doctrine ou l'administration correcte des sacrements.

Cette attitude peut être reconnue dans la pastorale de la proposition, celle de la *Lettre aux catholiques de France* de Mgr Dagens, ou dans la pastorale d'engendrement, cette intuition de Philippe Bacq et Christoph Théobald, selon laquelle le christianisme renaît à chaque instant dans ce que s'entre disent ceux qui se tiennent dans ce nom-là[8]. S'il y a une récollection de ces énoncés de foi et une reprise en Église de ces énonciations croyantes, c'est quelque chose de l'ordre de l'ecclésiologie qui se joue là et tente de dépasser sans la condamner la situation contemporaine d'émiettement du croire. En partant du sol des énonciations croyantes, un travail de rassemblement est à faire au bout duquel peut apparaître un lieu qu'on appelle Église, mais un lieu insu, dévoilé seulement par l'écoute accordée à chacun.

Je voudrais rappeler ici une citation de Michel de Certeau :

« *Je ne pense pas qu'une moindre foi en soit la cause mais les engagements, les gestes, les expériences, les itinéraires que la foi inspire ont été rendus à l'invention de chacun. Le conformisme social des chrétiens pris comme un tout s'est rompu et beaucoup de chrétiens sont retournés à une expérience spirituelle autonome quelque chose comme cette multitude d'évangiles qui se distribue partout et flotte*

8 C'est la démarche pastorale proposée dans la *Lettre aux catholiques de France*. *Cf.* sur cette posture pastorale : Jean-Marie Donegani, « Une désignation sociologique du présent comme chance », *in* Henri-Jérôme Gagey et Denis Villepelet, dir., *Sur la proposition de la foi*, L'Atelier, Paris, 1999, pp. 39-58 et « Inculturation et engendrement du croire » *in* Philippe Bacq et Christoph Théobald, dir., *Une nouvelle chance pour l'Evangile. Vers une pastorale d'engendrement*, L'Atelier, Novalis, Lumen Vitae, Paris-Montréal-Bruxelles, 2004, pp. 29-45.

sur l'océan, milliers de petits éclats qui courent à la surface de la mer sans qu'un gros bateau, sans qu'une institution régisse le destin de ces itinéraires éparpillés[9]. » Même si la donne contemporaine rend caduque la vocation d'un appareil coercitif réduisant l'éclatement du croire, on ne peut renoncer à l'espérance d'une ligature des énoncés croyants, d'une brassée de foi comme il y a des brassées de blé, d'un lien qui n'a plus rien de coercitif en ce qu'il part de l'écoute attentive de chaque énoncé pour refaire un corps de parole. C'est ici une autre ecclésiologie qui se dévoile, où la confiance première est accordée à ceux qui se disent chrétiens et où l'identité de l'institution ne repose plus que sur la question : « *Et vous, qui dites-vous que je suis ?* »

Jean-Marie Donegani
professeur des universités à Science-Po.

9 Michel de Certeau, *Le Monde*, 1er février 1978.

La nouvelle évangélisation comme transformation missionnaire de l'Église

François Moog

L'une des surprises de l'exhortation apostolique *Evangelii Gaudium* du pape François est sa très grande discrétion sur le thème de la nouvelle évangélisation. Tranchant avec ses prédécesseurs, François n'évoque cette thématique qu'à douze reprises, et souvent en référence à l'Assemblée générale ordinaire du synode des évêques d'octobre 2012, précisément consacrée à « *La nouvelle évangélisation pour la transmission de la foi chrétienne* ». Il ne s'agit pour autant ni d'une négligence, ni d'un retour en arrière. Bien au contraire, il faut lire dans cet effacement le signe de l'entrée dans une nouvelle époque de la nouvelle évangélisation : après le diagnostic posé par Jean-Paul II et Benoît XVI, François fait entrer la nouvelle évangélisation dans une phase plus opérationnelle : « *La nouvelle évangélisation doit impliquer que chaque baptisé soit protagoniste d'une façon nouvelle*[1] ».

Pour comprendre ce qu'implique ce passage du diagnostic à « *une nouvelle étape évangélisatrice*[2] », il convient de partir de la source théologique de la nouvelle évangélisation afin de comprendre comment elle aboutit aujourd'hui à l'urgence d'une « *transformation missionnaire de l'Église*[3] ».

1 Pape François, *Evangelii Gaudium*, 120.

2 *Ibid.*, 17.

3 *Ibid.*, 19 (titre).

N. B. : François Moog est docteur en théologie (Ph.D., S.T.D.), Professeur au *Theologicum* de l'Institut catholique de Paris et Doyen de l'ISP-Faculté d'éducation. Derniers ouvrages parus : *À quoi sert l'école catholique ? Sa mission d'évangélisation dans la société actuelle*, Bayard, Paris, 2012 et (en co-direction avec J. Molinario) ; *La catéchèse au service de la nouvelle évangélisation*, DDB, coll. « Théologie à l'Université » 28, Paris, 2013.

La nouvelle évangélisation comme diagnostic : le détachement de la foi

Aller à la source, c'est découvrir que la nouvelle évangélisation concerne la nature même de la foi[4]. C'est ce que suggérait Benoît XVI en engageant l'Église dans une « *année de la foi* ». Selon lui, cette année était, en 2013, « *une occasion propice pour introduire la structure ecclésiale tout entière à un temps de réflexion particulière et de redécouverte de la foi*[5] ». Mais pourquoi cette nécessité de redécouvrir la foi ? Parce que la foi est en crise. Benoît XVI parle en effet « *d'une profonde crise de la foi qui a touché de nombreuses personnes*[6] ».

Crise de la foi

Cette foi en crise a été une préoccupation centrale de Benoît XVI qui l'aborde souvent sous l'angle du phénomène de « *détachement de la foi, qui s'est manifesté progressivement au sein de sociétés et de cultures qui, depuis des siècles, apparaissaient imprégnées de l'Évangile*[7] ». Déjà en l'an 2000, en tant que Préfet de la Congrégation pour la doctrine de la foi, il disait observer « *un processus progressif de déchristianisation et de perte des valeurs humaines essentielles, et ceci est préoccupant*[8] ». Il précisait le motif de cette préoccupation : « *Une grande partie de l'humanité d'aujourd'hui ne trouve plus, dans l'évangélisation permanente de l'Église, l'Évangile, c'est à dire une réponse convaincante à la question : Comment vivre ?*[9] » Ainsi, parler de crise de la foi, ce n'est pas s'inquiéter d'une perte d'influence sociale ou culturelle de l'Église, mais c'est se préoccuper des conséquences de la sécularisation sur nos contemporains : la perte de l'accès à l'Évangile du salut.

---

4 Nous reprenons dans cette première partie des éléments de notre contribution au colloque de l'ISPC consacré à la nouvelle évangélisation : « Aux sources de la nouvelle évangélisation », dans *La catéchèse au service de la nouvelle évangélisation*, *op. cit.*, pp. 13-32.

5 Benoît XVI, Lettre apostolique en forme de *Motu proprio*, *Porta fidei*, 4 (11 octobre 2011).

6 *Ibid.*, 2.

7 Benoît XVI, Lettre apostolique en forme de *Motu Proprio*, *Ubicumque et semper*, préambule (21 septembre 2010).

8 Joseph Ratzinger, « La nouvelle évangélisation », *DC* 2240 (2001), p. 91.

9 *Ibid.*

La question de la nouvelle évangélisation a donc partie liée, d'une part avec le phénomène de sécularisation, d'autre part avec les pratiques concrètes d'évangélisation. Face à ce constat qui désigne une situation qui semble durer, les tentations premières seraient celles du désespoir ou de la panique. Mais ce constat de détachement de la foi peut être au contraire le point de départ d'un sursaut vertueux.

Se laisser renouveler par la force de l'Esprit

C'est à une telle perspective qu'appelle Benoît XVI, en ouvrant avec précision la voie de salut qu'il définit dans *Ubicumque et semper* : « *Je considère opportun d'offrir des réponses adéquates afin que l'Église tout entière, se laissant régénérer par la force de l'Esprit saint, se présente au monde contemporain avec un élan missionnaire en mesure de promouvoir une nouvelle évangélisation*[10] ». Ce qui est au cœur du projet de nouvelle évangélisation, c'est de relever les défis contemporains en consentant à une régénération et à un renouveau dans l'Esprit saint.

Dans cet appel à la régénération par l'Esprit saint, débute la voie royale de la nouvelle évangélisation. S'y engager implique pour l'Église de se laisser affecter par la crise en reconnaissant que l'Église vit pour elle-même et que chaque baptisé vit pour lui-même les mutations culturelles qui affectent nos contemporains. C'est au cœur de ces mutations que le peuple de Dieu doit chercher, par tous ses membres, une manière renouvelée de vivre et d'annoncer l'Évangile. Car l'Église est inscrite dans le cadre des conditions et des défis auxquels sont confrontés nos contemporains pour communiquer, travailler, être une personne ou se lier les uns aux autres... bref, pour savoir comment vivre. Il convient alors de rappeler qu'il n'est pas plus simple pour les disciples du Christ aujourd'hui de savoir se comporter comme des hommes et des femmes responsables de la création, capables d'aimer avec sérénité et fécondité, d'être ouverts à l'altérité, de vivre en enfants de Dieu. Nous ne pouvons le faire qu'en nous laissant sans cesse transformer par la grâce agissante et opérante dans nos vies. Et c'est cette vie renouvelée par la grâce, au cœur de la société et la culture qui sont les nôtres que nous avons à proposer à nos contemporains.

La tentation, ce serait de se situer en face de la post-modernité, en face de cette sécularisation. Or chacun de nous, comme l'Église entière, nous sommes dedans, comme contemporains de nous-mêmes. Et nous avons

10 Benoît XVI, *Ubicumque et semper*, préambule.

vraiment à habiter ce monde sécularisé dont les forces nous traversent et nous travaillent. Nous avons à l'habiter pour être, au cœur de la sécularisation, des interprètes de l'histoire humaine et de la vie humaine à l'aide de la foi chrétienne.
Pour cela, il convient d'entrer dans la logique de la tradition de la foi. Ce principe de tradition est énoncé dans la Constitution dogmatique sur la Révélation divine, *Dei Verbum*, au n° 8 : « *L'Église, tant que les siècles s'écoulent, tend constamment vers la plénitude de la divine vérité, jusqu'à ce que soient accomplies en elle les paroles de Dieu.* »
Une telle définition désigne la nature même de la foi et de la mission comme une lutte pour l'accomplissement des paroles de Dieu.

Vatican II, à la source de la nouvelle évangélisation

Il faut alors remarquer à quel point la question de la nouvelle évangélisation est redevable au Concile Vatican II en tant que c'est lui qui engage l'Église dans cette dynamique.
Les conditions qui appellent une nouvelle évangélisation sont présentes par exemple dans la Constitution sur l'Église dans le monde de ce temps, *Gaudium et Spes*. On y trouve exprimé le souci de la sécularisation, de l'indifférence religieuse et de l'athéisme, notamment au n° 7 : « *des multitudes sans cesse plus denses s'éloignent en pratique de la religion* », ou encore : « *cette négation ou cette indifférence ne s'expriment pas seulement au niveau philosophique ; elles affectent aussi, et très largement, la littérature, l'art, l'interprétation des sciences humaines et de l'histoire, la législation elle-même* ». On est proche du constat que fera plus tard la sociologue Danièle Hervieu-Léger d'une « *ex-culturation* » du catholicisme[11].
Si les conditions d'une « *nouvelle évangélisation* » sont bien présentes dans les préoccupations de Vatican II. C'est alors la réponse du concile qu'il nous faut examiner.

L'abandon à Dieu qui se donne

Si l'on poursuit la lecture de *Dei Verbum* 8, la réponse et, plus encore, la méthode proposée par Vatican II apparaissent clairement : « *Dieu, qui a parlé jadis, ne cesse de converser avec l'Épouse de son Fils bien-aimé, et l'Esprit saint, par qui la voix vivante de l'Évangile retentit dans l'Église et, par*

11 *Cf.* Danièle Hervieu-Léger, *Catholicisme, la fin d'un monde*, Bayard, Paris, 2003, 334 p.

l'Église, dans le monde, introduit les croyants dans la vérité tout entière et fait que la parole du Christ réside en eux avec toute sa richesse (cf. Col *3:16).* »
Cette perspective situe notre question au cœur d'une définition de la foi qui est présentée sous la forme d'un échange entre Dieu et l'Église. Dans cette conversation, il y a l'initiative de Dieu, Père, Fils et Esprit saint et il y a la réponse des croyants, dans l'Église. L'initiative de Dieu : nous retrouvons ici toute l'insistance de Vatican II qui remet sans cesse au centre de toute question l'économie trinitaire du salut, l'action inlassable de Dieu qui ne cesse de renouveler en surabondance le don de son appel et de sa grâce. La réponse du croyant : elle se présente sous la forme d'une prise de position, d'une détermination en faveur de Dieu dans ce monde et au cœur de l'histoire des hommes et des femmes.
Cette détermination, au final, fait le monde nouveau par la docilité à l'action de Dieu. Au cœur de la question théologique de la foi et de la tradition de la foi, il y a le principe vital et vivifiant de la nouvelle évangélisation : non pas seulement un renouveau extérieur de l'Église pour l'adapter aux conditions sociales de l'annonce, mais un renouvellement intérieur, au cœur de l'Église et donc au cœur du monde, afin que « *tous ensemble et chacun pour sa part* » nous puissions « *nourrir le monde des fruits spirituels* » (*Lumen Gentium* 38).
À ce point de notre parcours, nous devons reconnaître alors que la nouvelle évangélisation désigne un multiple renouvellement. Le premier de ces renouvellements est intérieur et fondamental. Seul de détour par la question de la foi, et donc par le questionnement théologique, permet de dévoiler. Il permet, et lui seul, d'envisager un renouvellement des structures et des projets. C'est ce vers quoi le pape François engage maintenant l'Église.

« La transformation missionnaire de l'Église[12] »

C'est sous cet angle du renouvellement ou de la transformation que l'on peut comprendre comment la proposition du pape François constitue une mise en œuvre des principes qui n'ont cessé de guider les tenants d'une nouvelle évangélisation. Il l'exprime parfaitement au début de l'exhortation apostolique : « *J'imagine un choix missionnaire capable de transformer toute chose, afin que les habitudes, les styles, les horaires, le langage et toute*

12 Pape François, *op. cit.*, 19.

structure ecclésiale devienne un canal adéquat pour l'évangélisation du monde actuel, plus que pour l'auto-préservation[13]. »

Il s'agit bien, dans la ligne de l'enseignement de ses prédécesseurs sur la nouvelle évangélisation, de restaurer la capacité de l'Église à être présence d'Évangile qui communique la vie, et à le faire dans le cadre de communautés réelles, « *en une fraternité authentique, en un corps, et non en une machine ou une entreprise* », comme l'exprimaient les *lineamenta* du synode sur la nouvelle évangélisation[14]. Il faut entendre ici un appel à quitter une forme historique de la réalisation de l'Église pour parvenir à une forme plus adaptée à la situation actuelle et au défi que constitue pour elle la mise en œuvre de sa mission. Ce dont il s'agit, c'est d'une « *transition de figure* » (*Lineamenta* 9), touchant notamment à la structure paroissiale[15].

La structure paroissiale peut-elle évoluer ?

Une telle transition est-elle possible pour la paroisse ? Gilles Routhier rappelle à juste titre que la paroisse a d'abord été créée comme structure d'encadrement, afin d'assurer le service pastoral des fidèles[16]. En ce sens, elle n'est pas d'abord une structure missionnaire. Ce constat permet de comprendre pourquoi la paroisse est aujourd'hui en crise : la sécularisation entraîne un relâchement du tissu chrétien, ce qui rend inopérante une structure d'encadrement conçue en régime de chrétienté. La paroisse est en crise parce que ce qu'elle a à encadrer est devenu trop instable.

On doit alors s'interroger sur la plasticité de la structure paroissiale : est-elle vraiment capable des évolutions que l'on attend d'elle ? La réponse du pape François est claire : « *La paroisse n'est pas une structure caduque ; précisément parce qu'elle a une grande plasticité, elle peut prendre des formes très diverses qui demandent la docilité et la créativité missionnaire du pasteur et de la communauté*[17]. »

---

13 *Ibid.*, 27.

14 *Cf.* XIII[e] Assemblée générale ordinaire du Synode des évêques, *La nouvelle évangélisation pour la transmission de la foi. Lineamenta*, 2, Cité du Vatican, 2011.

15 Nous nous permettons de renvoyer ici à notre article « La conversion missionnaire des communautés chrétiennes, un défi pour la nouvelle évangélisation », dans *Lumen vitae* LXVII (2012), pp. 203-219.

16 Gilles Routhier, « Nouvelles paroisses. Chances ou impasses pour l'évangélisation ? », *Lumen vitae* LIX (2004/1), p. 99.

17 Pape François, *op. cit.*, 28.

La pertinence de la structure paroissiale

On peut alors découvrir un trait de la figure paroissiale qui est central dans la perspective de la nouvelle évangélisation, c'est son rapport au lieu, son ancrage au cœur du tissu social[18]. Comme le rappelle François : « *La paroisse est présence ecclésiale sur le territoire, lieu de l'écoute de la Parole, de la croissance de la vie chrétienne, du dialogue, de l'annonce, de la charité généreuse, de l'adoration et de la célébration*[19]. » La paroisse manifeste ainsi la capacité qu'a l'Église d'être proche de la vie quotidienne des personnes. On trouvait déjà une telle priorité assignée à la nouvelle évangélisation sous la plume de Jean-Paul II[20]. L'enjeu de cette proximité est clairement celle de la nouvelle évangélisation dès lors qu'il s'agit de « *refaire le tissu chrétien de la société humaine* » en précisant que « *la condition est que se refasse le tissu chrétien des communautés ecclésiales elles-mêmes qui vivent dans ces pays et ces nations*[21] ». Ce dont il est question ici, c'est de la capacité de l'Église à être une force de proposition face à la fragmentation du tissu social[22] et de la capacité de l'Église à faire entendre l'Évangile au plus près de la réalité des hommes et des femmes de ce temps. La pertinence d'une réalisation locale de l'Église trouve ici son fondement.

Deux autres motifs plaident en faveur de la paroisse géographique. Le premier appartient à la nature même de la communion fraternelle dans l'Église, qui est le fait d'hommes et de femmes réunis par l'initiative de Dieu et non de personnes se rassemblant par affinité ou intérêt commun[23]. Le caractère géographique de la paroisse rappelle ainsi que, dans l'Église, on ne choisit pas les frères et les sœurs que l'on doit aimer et avec lesquels on est appelé à

18 *Cf.* Olivier Bobineau, Alphonse Borras et Luca Bressan, *Balayer la paroisse ? Une institution catholique qui traverse le temps*, DDB, Paris, 2010, p. 10. Voir surtout l'importance accordée à cet aspect dans ce même ouvrage par Luca Bressan, « La paroisse, émergence de l'Église en un lieu », p. 131 *sq*.

19 Pape François, *op. cit.*, 28.

20 *Cf.* notamment Jean-Paul II, *Christifideles Laici*, 24-26.

21 Jean-Paul II, *Christifideles Laici*, 24, repris par Benoît XVI dans la lettre apostolique donnée sous forme de *Motu proprio*, *Ubicumque et semper* instituant le Conseil pontifical pour la promotion de la nouvelle évangélisation, le 21 septembre 2010 et dans les *lineamenta* au n° 9.

22 *Cf.* François Moog, « L'Église, proposition crédible de lien social vertueux », dans Jean-Louis Souletie, dir., *Les voies divines de la liberté. Précis contemporain de théologie chrétienne*, Bayard, Paris, 2011, pp. 203-232.

23 *Cf. Ac* 2:47 et *Lumen Gentium* 9.

vivre une communion fraternelle authentique. Le second motif touche à la nature du lien ecclésial lui-même. La paroisse garantit à chacun qu'il appartient à une communauté chrétienne dans laquelle il a toute sa place. Il n'y a aucune exception à ce principe, assuré par la territorialité de la communauté paroissiale : personne n'est exclu de l'Église et même le plus pauvre et le plus isolé appartient à une communauté chrétienne par le seul fait de se trouver quelque part.

La transformation de la structure paroissiale

L'importance d'une réalisation locale et territoriale de l'Église appelle donc bien une transformation de la figure paroissiale et non pas sa disparition. Pour dire cette nécessaire évolution, Jean-Paul II affirmait que la nouvelle évangélisation était destinée « *à la formation de communions ecclésiales mûres*[24] ». Toute la question est alors de savoir quels processus permettent de parvenir à cette maturité qui opérera le « *passage permanent, pour ainsi dire, de la condition d'évangélisée à évangélisatrice*[25] ».

Puisque c'est le Seigneur qui, par son Esprit, construit l'Église, alors l'Église, dans toute sa structure, ne pourra se renouveler que par le consentement à l'œuvre de l'Esprit en elle. C'est en ce sens que l'on peut parler d'un renouvellement charismatique possible pour la structure paroissiale. Il s'agit ici de redire que l'ensemble des dons de l'Esprit ne se trouve que dans l'ensemble de l'Église et que la participation de tous à la vie et à la mission de l'Église est nécessaire pour que l'ensemble des charismes s'expriment en vue du renouvellement de l'ensemble. Cet aspect nécessiterait des livres entiers de développements[26]. Nous nous contenterons de signaler comment ce renouvellement charismatique peut être au service du renouvellement du tissu chrétien.

---

24 Jean-Paul II, *op. cit.*, 24

25 Benoît XVI, *Ubicumque et semper*. *Cf.* également l'affirmation des *lineamenta* au n° 2 : « *Évangélisatrice, l'Église commence par s'évangéliser elle-même* ».

26 On trouvera une approche synthétique dans Hervé Legrand, « Les ministères de l'Église locale », dans Bernard Lauret et François Refoulé, *Initiation à la pratique de la théologie. Tome III : Dogmatique 2*, Cerf, Paris, 1993, p. 209 *sq*. Voir aussi Gotthold Hasenhüttl, « Les charismes dans la vie de l'Église », dans Yves Congar, dir., *L'apostolat des laïcs. Décret « Apostolicam Actuositatem »*, Cerf, UnSa 75, Paris, 1970, pp. 203-214.

De la consommation à la mission

Selon le principe esquissé ci-dessus, la paroisse a besoin de l'engagement de tous ses membres pour pouvoir se repenser et vivre la conversion missionnaire à laquelle elle est appelée[27]. On peut se contenter de rappeler ici que, ayant été rendu participants de la vie même de Dieu par les sacrements de l'initiation chrétienne, tous les fidèles participent de la vie et de la mission du Christ dans l'Église[28]. C'est ainsi que, selon l'enseignement du Concile Vatican II, « *dans l'organisme d'un corps vivant aucun membre ne se comporte de manière purement passive mais participe à la vie et à l'activité générale du corps, ainsi dans le Corps du Christ qui est l'Église, "tout le corps opère sa croissance selon le rôle de chaque partie" (*Ep. *4:16)* » (*Apostolicam Actuositatem* 2). Cela signifie que chaque membre de la communauté paroissiale doit apporter sa contribution à l'œuvre commune. La conversion missionnaire de la communauté paroissiale implique alors le passage d'une communauté de consommation à une communauté d'action. D'une communauté où l'on vient chercher les moyens nécessaire à sa vie chrétienne (sacrements, liturgie, accueil, écoute...) à une communauté où l'on vient exercer sa part et être envoyé dans le cadre de la mission commune.

Il s'agit alors de donner confiance aux fidèles laïcs pour qu'ils se sentent autorisés à être, au cœur du tissu social, des témoins du Christ Ressuscité et des promoteurs d'une vie sociale juste au nom de l'Évangile. C'est par eux que l'Église pourra affermir la cohésion de la société « *en procurant à l'activité quotidienne des hommes un sens plus profond* », selon le vœu de *Gaudium et Spes* (*GS* 40). Cette contribution spécifique de l'Église nécessite une présence au cœur du tissu social[29] qui est par nature principalement le fait des fidèles laïcs.

Insister sur la responsabilité spécifique des fidèles laïcs ne doit pas occulter le rôle des ministres ordonnés, qui « *existent et agissent pour l'annonce de l'Évangile*[30] ». Cela ne doit non plus amener à plaider en faveur d'une

27 Voir par exemple Luca Bressan, « La paroisse, émergence de l'Église en un lieu », *art. cit.*, p. 148 *et pass.* ou encore Benoît Malvaux, « Structures paroissiales et mission : deux réalités antagonistes ? Plaidoyer pour dépasser une opposition stérile », *Lumen vitae* LIX (2004/1), p. 90.

28 Nous nous permettons de renvoyer à notre développement : *La participation des laïcs à la charge pastorale. Une évaluation théologique du c. 517 § 2*, DDB, coll. « Théologie à l'université » n° 14, Paris, 2010, pp. 381-396 et p. 430 *sq*.

29 Concile Vatican II, *Ad Gentes*, 10.

30 Jean-Paul II, *Pastores Dabo Vobis*, 15.

démocratisation de et dans l'Église. Il serait très préjudiciable à l'Église de sous-déterminer le rôle des ministres ordonnés en son sein. Mais il s'agit bien de penser ici la commune responsabilité des chrétiens, dans la fidélité à *Lumen Gentium* 10, et le rôle spécifique des fidèles laïcs qui exercent « *pour leur part, dans l'Église et dans le monde, la mission qui est celle de tout le peuple chrétien* » (*LG* 31).

L'urgence de la revitalisation du tissu chrétien

Penser de manière équilibrée l'articulation charismatique entre l'ensemble de la communauté chrétienne et les ministres ordonnés en son sein est une exigence pour revitaliser authentiquement le tissu chrétien au plus près des réalités humaines. Dans des sociétés marquées par l'effritement du tissu chrétien, au sein desquelles la structure paroissiale semble avoir fait son temps, la tentation est légitime de procéder à des restructurations et des remodelages, parfois précipités, rassemblant des paroisses "anciennes" en des ensemble plus larges. Mais cela ne doit se faire ni en surestimant les forces des ministres ordonnés, ni en sous-estimant le risque que cela comporte pour les communautés chrétiennes.

Car derrière ces regroupements, se joue la possibilité d'un éloignement de l'Église des réalités humaines, surtout en milieu rural[31]. Si le lieu de rassemblement de la communauté chrétienne est au centre d'une zone géographique trop large, alors le tissu chrétien se trouve fragilisé : « *La centralisation exténue la périphérie*[32] ». Le défi pour la paroisse est de proposer une organisation qui demeure proche de la vie quotidienne des personnes. Si le quadrillage paroissial est né pour assurer une proximité, alors il doit inventer une nouvelle manière d'être proche de la vie des hommes et des femmes d'aujourd'hui[33].

Les pratiques de renouvellement de la figure paroissiale

Les pratiques de renouvellement de la figure paroissiale sont encore soit à évaluer, soit à inventer. Le pape François énonce cependant un

31 *Cf.* Luca Bressan, « La paroisse, émergence de l'Église en un lieu », *art. cit.*, p. 143. Voir aussi Gilles Routhier, « Nouvelles paroisses… », *art. cit.*, p. 102.

32 Albert Rouet, « Vers un nouveau visage d'Église », *Un nouveau visage d'Église. L'expérience des communautés locales à Poitiers*, Bayard, Paris, 2005, p. 30.

33 *Cf.* Albert Rouet, « Vers un nouveau visage d'Église », *art. cit.*, p. 30. Voir aussi Gilles Routhier, *Le devenir de la catéchèse*, Mediaspaul, coll. « Pastorale et vie » n° 17, Montréal/Paris, 2003, p. 82.

principe important de renouvellement de la structure ecclésiale en vue de sa mission d'évangélisation : « *Les autres institutions ecclésiales, communautés de base et petites communautés, mouvements et autres formes d'associations, sont une richesse de l'Église que l'Esprit suscite pour évangéliser tous les milieux et secteurs*[34]. » Le pape indique ici que la paroisse doit pouvoir trouver hors d'elle-même, mais dans l'Église, des moyens de son renouvellement. Cela implique la prise de conscience du fait que la paroisse n'est pas le tout de l'Église ou, pour reprendre les termes de Routhier, que « *la paroisse n'a jamais représenté la seule modalité du rassemblement chrétien*[35] ». Routhier cite les monastères, sanctuaires, couvents, confréries, mouvements et communautés qui ont toujours « *existé à la frange des paroisses, souvent en tension avec elles, et qui ont joué un rôle complémentaire, mais néanmoins indispensable dans la formation chrétienne des personnes, dans l'encadrement des fidèles et dans l'évangélisation des cultures et des sociétés*[36] ». Il s'agit donc de penser l'influence sur la paroisse d'autres types de rassemblement chrétien en vue de soutenir le travail d'évangélisation de toute l'Église et de constituer un lieu de renouvellement pour la paroisse.

Ce qu'il s'agit également d'accompagner, ce sont les nouvelles modalités d'exercice du ministère presbytéral. Mais cela déborde le cahier des charges fixé pour cette contribution.

❧

Au terme de la présentation de cette perspective, il nous faut conclure sur une ultime question : la paroisse est-elle la bonne échelle pour penser les évolutions structurelles de l'Église dans le cadre de la nouvelle évangélisation ? L'enseignement ecclésiologique du Concile Vatican II plaiderait plutôt en faveur de l'Église locale diocésaine comme la bonne échelle pour penser les enjeux ecclésiaux actuels. Routhier va également dans ce sens lorsqu'il plaide pour un remodelage des Églises locales plus que des paroisses[37]. Cependant, selon Bressan, la paroisse ne peut pas se contenter d'être un relais de l'Église diocésaine[38]. En ce sens, elle doit être capable d'initiative.

---

34 Pape François, *op. cit.*, 29.

35 Gilles Routhier, « Nouvelles paroisses... », *art. cit.*, p. 99.

36 *Ibid.*

37 *Ibid.*, p. 100.

38 Luca Bressan, « La paroisse, émergence de l'Église en un lieu », *art. cit.*, p. 145.

En fait, le diocèse constitue une bonne échelle de régulation d'ensemble, mais il convient plus largement de penser l'organisation ecclésiale comme un ensemble complexe, un « *réseau d'organismes et d'institutions*[39] » au sein duquel la paroisse pourrait être un centre de communion incontournable, nœud de l'Église diocésaine. Il serait alors important, dans ce cas, de travailler à plusieurs niveaux, en reconnaissant à la paroisse un rôle d'ancrage dans la réalité sociale. La paroisse deviendrait-elle une sorte de réseau ? Rien ne permet ni de l'affirmer, ni de penser le contraire. Ce qui est sûr, c'est que la paroisse doit changer de polarité en passant de lieu de consommation à lieu missionnaire et pôle radiant de la vie ecclésiale, reconnue comme réalité sociale inscrite au cœur du tissu humain. C'est sans doute en ce sens qu'elle sera toujours une paroisse.

François Moog
théologien de l'Institut catholique de Paris.

39 Gilles Routhier, « Nouvelles paroisses… », *art. cit.*, p. 104.

Évangélisation et catéchuménat

Marxer

Envisager l'évangélisation par le prisme du catéchuménat interroge l'initiation chrétienne. Si les médias brossent le paysage d'une société occidentale marquée par l'indifférence, où chacun semble submergé par ce qu'elle propose, devenir chrétien est-il possible ? À regarder les statistiques que chaque année le SNCC tient quant au nombre des personnes qui demandent les sacrements d'initiation, la réponse est positive. 3 631 hommes et femmes ont été baptisés dans la nuit de Pâques le 19 avril dernier en France métropolitaine et si l'on regarde l'évolution sur les dix dernières années, la progression est supérieure à 40 %. Ces chiffres très encourageants en feraient presque oublier l'âpreté de notre société et de la culture qui s'y développe jusqu'à occulter la pertinence de la question posée dans cet article ! Mais il serait inconséquent de la part de l'Église de ne pas prendre en compte ce climat de société lorsqu'elle pense à sa mission d'évangélisation. Très exactement, en quoi doit consister l'initiation chrétienne aujourd'hui ? Poser la question de cette façon, c'est envisager le changement de posture qui est à faire nécessairement. Bien des accompagnateurs de catéchuménat et leurs communautés en ont perçu l'urgence sans pouvoir toujours y satisfaire. Avant de livrer quelques constats sur la société dans laquelle nous vivons, donnons la parole aux catéchumènes. Au fur et à mesure du cheminement, ils viennent à partager leurs motivations profondes. Voici quelques-uns de leurs propos.

Bien entendre celles et ceux qui frappent à la porte de l'Église

À la question : « Qu'est-ce qui vous a conduit à demander le bap*tême ?* » Ils répondent : la rencontre d'un chrétien, ou d'un prêtre, le témoignage d'un collègue de travail, un événement de la vie (bien souvent le décès d'un proche), se sentir accueilli, être sollicité pour être parrain ou marraine de baptême ou de confirmation, *etc.*. Mais, soyons plus précis : « *qu'est-ce qui attire les catéchumènes dans notre Église catholique ?* » Ils disent alors : c'est

entrer dans une relation personnelle avec Dieu, la liberté qu'offre l'Église, sentir la joie d'être chrétien, être avec d'autres, vivre la solidarité, être respecté, découvrir son unité profonde, s'ouvrir à un vrai sens de la vie, partager un amour en confiance, s'émerveiller de la beauté des liturgies, *etc.*.
Ces réponses récoltées cette année demande à être analysées. Elles soulignent en effet trois dimensions anthropologiques qui ont besoin d'être exploitées dans le cheminement catéchuménal et qui définissent aussi ce qu'est la vocation à laquelle ils se sentent appelés.

L'humanisme gréco-latin

La première de ces dimensions est l'humanisme gréco-latin dont nos sociétés occidentales sont issues. Si cet humanisme présente quelques faiblesses, notamment un élitisme puisque les barbares ne peuvent pas prétendre à cet accomplissement de l'humanité en eux, une dynamique positive est ouverte : « *deviens ce que tu es* ». Et à entendre les catéchumènes souhaiter recevoir les sacrements de l'initiation chrétienne, cette dynamique se révèle bien présente et active en eux. Être chrétien, c'est permettre à leur humanité de s'accomplir pleinement.

Le sujet et la liberté

La seconde dimension, elle aussi héritière de tout le passé philosophique des XVII^e^ et XVIII^e^ siècles s'appuie sur le fameux « *cogito* » de Descartes : « *je pense donc je suis* ». Au point de départ de cette réflexion, la conscience du sujet, elle-même liée à un autre terme essentiel de la modernité – et que les catéchumènes expriment - : la liberté. Cette liberté, constitutive du moi, est à la fois donnée et une conquête. Chez les catéchumènes, le « *moi* » est interpellé et c'est un « *moi* » qui est appelé à se décider.

La rencontre de l'autre

La troisième dimension présente dans les témoignages des catéchumènes et qui fait entendre à quel point ces hommes et ces femmes sont bien nés dans ce siècle est la rencontre de l'autre. Pour un philosophe comme Emmanuel Lévinas, c'est le point de départ de toute expérience éthique, c'est-à-dire sollicitant un choix. Les catéchumènes expriment à leur manière ce désir de rencontre avec autrui sans doute parce qu'eux-mêmes connaissent une vie fragilisée, menacée par la violence ou l'exclusion.
Ces trois dimensions qui sont récurrentes dans les témoignages des appelés renseignent sur le processus d'accompagnement que notre Église doit

mettre en place : respecter la liberté de participation, favoriser la rencontre avec d'autres, donner à tout individu de pouvoir « *devenir ce qu'il est* ». Cela suppose que l'Église adapte son chemin de foi à ces dynamiques dont est porteuse toute personne de culture occidentale. Le *Texte National pour l'orientation de la catéchèse en France*[1] invite les acteurs pastoraux à concevoir des propositions toujours plus ajustées au point où en sont les femmes et les hommes qui frappent à leur porte.

Regards sur la société et conséquences pour l'Église

Cette nécessaire adaptation fait entendre fondamentalement les mutations que connaît notre société et qui modifient sérieusement la manière de penser l'évangélisation en Église.
La première réalité qu'elle rencontre est celle de la mondialisation. Ce phénomène de globalisation touche tout individu. Si vivre dans ce monde-là représente une richesse, un potentiel exploitable, une interrogation se fait jour, lourde de conséquences : qui est cet individu à l'échelle de ce grand océan ? Quelle est son identité ? Sa place ? Notre monde globalisé génère des requêtes identitaires très fortes qui nécessitent la reconstruction de cocons identitaires. Sur le plan religieux, toutes les institutions en font l'expérience car de réelles frontières se créent entre les individus : qui fait partie de l'espace religieux ? Qui est dedans ? Qui est dehors ? Interrogations, déterminations qui génèrent des crispations car la question principale est celle des lieux où une personne peut vivre, se construit pour ainsi dire une seconde peau. Dans un monde où toutes les clés pour le comprendre ne sont pas données et qui se trouve, de manière permanente en vibration, le besoin de cadre qui rassure, protège, équilibre devient une requête omniprésente. L'Église doit veiller à offrir cet espace où l'identité de chacun peut se déployer.

Pluralisme et Vérité

La deuxième réalité que le monde génère est celle du pluralisme. Nos contemporains ne veulent pas n'entendre qu'une seule voix. Personne aujourd'hui ne veut vivre dans un monde uniformisé. En soi, ce pluralisme est une valeur positive. Mais il engendre une question majeure qui est celle

1 Conférence des évêques de France, *Texte National pour l'orientation de la catéchèse en France*, Bayard, Cerf, Fleurus-Mame, Paris, 2006.

de la Vérité. Qu'est-ce que la Vérité ? Elle touche notre Église de plein fouet car : qui dit vrai ? Le christianisme ? L'islam ? Les religions orientales ? *etc.*. Comment permettre au Vrai d'advenir ? La conséquence d'un tel pluralisme est le relativisme qui permet à chacun de mener son existence. Notre Église doit l'accepter.

Autorité et Individu

Enfin, troisième et dernière réalité de notre monde occidental, notamment européen : celle de l'individu. En quelques années, une profonde mutation s'est opérée. Si le statut social de chaque homme (principalement) dépendait de la corporation à laquelle il appartenait professionnellement, une émancipation de l'individu s'est produite au point que chacun doit être capable de dire : c'est à moi d'imaginer mon projet de vie, de l'inscrire socialement et de le réaliser concrètement. Ce qui signifie, en retour, qu'il n'y a plus de raisons d'accepter une autorité de quelque nature que ce soit, surtout si celle-ci vient à prescrire un itinéraire à suivre. Une telle révolution affecte l'Église au moment même où elle entend les individus lui demander de l'aide.

Quelle initiation pour aujourd'hui ?

Ce contexte rapidement brossé aide à comprendre pourquoi la question de l'initiation chrétienne demande à être de nouveau travaillée. L'enjeu ne consiste pas uniquement à ce que quelqu'un comprenne que son existence est une réponse à un appel – celui de Dieu – mais qu'il doit également répondre de Dieu. Le *Texte National pour l'orientation de la catéchèse en France* a souligné la place importante à donner à la Parole de Dieu et le soin à apporter à la liturgie. Ouvrir ensemble les Écritures, les lire et les prier, c'est entendre Dieu poser une question : « *Veux-tu vivre en Alliance avec moi ?* ». Devenir chrétien dans ce monde aujourd'hui, c'est se savoir destinataire d'un appel et d'une promesse et finalement d'un don. C'est l'aventure de la foi qui durera toute l'existence et qui contient une responsabilité : celle de répondre de Dieu dans ce monde. Car devenir chrétien n'est pas d'abord ni seulement un bénéfice personnel. C'est un désir de répondre à Dieu et de répondre de Lui avec ceux qui sont devenus chrétiens. Aussi le cheminement catéchuménal doit prendre en charge ces dimensions et solliciter plus que jamais les communautés.

La place de la conscience

Si la première conséquence du contexte culturel décrit précédemment consiste à aider vraiment les personnes qui se présentent en leur faisant découvrir un sens à leur vie et une fraternité qui les accueille, la seconde conséquence touche à la Liberté. Comment acheminer quelqu'un pour qu'il parvienne à cette Bonne Nouvelle, à cet horizon qui est plutôt dynamisant dans une société globalisée, pluraliste, individualisée, désinstitutionnalisée ?

Dans notre culture, l'individu est premier. Il a besoin de cultiver sa différence et demande à être considéré dans sa singularité. Cette revendication se manifeste dans la demande de pouvoir construire sa vie comme il l'entend, c'est-à-dire à tâtons, en faisant des erreurs sans qu'on les lui reproche. Par rapport à cette demande bien spécifique, la tradition chrétienne n'est pas sans ressource. Dans sa lettre aux Romains, l'Apôtre Paul rappelle que même les païens qui n'ont pas de Loi ont une conscience et seront jugés par elle car ce qui leur vient de Dieu est accessible à travers la conscience[2]. Vatican II, notamment tous ces grands textes[3] où sont valorisés l'homme ou l'individu fait le choix de la conscience.

À la question pratique de savoir comment permettre à quelqu'un de découvrir et faire sienne la Bonne Nouvelle, l'itinéraire catéchuménal proposé doit faire obligatoirement appel à la conscience, ce « *sanctuaire* » comme *Gaudium et Spes* la qualifie. Dans un sanctuaire, Dieu ne manque pas d'être présent. Et, en écoutant les candidats raconter leur histoire de vie, il est évident que Dieu s'est adressé à cette faculté propre à chacun. La conscience a été éveillée par des rencontres, des lectures, par la culture elle-même, et l'on sait qu'elle est ce lieu intime que les lois humaines essaient de défendre. Il se trouve que les Écritures, dans le christianisme valorisent ce lieu de l'instance critique en chacun, au moyen duquel il est possible d'orienter sa vie. Désobéir à sa conscience, même quand elle est aveuglée est une faute. La seule responsabilité à son égard est de l'éclairer sinon tout individu deviendra « *esclave* » comme dit saint Paul. Dans une culture de l'individu, globalisée comme il a été dit, tout itinéraire catéchuménal doit reconnaître à cette instance une place fondamentale. Car obéir à sa conscience revient à répondre à l'appel que Dieu adresse. Cet appel ne peut être que de l'ordre du Bien. Dieu ne peut pas appeler l'homme à faire le mal. C'est pourquoi

2 *Rm*, chapitres 1 et 2.

3 *Gaudium et Spes*, *Dignitatis Humanae*, *etc.*.

la conscience a besoin d'être éveillée, éduquée, accompagnée, et donc valorisée. L'initiation chrétienne ne saurait mettre de côté, dans son cahier de charges, ce travail à faire à partir de la conscience.

La responsabilité de la communauté

Ce type de société oblige les communautés, et donc les accompagnateurs, à être exemplaires ! Il semble bien que les catéchumènes, avant de s'engager dans un chemin, désirent toucher du doigt ce que l'Évangile produit. Il ne suffit pas de dire les mots de la foi dans notre société, voire même les grands mots de la foi, pour que cela ait un impact suffisant sur nos contemporains. Les gens veulent se rendre compte de ce que la foi réalise concrètement. Il y a une trentaine d'années, on s'affrontait sur des idéologies. Aujourd'hui, ce qui intéresse les gens, c'est de savoir ce que la foi chrétienne donne à vivre. Cette situation est comparable à celle de l'Évangile lorsque les disciples de Jean-Baptiste demandent à Jésus où il demeure. La réponse du Christ est celle que nous avons à formuler : « *venez et voyez* ». Cette réponse engage car si la communauté – et plus particulièrement les accompagnateurs – ne vivent pas la fraternité, s'ils ne respirent pas le bonheur dont ils disent être bénéficiaires en lisant l'Évangile, il y a fort à parier que le christianisme n'apparaîtra pas crédible à celui qui cherche Dieu. Et ce défi lancé aujourd'hui à l'Église ne touche pas uniquement celles et ceux qui recherchent une sagesse, un bonheur. Ceux qui croient en des idéaux moraux se montrent exigeants quant à la mise en œuvre de ce que nous, chrétiens, disons. C'est pourquoi les communautés sont appelées à devenir exemplaires ! Le christianisme sera crédible là où son dire et les exigences qu'il pose trouveront une vérification que toute personne peut rencontrer. L'histoire de la chrétienté le rappelle volontiers car l'appel évangélique ne s'est pas propagé à partir d'idées sur Dieu, mais sur une expérience où l'Évangile est vécu. Le pape Benoît XVI le rappelle : « *À l'origine du fait d'être chrétien, il n'y a pas une décision éthique ou une grande idée, mais la rencontre avec un événement, une Personne, qui donne à la vie un nouvel horizon et par là son orientation décisive*[4].» En y réfléchissant bien, cela signifie que croire – pour un chrétien – suppose qu'il n'y ait pas de preuve : il croit sur parole. Et cette parole mérite confiance par le fait que celles et ceux qui la disent mettent en œuvre la vie même du Christ. Et l'on sait que la parole n'est pas que les mots qui sont dits ou répétés mais aussi la vie qui est

4 Benoît XVI, *Deus Caritas Est*, 1, décembre 2005.

menée à cause des mots qui sont dits. Dans la mesure où le Christ appelle aujourd'hui des gens que nous n'aurions peut-être pas choisis, qu'il souhaite en faire « *ses amis* », la vie chrétienne de nos communautés est-elle capable de s'approcher de n'importe qui pour en faire une sœur, un frère ? L'initiation chrétienne n'est pas à sens unique, où nous n'aurions qu'à délivrer notre message et authentifier la démarche faite. Elle reflue sur la communauté et l'interroge de manière brûlante sur sa foi en actes. Elle aussi est appelée à répondre de Dieu !

Pour conclure

En exposant ce monde pluriel et individualisé que l'Église en France découvre, en sachant que les institutions ont perdu de leur crédit au fur et à mesure de ces dernières années, l'initiation chrétienne suppose aujourd'hui un accompagnement varié de toutes les personnes qui frappent à la porte. Ne pouvant enfermer l'aventure du devenir chrétien dans des cadres institutionnels fixes puisque les gens qui se présentent font état de parcours de vie extrêmement variés, il est rassurant de voir que l'appel de Dieu résonne de bien des manières. Cette pluralité de formes dans l'accès au chemin catéchuménal nécessite une initiation sacramentelle qui corresponde et donc un accompagnement qui sache repérer le point où en sont les gens et composer avec eux. Il reste que ce pluralisme pose une question redoutable à l'Église locale, lorsqu'elle pense "évangélisation". En accueillant et initiant tous ces candidats qui viennent d'horizons divers : est-elle capable d'être un lieu de vraie communion, un lieu où tous les itinéraires proposés, tous les accompagnements déployés peuvent tenir en synergie, sans qu'il y ait conflit, exclusion de quelqu'ordre que ce soit ? Cette communion concerne les charismes de chacun qui sont des dons variés, ordonnés les uns aux autres suivant le schéma corporel que l'Apôtre Paul utilise pour expliquer l'Église. Réfléchir à l'initiation chrétienne ne sollicite pas uniquement qu'une réflexion d'ordre pédagogique ou spirituel. Elle interroge l'ecclésiologie que nos communautés déploient car le défi auquel ces hommes et ces femmes qui ont entendu l'appel de Dieu nous confrontent est celui de pouvoir leur faire rencontrer des Églises où cette diversité de dons et de charismes est bien articulée dans une communion.

Marxer

Relations avec les musulmans et évangélisation

Colette Hamza

Introduction

La présence de l'islam en France interroge la société française mais aussi l'Église et les chrétiens. D'une certaine façon la visibilité de l'islam en tant que religion est venue bousculer un certain ordre établi de la laïcité et des relations entre l'État, la société et les religions. Mais aussi la présence des musulmans questionne les religions elles mêmes et en particulier le catholicisme.

L'islam en France vient interroger la place que Dieu y tient... Le cardinal Tauran, président du Conseil pontifical pour le dialogue interreligieux osait dire dans une intervention « *Si aujourd'hui, Dieu refait surface en Europe n'est-ce pas grâce aux musulmans ?* »

Ainsi la présence de croyants musulmans dans la société française oblige les chrétiens à s'interroger sur leur propre foi et sur leur manière d'en rendre compte.

Cette interrogation peut s'accompagner au vu d'un certain effondrement des vocations et de la pratique, d'une peur, d'un repli identitaire, d'un obscur désir de reconquête de l'espace perdu par la chrétienté. Il s'agirait d'évangéliser pour contrer la montée de l'islam ?

Est-ce là le ressort de l'évangélisation, contre l'autre ? Pour gagner des adeptes ?

La situation nouvelle de la pluralité religieuse et en particulier de la présence de l'islam a convoqué l'Église depuis Vatican II à une nouvelle posture, celle du dialogue.

Dialogue avec le monde, dialogue avec les hommes et les femmes de ce temps, croyants ou non. « *L'Église se fait dialogue, l'Église se fait conversation* » écrivait Paul VI dans l'encyclique *Ecclesiam Suam*.
Dialoguer, le terme est un peu malmené dans le contexte actuel face aux radicalisations religieuses et à la montée d'un fanatisme terroriste au nom de l'islam.
Dialoguer n'est ce pas pour les naïfs dans un contexte qui a beaucoup changé depuis les années du Concile ?
Dialoguer... n'est-ce pas aux dépens de l'évangélisation, de l'annonce ?
Dialoguer... n'est-ce pas se heurter au désir missionnaire des musulmans eux mêmes ?
Dans ces conditions, comment le dialogue islamo-chrétien est-il encore possible ? Mais aussi dans le dialogue que reste-il de l'annonce ou de l'évangélisation ? Ou encore dialogue et annonce sont-ils vraiment compatibles ?
C'est à ces questions que nous tenterons d'apporter quelques réponses en regardant tout d'abord la manière dont l'Église envisage les relations avec les croyants des autres religions et en particulier les musulmans depuis Vatican II.
Nous chercherons ensuite à éclairer le débat autour de dialogue et annonce ou évangélisation.
Nous verrons enfin les enjeux et les questions qui se posent dans la rencontre avec des musulmans aujourd'hui.

L'Église et le dialogue interreligieux

Depuis Vatican II, l'Église catholique s'est engagée de manière solennelle et résolue dans le dialogue interreligieux et en particulier le dialogue avec les musulmans. C'est la première fois dans les textes de l'Église que les religions sont prises en compte en tant que telles et reconnues dans leur richesse.

- La Constitution pastorale sur l'Église dans le monde de ce temps, *Gaudium et Spes* au numéro 22:5 rappelle avec force que :
  « *En effet puisque le Christ est mort pour tous (*Rm *8:32) et que la vocation dernière de l'homme est réellement unique, à savoir divine, nous devons tenir que l'Esprit saint offre à tous, d'une façon que Dieu connaît, la possibilité d'être associé au mystère pascal.* »

Ainsi selon le concile tout homme est associé au Christ par son Incarnation et par son mystère pascal. Tout homme fut-il non chrétien, qui vit une vie

donnée dans l'amour, qui répond au don premier de Dieu par un sacrifice de louange, rend témoignage au Christ et participe au mystère du Christ... d'une façon que Dieu connaît.

L'Esprit offre ainsi à tout homme de rendre témoignage au Christ même s'il ignore jusqu'à l'existence de Jésus de Nazareth. Et l'Église a vocation à le signifier en particulier dans l'eucharistie, sacrement de l'alliance « *pour vous et... pour la multitude*[1] ».

- La Déclaration conciliaire sur les relations de l'Église avec les religions non chrétiennes, *Nostra Ætate*, peut être vue comme un signe de l'action de l'Esprit saint au concile, puisque rien n'était prévu en ce sens dans la préparation du concile. Au départ il n'est pas question de parler des autres traditions religieuses mais des juifs en lien avec un document sur l'œcuménisme. Dans cette brève déclaration, l'Église envisage de manière nouvelle, respectueuse, et équilibrée les religions non chrétiennes : « *L'Église catholique ne rejette rien de ce qui est vrai et saint dans ces religions. Elle considère avec un respect sincère ces manières d'agir et de vivre, ces règles et ces doctrines qui, quoiqu'elles diffèrent sous bien des rapports de ce qu'elle-même tient et propose, cependant reflètent souvent un rayon de la vérité qui illumine tous les hommes.* »

Toutefois, elle annonce, et elle est tenue d'annoncer sans cesse, le Christ qui est « *la voie, la vérité et la vie* » (*Jn* 14:6), dans lequel les hommes doivent trouver la plénitude de la vie religieuse et dans lequel Dieu s'est réconcilié toutes choses. Elle exhorte donc ses fils pour que, « *avec prudence et charité, par le dialogue et par la collaboration avec les adeptes d'autres religions, et tout en témoignant de la foi et de la vie chrétiennes, ils reconnaissent, préservent et fassent progresser les valeurs spirituelles, morales et socioculturelles qui se trouvent en eux* » (*Nostra Ætate* 2).

- Le Décret sur l'activité missionnaire de l'Église, *Ad Gentes*, déploie dans son premier chapitre, l'enracinement trinitaire de la Mission et dans le deuxième chapitre, les numéros 10-11 et 12 redisent l'importance du dialogue selon le mode de l'incarnation.

  « *Pour qu'ils puissent donner avec fruit ce témoignage du Christ ils doivent se joindre à ces hommes par l'estime et la charité,* [...] *découvrir avec joie et respect les semences du Verbe qui s'y trouvent cachées ;* [...] *Les disciples du Christ profondément pénétrés de l'Esprit du Christ doivent connaître les hommes au*

1 Christian Salenson, *Christian de Chergé, Théologie de l'espérance*, Bayard, 2009, p. 212.

milieu desquels ils vivent, engager conversation avec eux afin qu'eux aussi apprennent dans un dialogue sincère et patient quelles richesses Dieu dans sa munificence a dispensées aux nations ; ils doivent en même temps s'efforcer d'éclairer ces richesses de la lumière évangélique de les libérer, de les ramener sous l'autorité du Dieu sauveur » (*Ad Gentes* 11).

Invitation à tout vivre et accomplir dans la charité qui déborde les limites confessionnelles et cherche la collaboration de tous. Une charité, dit le texte, qui ne fait pas de distinction, n'attend aucun profit ni reconnaissance, gratuite comme l'amour de Dieu, aimer dans le mouvement dont Dieu nous a cherchés et aimés. Voilà la manière de vivre le dialogue interreligieux. C'est ce que développait Paul VI dans l'encyclique *Ecclesiam Suam*, rappelant que Celui qui a eu l'initiative du dialogue c'est Dieu. Et qu'à notre tour nous devons entrer dans ce dialogue selon la manière de Dieu, « *sans attendre d'y être appelés* [...] *sans limites et sans calcul* [...] *sans discrimination* [...] *avec courtoisie, estime, sympathie, bonté mais aussi clarté, douceur, confiance et prudence* ».

- Concernant les musulmans, le premier texte qui en parle lors du Concile est la Constitution dogmatique sur l'Église, *Lumen Gentium*. Nous pouvons lire au n° 16 :

  « [...] *Mais le dessein de salut enveloppe également ceux qui reconnaissent le Créateur, en tout premier lieu les musulmans qui, professant avoir la foi d'Abraham, adorent avec nous le Dieu unique, miséricordieux, futur juge des hommes au dernier jour.* »
- Puis bien sûr au n° 3 de *Nostra Ætate*, nous lisons : « *L'Église regarde aussi avec estime les musulmans, qui adorent le Dieu unique, vivant et subsistant, miséricordieux et tout-puissant, créateur du ciel et de la terre qui a parlé aux hommes. Ils cherchent à se soumettre de toute leur âme aux décrets de Dieu, même s'ils sont cachés, comme s'est soumis à Dieu Abraham, auquel la foi islamique se réfère volontiers. Bien qu'ils ne reconnaissent pas Jésus comme Dieu, ils le vénèrent comme prophète ; ils honorent sa Mère virginale, Marie, et parfois même l'invoquent avec piété. De plus, ils attendent le jour du jugement, où Dieu rétribuera tous les hommes après les avoir ressuscités. Aussi ont-ils en estime la vie morale et rendent-ils un culte à Dieu, surtout par la prière, l'aumône et le jeûne.*

  Même si, au cours des siècles, de nombreuses dissensions et inimitiés se sont manifestées entre les chrétiens et les musulmans, le saint Concile les exhorte tous à oublier le passé et à s'efforcer sincèrement à la compréhension mutuelle, ainsi qu'à protéger et à promouvoir ensemble, pour tous les hommes, la justice sociale, les valeurs morales, la paix et la liberté. »

Une place particulière faite de respect et d'estime est ainsi donnée par les textes du concile, aux musulmans qui, avec nous, croient au Dieu unique et miséricordieux.

Nostra Ætate invite à porter un nouveau regard sur les autres religions et en particulier les musulmans, « *à oublier les conflits du passé* » pour bâtir une société plus juste et fraternelle. Le texte est volontairement limité : il cherche à voir les points communs et positifs qui pourraient servir de base à la construction d'une société fraternelle et pacifique et ne prétend pas faire un panorama complet des relations entre l'Église et les autres religions.

Par la suite les papes, dans la fidélité à l'invitation de Paul VI d'engager avec le monde ce dialogue de salut inauguré par Dieu lui même, ont poursuivi la rencontre avec les croyants des autres religions dont les musulmans. On ne peut citer ici toutes les déclarations et les gestes posés dans ce sens par Jean-Paul II et Benoît XVI.

Mais en 1985 au Maroc devant de jeunes musulmans, Jean-Paul II rappelait avec énergie que :

« *Le dialogue entre chrétiens et musulmans est aujourd'hui plus nécessaire que jamais. Il découle de notre fidélité envers Dieu et suppose que nous sachions reconnaître Dieu par la foi et témoigner de lui par la parole et l'action dans un monde toujours plus sécularisé et parfois même athée.* »

Et Benoît XVI confirmait dans la même ligne, à Cologne en 2005 : « *Le dialogue interreligieux et interculturel entre chrétiens et musulmans ne peut se réduire à un choix passager. C'est une nécessité vitale dont dépend en grande partie notre avenir.* »

Le pape François inaugurant son pontificat s'est défini lui-même comme « *constructeur de ponts* » :

« [...] *Un des titres de l'évêque de Rome est pontife, c'est-à-dire celui qui construit des ponts, avec Dieu et entre les hommes. Je désire vraiment que le dialogue entre nous aide à construire des ponts entre tous les hommes, si bien que chacun puisse trouver dans l'autre, non un ennemi, non un concurrent, mais un frère à accueillir et à embrasser !* [...] *Il est important d'intensifier le dialogue entre les différentes religions, je pense surtout au dialogue avec l'islam.* [...] »

Et il reprend cette question dans l'exhortation apostolique *Evangelii Gaudium* aux n° 250 à 253 sur le dialogue interreligieux et le dialogue avec l'islam.

« *Une attitude d'ouverture en vérité et dans l'amour doit caractériser le dialogue avec les croyants des religions non chrétiennes, malgré les divers obstacles et les difficultés, en particulier les fondamentalismes des deux parties. Ce dialo-*

gue interreligieux est une condition nécessaire pour la paix dans le monde, et par conséquent est un devoir pour les chrétiens, comme pour les autres communautés religieuses. Ce dialogue est, en premier lieu, une conversation sur la vie humaine, ou simplement, comme le proposent les évêques de l'Inde, une "attitude d'ouverture envers eux, partageant leurs joies et leurs peines". Ainsi, nous apprenons à accepter les autres dans leur manière différente d'être, de penser et de s'exprimer. De cette manière, nous pourrons assumer ensemble le devoir de servir la justice et la paix, qui devra devenir un critère de base de tous les échanges. [...] » (*Evangelii Gaudium* 250).

L'attitude de dialogue avec les musulmans ne se fonde pas sur un esprit de tolérance à la mode ou une charité due à des frères étrangers. Elle a des motifs théologiques : « *elle s'enracine dans la singularité même du christianisme comme religion de l'altérité*[2]. »

Non, le dialogue interreligieux n'est ni un choix passager ni un engagement facultatif pour un chrétien. Il fait partie de la mission de l'Église comme le rappellent les textes du Magistère, il est constitutif de la foi chrétienne. Car en confessant le Dieu Un qui est Père, Fils et Esprit, nous reconnaissons que les relations de communion qui les unissent sont le modèle des relations que les croyants sont invités à vivre entre eux et avec tous les hommes. Cette communion dialogale en Dieu qui est Trinité s'offre, se communique à l'humanité dans un dialogue ininterrompu.

Dialogue et annonce

Pourtant depuis la publication de *Nostra Ætate* par le Concile Vatican II le dialogue interreligieux a souvent été remis en cause – et l'est encore 50 ans après – et la nécessité de montrer la claire connexion entre dialogue et proclamation de l'Évangile a toujours été ressentie.

Plusieurs textes sont venus ainsi définir les termes, "annonce", "dialogue", "évangélisation", "conversion", "mission", préciser l'articulation entre « *dialogue et mission* » en 1984, « *dialogue et annonce* » en 1991, et l'encyclique *Redemptoris Missio* en 1990.

Dans l'exhortation *Evangelii Gaudium*, le pape François rappelle aussi cette nécessaire prudence dans le dialogue ainsi que l'articulation entre dialogue et évangélisation :

2 Claude Geffré, *Pour une théologie de la différence. Identité, altérité, dialogue*, Journées romaines dominicaines, juillet 2001.

« *Dans ce dialogue, toujours aimable et cordial, on ne doit jamais négliger le lien essentiel entre dialogue et annonce, qui porte l'Église à maintenir et à intensifier les relations avec les non chrétiens. Un syncrétisme conciliateur serait au fond un totalitarisme de ceux qui prétendent pouvoir concilier en faisant abstraction des valeurs qui les transcendent et dont ils ne sont pas les propriétaires. La véritable ouverture implique de se maintenir ferme sur ses propres convictions les plus profondes, avec une identité claire et joyeuse, mais "ouvert à celles de l'autre pour les comprendre" et en "sachant bien que le dialogue peut être une source d'enrichissement pour chacun". Une ouverture diplomatique qui dit oui à tout pour éviter les problèmes ne sert à rien, parce qu'elle serait une manière de tromper l'autre et de nier le bien qu'on a reçu comme un don à partager généreusement. L'Évangélisation et le dialogue interreligieux, loin de s'opposer, se soutiennent et s'alimentent réciproquement* » (*Evangelii Gaudium* 251).

Genèse du document *Dialogue et annonce*

Nous l'avons dit plus haut, dès la publication de *Nostra Ætate*, les chrétiens avaient eu des difficultés à parvenir à un accord sur la vraie signification du dialogue interreligieux.

Dans ses remarques sur la réception de l'enseignement conciliaire sur les religions non chrétiennes le jésuite Michel Fedou constate qu'il existe deux tendances parmi les chrétiens à propos de *Nostra Ætate*, ceux qui sont tentés de ne retenir que l'obligation de l'annonce récusant la perspective du dialogue interreligieux et ceux qui voudraient aller plus loin dans la reconnaissance des autres religions comme voies de salut, limitant ainsi l'annonce de Jésus Christ sous couvert d'une nécessaire ouverture au dialogue.

Pourtant le texte de *Nostra Ætate* réunit lui aussi les deux exigences majeures qui selon Vatican II doivent commander l'attitude chrétienne vis-à-vis des religions au n° 2 déjà cité.

Le texte est équilibré et tout en reconnaissant les rayons de la vérité présents dans les autres religions l'Église tient fermement l'annonce du Christ « *voie vérité et vie* ».

La tension entre la proclamation de l'Évangile et le dialogue persista pourtant. Pour y apporter plus de clarté fut publié en 1984 *Dialogue et Mission*. Ce document considère le dialogue comme un élément essentiel de la mission de l'Église à côté de la présence et du témoignage, du service, de la vie liturgique, de la prière et de la proclamation (n° 13).

Selon le texte, le dialogue est conçu comme une tâche intégrale de la vie chrétienne. Le dialogue ne peut être considéré par les chrétiens comme

une option facultative mais comme faisant partie de la mission même de l'Église. Cependant la question demeure, comment le dialogue est-il lié au devoir de proclamer Jésus Christ ?
Soupçonneux, des croyants d'autres religions en particulier des musulmans, posèrent aussi des questions : « *le dialogue est-il le nouveau nom de la mission ?* » ou bien « *a-t-il pour visée cachée d'amener les autres à se convertir à la foi chrétienne ?* » L'historien Mohammed Talbi, alors engagé dans le dialogue avec les chrétiens, appela cela le « *dialogue hameçon* » !
Finalement en 1991 est publié *Dialogue et annonce* dans la même période que *Redemptoris Missio* (1990) à la lumière duquel doit être lu ce document.

Réception du document

Lors de la publication de *Dialogue et annonce*, le cardinal Arinze, alors président du Conseil pontifical pour le dialogue interreligieux disait ceci :
« Dialogue et annonce *s'intéresse de près à une question importante : comment concilier le dialogue interreligieux et l'annonce de l'Évangile consistant à inviter les gens à l'accepter librement et à être incorporés à l'Église par le sacrement du baptême ?* »
Tout en maintenant la priorité permanente de la proclamation de la Bonne Nouvelle, *Dialogue et annonce* déclare sans aucune équivoque que « *malgré les difficultés l'engagement de l'Église dans le dialogue demeure ferme et irréversible* » (n° 54).
Le texte affirme que le mystère de Jésus-Christ, le Seigneur et Sauveur de tous, loin d'être opposé au dialogue des chrétiens avec les autres religions, doit être considéré comme la base même et le fondement d'un dialogue authentique.
Les autres religions ne sont pas des voies de salut indépendantes et parallèles. Considérées positivement dans le plan de salut, elles comportent un « *rayon de la vérité qui illumine tous les hommes* » ; à cause des « *semences du Verbe* » que l'on trouve en elles, elles sont un signe « *des richesses que Dieu dans sa munificence a dispensées aux nations* ».
Dans *Redemptoris Missio*, Jean-Paul II écrit que « *le dialogue interreligieux fait partie de la mission évangélisatrice de l'Église. Entendu comme méthode et comme moyen en vue de la connaissance et d'un enrichissement réciproques, il ne s'oppose pas à la mission* ad gentes *au contraire, il lui est spécialement lié et il en est une expression* » (*Redemptoris Missio* 55).

Cela signifie que le dialogue n'est pas « *la conséquence d'une stratégie ou d'un intérêt* » mais qu'il a « *ses motivations, des exigences et sa dignité propres* ». Ce dialogue ne dispense pas de l'évangélisation.

« *À la lumière de l'économie du salut, l'Église estime qu'il n'y a pas contradiction entre l'annonce du Christ et le dialogue interreligieux, mais elle sent la nécessité de les coordonner dans le cadre de sa mission* ad gentes. *En effet, il faut que ces deux éléments demeurent intimement liés et en même temps distincts, et c'est pourquoi on ne doit ni les confondre, ni les exploiter, ni les tenir pour équivalents comme s'ils étaient interchangeables* » (*Redemptoris Missio* 55).

Il est donc important de bien comprendre les termes utilisés comme le précise le document.

Évangélisation : au sens strict peut signifier « *l'annonce claire et non ambiguë du Seigneur Jésus* ». Dans un sens large, elle inclut « *toutes les activités de l'Église par lesquelles les valeurs de l'Évangile sont apportées à l'humanité* ».

Dialogue : le terme désigne d'abord une activité purement humaine impliquant la communication et la communion interpersonnelles. Ensuite le terme se réfère au dialogue en tant qu'attitude de respect et d'amitié qui devrait caractériser toutes les activités de l'Église. En fin de compte, le terme signifie : « *L'ensemble des rapports interreligieux positifs et constructifs avec des personnes et des communautés de diverses croyances tout en obéissant à la vérité et en respectant la liberté de chacun* » (*Dialogue et annonce* 9).

Annonce : communication du message évangélique ce qui inclut une invitation à un engagement de foi en Jésus-Christ et l'entrée par le baptême dans la communauté des croyants qu'est l'Église (*Dialogue et annonce* 10).

Cette annonce ne restreint pas la liberté mais la promeut. L'Église propose, elle n'impose rien.

Le texte *Dialogue et annonce* invite à interroger le regard posé sur l'autre, les autres. Comment, comme chrétien, porter un regard, un vrai regard d'estime et de respect sur ce que les autres vivent dans leur foi ? Comment consentir à cette différence et la considérer comme un chemin vers Dieu ?

La mission dans l'Église est devenue une démarche dialogique car au cœur de la mission se trouve la personne à qui s'adresse la Bonne Nouvelle. Il s'agit donc de se demander dans toute rencontre : « *Qui est celui, celle que je rencontre ? Qu'est-ce que je sais de la personne vers laquelle je suis envoyé ? Qu'est-ce que je sais de sa culture, de sa tradition religieuse ?* »

Poursuivre un « *dialogue de salut* » entre ceux qui annoncent la Bonne Nouvelle et ceux qui l'écoutent constitue un défi. La mission ne peut s'accomplir

dans un monologue. L'annonce n'est-elle pas toujours une parole entre... un dia-logue ?

Dialogue et annonce est un document pastoral qui vise à soutenir, éclairer les chrétiens dans leur mission. Il réaffirme qu'il n'y a pas de contradiction entre l'enracinement dans la foi chrétienne et l'ouverture aux autres croyants.

« *Être ouvert au dialogue signifie être cohérent jusqu'au bout avec sa propre tradition religieuse* » disait Jean-Paul II.

L'adhésion au Christ telle qu'elle est enseignée par *Dialogue et annonce*, n'empêche pas un chrétien de s'entretenir avec des croyants d'autres religions. L'absolue fidélité au Christ devient un point de départ solide pour rencontrer des musulmans et apprécier les richesses dont il est porteur et qui sont don de Dieu.

Jean-Paul II disait en 1989 : « *Nous ne devrions pas avoir peur que puisse être considéré comme une offense à l'identité des autres, ce qui est plutôt la joyeuse proclamation d'un don qui est destiné à tous et qui doit être fait avec le plus grand respect de la liberté de chacun : le don de la révélation de Dieu qui est Amour, le Dieu qui a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils unique (*Jn *3:16). Loin d'encourager le repli sur soi-même, l'acceptation du Christ est une motivation déterminante pour rencontrer et accueillir tous les gens*[3]. »

Et le pape François lors de son voyage en Albanie en 2014[4] allait dans le même sens, celui d'une identité à la fois forte et ouverte, ajoutant le besoin que nous avons les uns des autres : « [...] *voir en tout homme et en toute femme, même en ceux qui n'appartiennent pas à sa propre tradition religieuse, non des rivaux, encore moins des ennemis, mais bien des frères et des sœurs. Celui qui est assuré de ses convictions propres n'a pas besoin de s'imposer, d'exercer des pressions sur l'autre : il sait que la vérité a sa force de rayonnement propre. Nous sommes tous, au fond, des pèlerins sur cette terre, et au cours de notre voyage, tandis que nous aspirons à la vérité et à l'éternité, nous ne vivons pas comme des entités autonomes et autosuffisantes, ni comme des individus ni comme des groupes nationaux, culturels ou religieux, mais nous dépendons les uns des autres, nous sommes confiés aux soins les uns des autres. Chaque tradition religieuse, à l'intérieur d'elle-même, doit réussir à rendre compte de l'existence de l'autre.* »

3 Discours de Jean-Paul II aux représentants des responsables des communautés religieuses d'Indonésie en 1989.

4 Discours du pape François aux responsables des diverses confessions religieuse, Université catholique Notre-Dame-du-Bon-Conseil à Tirana, Albanie, 21 septembre 2014.

Le dialogue interreligieux appelle à chercher la vérité, à prêter attention aux différences fondamentales non comme des obstacles au dialogue mais sans les ignorer et avec respect pour les exigences de la vérité, reconnaître les trésors d'autres traditions religieuses.
Pour les chrétiens, la Vérité n'est pas un concept ou une idée abstraite mais une personne, Jésus le Christ (*Jn* 14:6). Elle n'est pas quelque chose que je possède mais une réalité vers laquelle je suis en marche. Nous allons au devant des croyants des autres religions, en particulier des musulmans, conscients qu'en chaque communauté humaine, chaque culture, chaque religion, se trouvent des semences de bonté et de vérité.
Mais en même temps il faut garder à l'esprit le fait que la plénitude de la vérité reçue en Jésus Christ ne donne pas à chaque chrétien individuel la garantie qu'il a pleinement saisi cette vérité.
Finalement, « *la vérité n'est pas une chose que nous possédons mais la Personne par laquelle nous devons accepter de nous laisser saisir. Il s'agit là d'un processus qui ne prend jamais fin. Tout en gardant intacte leur identité, les chrétiens doivent être prêts à apprendre et à recevoir des autres et à travers eux les valeurs positives de leurs traditions* » (*Dialogue et annonce* 49).
Le dialogue ne remplace pas la proclamation mais demeure orienté vers elle, c'est-à-dire vers l'accueil de Jésus-Christ comme révélation plénière et définitive de Dieu mais « *d'une manière que Dieu connaît* » comme le dit *Gaudium et Spes* 22.

Les relations avec les musulmans :

Nous le savons dans l'histoire, les relations avec les musulmans sont marquées par des moments de vraie rencontre mais aussi, comme le dit le concile par des « *inimitiés* ». Le terme est d'ailleurs assez mesuré, au regard de l'histoire et même du présent.
La situation nationale et internationale, l'émergence de l'islam dans la société française, une certaine radicalisation, la montée de revendications identitaires ont ravivé ces dernières années la tension, la peur dans les relations avec les musulmans.
Alors qu'en est-il du dialogue, de la rencontre ? Comment la rencontre des croyants de l'islam transforme-t-elle notre manière de croire et d'annoncer Jésus-Christ ?
Il est évident que la présence des musulmans en France appelle à repenser l'annonce de l'Évangile. Les musulmans interpellent la foi chrétienne par

les affirmations du Coran sur le Christ mais aussi par leur foi et leur pratique.
De nombreux jeunes chrétiens aujourd'hui rencontrent des copains musulmans qui les interpellent sur leur foi et qui témoignent de la leur, avec conviction. Beaucoup de ces jeunes chrétiens ne sont pas préparés à répondre à des questions du type : « *Comment peux-tu dire que Jésus est Fils de Dieu ?* » ou « *Comment peux-tu dire que Dieu est trois ?* »

La prétention à l'universalité de l'islam et du christianisme

La rencontre, le dialogue entre chrétiens et musulmans se heurte de fait théologiquement à la prétention universelle des deux religions. En effet islam et christianisme sont missionnaires parce qu'ils s'estiment porteurs d'un message, d'une révélation de Dieu pour tous les hommes. Christianisme et islam désirent offrir à tous les hommes le salut selon leur propre vision de la révélation de Dieu.
Musulmans et chrétiens ont de la même façon l'obligation de proposer leur foi comme un devoir religieux fondamental. Ce qui est en jeu c'est la Vérité dont chacun s'estime porteur. Et la tentation est souvent de se tenir dans une position exclusiviste.
En islam, la *da'wa*, ou mission consiste à appeler tous les hommes à entrer en islam, à revenir à ce que les musulmans considèrent comme la religion naturelle pour tout être humain. L'islam prétend dépasser toutes les divisions ethniques, nationales, sociales, comme religion de tous et pour tous.
Le christianisme se veut lui aussi universel, c'est bien le sens du terme catholique. Et par nature, comme l'islam, il est missionnaire.
Si tout chrétien est tenu d'annoncer la Bonne Nouvelle du Christ mort et Ressuscité, le musulman se doit aussi d'annoncer la parole révélée dans le Coran.
À cause de cela, l'histoire de la rencontre entre chrétiens et musulmans a été une histoire de relations souvent conflictuelles et concurrentielles.
Le regard que portent beaucoup de musulmans sur les chrétiens fait coïncider missions chrétiennes et colonisation.
De leur côté les chrétiens considèrent souvent l'islam comme une entreprise expansionniste et conquérante à travers le *jihâd* entendu comme guerre sainte.
Nous le savons il y a des conversions à l'islam, comme il y a des musulmans qui se convertissent au christianisme et c'est bien de l'ordre de la liberté religieuse et de la liberté de conscience de pouvoir vivre ces conversions dans un

sens comme dans l'autre. Mais les conversions à l'islam que nous constatons actuellement chez des jeunes en France, n'est pas sans poser question sur la manière dont elles sont réalisées dans un certain nombre de cas comme sur les raisons qui les suscitent.

Christianisme et islam, par leur vocation universelle, se renieraient si ces religions cessaient de porter témoignage et de transmettre le dépôt de la foi. Mission, évangélisation d'un côté, *da'wa*, appel à l'islam de l'autre, entrent ainsi en concurrence, chacun s'accusant de chasser sur le terrain de l'autre.

Pourtant la mission ne peut se vivre que dans un rapport dialogique. Comme le dit Tareq Oubrou, l'imam de la grande mosquée de Bordeaux, « *le christianisme comme l'islam sont des religions fortement missionnaires. Par conséquent, ces deux religions ont intérêt à ne pas transformer leur universalisme en une compétition et un combat agressif qui porterait préjudice aux valeurs qu'elles prônent*[5]. »

Si nous pensons que l'autre a droit à la vérité de notre foi cela ne peut se faire que dans le profond respect de ce qu'il est et l'admiration du meilleur de ce qu'il porte.

« *Juger la tradition de l'autre par ses sommets et non par ses sous produits* » écrit Dennis Gira dans ses cinq règles d'or du dialogue[6]. Rencontrer l'autre pour ce qu'il est et me réjouir de ce qu'il porte et de ce qu'il partage.

« *L'Église trouve sa joie aussi bien dans l'accueil de ceux qui se convertissent à elle que dans l'admiration de ceux qui sans se convertir à elle, se conduisent comme Nathanaël, sans jamais mentir : ni aux autres, ni à Dieu, ni à soi-même*[7].»

Dans un de ses sermons lors de la prière du vendredi à la mosquée de Bordeaux en 2006, Tareq Oubrou rappelait que la *da'wa*, comme principe inhérent à l'islam consiste à transmettre ses valeurs et les partager avec autrui. Il soulignait que s'il s'agit d'appeler les gens à La Vérité, au Bien, cela ne « *doit pas être un moyen de rupture entre le musulman et son environnement* » ni entraîner des dissensions et des discordes.

De jeunes musulmans radicalisés pratiquent aujourd'hui la *da'wa* au sein même de leur famille ou de leur entourage de manière excessive, et par la rupture.

5 Tareq Oubrou, *Profession imâm*, Albin Michel, Paris, 2009, p. 154.

6 Dennis Gira, *Le dialogue à la portée de tous (ou presque)*, Bayard, 2012, p. 91.

7 Henri Sanson, « Universalité du christianisme et universalité de l'islam », *ISCH* 13, 1987, pp. 47-59.

Or pour Tareq Oubrou, « *faire* da'wa *suppose un cœur qui porte en lui l'amour envers autrui ; sans l'amour la* da'wa *comme transmission du message n'a aucun sens*[8]. »
Nous voilà bien loin des discours des fanatiques religieux du soi disant État « *islamique* » d'Irak et Syrie, qui actuellement donnent le choix aux chrétiens et autres minorités entre la conversion, la fuite ou la mort.

La liberté religieuse en question

La question de l'universalisme et de la mission pose immédiatement celle de la liberté religieuse. Question qui demeure tendue et douloureuse aujourd'hui en islam.
Comment pour une religion qui se définit comme *Dîn al-fitra*, c'est-à-dire la religion la plus conforme à la nature de l'homme et à sa vocation innée de rencontrer Dieu, comment cette religion conçoit-elle la liberté religieuse ?
Cette question est bien au cœur de l'actualité et des rapports entre chrétiens et musulmans, au cœur du questionnement missionnaire.
Si la Mission est constitutive de l'Église, de sa nature, comme l'a rappelé le décret *Ad Gentes* sur l'activité missionnaire de l'Église, elle la vit dans le respect de la liberté de tout être humain comme l'a fortement énoncé *Dignitatis Humanae*, la Déclaration sur la liberté religieuse :
« *La vérité ne s'impose que par la force de la vérité elle-même qui pénètre l'esprit avec autant de douceur que de puissance* » (*Dignitatis Humanae* 1).
Le respect et l'estime que l'Église exprime pour les autres religions dans les textes du Concile, va de pair avec cet absolu respect de la liberté de conscience exercé dans son activité missionnaire.
Du côté de l'islam, Tareq Oubrou disait lors d'un séminaire à Bordeaux que « *la vérité est dans le cheminement et l'interprétation de signes et non dans une possession. La vérité est une quête, c'est un cheminement, ce n'est pas un objet saisissable* ».
Ce n'est pas la transmission de la foi qui est contraire à la liberté mais la manière de transmettre lorsqu'elle contraint les consciences.
Sur la manière dont cette mission doit s'exercer nous trouvons à plusieurs reprises dans le Coran cet ordre donné au Prophète de l'assurer par le dialogue et la persuasion :

8 Tareq Oubrou, *op. cit.*, annexe : « Sur les usages et mésusages de la notion de *da'wa* », p. 219.

« *Appelle les hommes dans le chemin de ton Seigneur, par la sagesse et une belle exhortation, discute avec eux de la meilleure manière* » (*Coran*, 16:125 ou encore 28:87 ; 22:68).

Évoquant la question de la liberté religieuse, les musulmans citent volontiers deux versets coraniques : « *Pas de contrainte en religion* » (*Coran*, 2:256) et « *Que celui qui le veut croit, celui qui le veut mécroit* » (*Coran*, 18:29).

Il existe donc bien en islam des bases pour une conception ouverte de l'apostolat. Le « *devoir d'apostolat* » est d'appeler à une réponse libre, sans coercition ni contrainte. Des penseurs musulmans s'en font l'écho même s'ils reconnaissent que beaucoup sont morts et meurent encore à cause du manque de liberté religieuse dans et hors de l'islam[9].

Un *hadith*[10] enseigne que le Coran est le banquet de Dieu afin que toute l'humanité en bénéficie, chacun à la mesure de sa propre prédisposition. Ainsi, si tous les hommes y sont invités, chacun demeure libre d'accepter ou de refuser l'invitation.

Le Coran reconnaît la diversité de l'humanité et des religions comme voulue par Dieu :

« *Si Dieu l'avait voulu il aurait fait de vous une seule communauté. Mais il a voulu vous éprouver par le don qu'il vous a fait. Cherchez à vous surpasser les uns les autres dans les bonnes actions. Votre retour se fera vers Dieu ; il vous éclairera, alors au sujet de vos différends* » (*Coran*, 5:48).

S'il y a concurrence, elle est donc dans les œuvres de bien et non dans une course au prosélytisme irrespectueux de l'autre.

« *Pas de contrainte en religion* » redisent les musulmans que nous rencontrons. Ou encore : « *Si ton Seigneur l'avait voulu, tous ceux qui sont sur terre, en leur totalité croiraient. Alors ! Est-ce à toi de contraindre les hommes à être croyants ?* » (*Coran*, 10:99).

Si de nombreux responsables musulmans en France aujourd'hui adhèrent à cela avec sincérité, ces versets du Coran sont bien mis à mal aujourd'hui dans certains milieux musulmans, sans parler des islamistes fondamentalistes s'appuyant sur les versets guerriers contenus dans le Coran.

Au cœur du débat qui traverse l'islam se trouve bien la question de l'interprétation du texte coranique. Face aux fondamentalistes des théologiens musulmans affirment que le Coran est un texte ouvert et que chaque gé-

9 « Liberté religieuse et transmission de la foi », *ISCH* 12, 1986, pp. 27-47.

10 Les *hadiths* sont des petits récits qui constituent la *Sunna*, Tradition musulmane, qui rapportent des paroles ou des gestes du prophète Mohammed.

nération a le droit et le devoir de le réinterpréter. Un imam de Marseille disait récemment dans une conférence publique que Dieu ayant donné aux hommes une boussole interne pour discerner, les laisse co-construire le sens du texte coranique.

Dialoguer ou évangéliser les musulmans ?

Faut-il opposer les termes ? Que répondre à ceux qui critiquent le dialogue pratiqué par l'Église et l'accusent de mettre sa foi dans sa poche sous couvert de dialogue ? Que répondre aux accusations de naïveté ou de renoncement à sa foi ? Que répondre à ceux qui pensent que plutôt que de dialoguer il faut évangéliser les musulmans c'est à dire les convertir ?

Il s'agit bien aujourd'hui de « *rendre compte de l'espérance qui nous fait vivre* » dans un contexte particulier, celui de la pluralité religieuse et dans la fidélité à l'invitation du Concile à entrer en dialogue avec ces croyants divers. La question est de savoir comment s'y prendre, quels chemins emprunter, inventer ?

Comment dynamiser la foi chrétienne dans le contexte de la pluralité religieuse et de la présence musulmane et dans le respect de cette diversité ?

Il ne s'agit pas encore une fois de le faire contre l'autre, dans la construction d'une citadelle inébranlable mais dans une attitude résolument dialogale.

Il faut éviter que les affirmations comme les pratiques deviennent des refuges qui empêchent d'entrer en relation avec l'autre. Cela ne favorise pas l'annonce mais davantage encore rétrécit notre propre compréhension de Dieu.

Il est possible de rendre compte de notre foi sans pour autant attaquer la foi de l'autre et en l'occurrence la foi musulmane. Cela discréditerait le message que nous voulons transmettre.

Dans l'expérience de la rencontre avec des musulmans, lorsque le dialogue s'approfondit nous sommes conduits à dire ce qui nous fait vivre, à parler du Christ qui nous fait vivre. Le dialogue en vérité comporte inévitablement le partage et le témoignage de la foi.

Nous savons d'expérience que la rencontre de musulmans oblige à trouver les mots de la foi, à creuser toujours davantage le sens de ce que nous professons. En l'occurrence l'affirmation de l'Incarnation et de la Trinité. Comment trouver les mots pour dire l'indicible et l'inaudible ? La rencontre des musulmans est une chance pour clarifier ce que nous confessons, pour purifier ce que nous croyons. Nous avons besoin de cette altérité qui élargit

notre compréhension du mystère de Dieu et appelle plus loin dans ce que nous pouvons en balbutier.

Une mission authentique implique de dialoguer et il n'y a pas d'annonce de la foi sans dialogue. Pourtant il y a un paradoxe et une tension entre les termes annonce et dialogue. Et il s'agit sans doute de consentir à demeurer en tension tout en cherchant à l'éclairer. L'encyclique *Redemptoris Missio* rappelait que le dialogue fait partie intégrante de la mission de l'Église. Finalement il n'y a qu'une mission qui est à la fois annonce et dialogue. « *Jamais l'un sans l'autre* »écrivait Paul Valadier pour définir le christianisme. Ainsi de l'annonce et du dialogue.

Car il s'agit bien d'une annonce ou d'une évangélisation qui dialogue selon les termes de l'encyclique *Ecclesiam Suam*, et non d'un dialogue qui n'évangéliserait plus.

Encore faut-il s'entendre sur ce que l'on met sous le terme d'évangélisation et sur la manière de le faire, conjuguant à la fois charité et vérité. Mais aussi douceur et patience, droiture et respect.

Si l'autre a droit à la vérité de ma foi, il a droit aussi à ce que je sois à l'écoute du meilleur de ce qu'il porte dans sa propre foi. Suis-je suffisamment à l'écoute de sa différence pour croire qu'il a quelque chose à me dire de la part de Dieu.

Jean Marc Aveline, évêque auxiliaire de Marseille, rappelait lors d'une session des délégués du SRI[11], que l'étonnant n'est pas qu'il y ait plusieurs chemins allant des hommes à Dieu mais plutôt la multiplicité des chemins que l'Unique emprunte pour aller vers chacun. Il nous faut entrer dans cette liberté de Dieu, respectant les chemins qu'il emprunte pour aller vers les hommes.

Si christianisme et islam sont universalistes, s'adressant à tous les hommes, les deux religions invitent à un dialogue dans le respect des différences. La vocation de l'Église est de témoigner de l'ordination de ces différences à l'unique dessein salvifique de Dieu.

Témoigner de Dieu en cherchant à servir son projet pour l'humanité suppose écoute et respect, envers chacun, à la manière de Dieu qui vient à l'homme et se tient à la porte sans jamais la forcer, attendant d'être invité à

11 SRI, Service pour les relations avec l'islam de la Conférence des évêques de France, 71 rue de Grenelle, Paris 7e, www.relations-catholiques-musulmans.cef.fr.

entrer. L'islam demeure un mystère dans le dessein de Dieu que seul le face à face éclairera comme le dit Christian de Chergé :
« *Voilà que je pourrai, s'il plaît à Dieu, plonger mon regard dans celui du Père pour contempler ses enfants de l'islam, tout illuminés de la gloire du Christ, fruits de sa passion, investis par le don de l'Esprit dont la joie secrète sera toujours d'établir la communion et de rétablir la ressemblance en jouant avec les différences*[12].»
Ce qui fonde le dialogue c'est l'espérance de l'unité à venir, chrétiens et musulmans et l'humanité en Dieu.
Les tentations absolutistes et fondamentalistes actuelles sont un défi pour les chrétiens et les musulmans pour tracer des chemins qui leur permettent de témoigner de ce qui les fait vivre, jamais sans l'autre et dans le respect absolu de sa liberté.
Le message au peuple de Dieu adressé par le synode sur la nouvelle évangélisation, aux catholiques du monde entier, commence par la rencontre de Jésus avec la Samaritaine :
« *Comme Jésus au puits de Sychar, l'Église ressent le devoir de s'asseoir aux côtés des hommes et des femmes de notre temps pour rendre présent le Seigneur dans leur vie afin qu'ils puissent le rencontrer car seul son esprit est l'eau qui donne la vie véritable et éternelle.* »
L'invitation nous est donc faite de nous asseoir aux côtés de nos frères et sœurs en humanité, d'entrer dans ce dialogue au bord du puits où la vérité et l'identité de chacun se révèle peu à peu.
Le monde a un besoin urgent de ces puits de la rencontre où chacun peut se dire en vérité, où chacun se sentira écouté dans ce qu'il est. Le monde a un urgent besoin de ces puits de miséricorde. C'est ce que disait Christian de Chergé : « *Chrétiens et Musulmans, nous avons un besoin urgent d'entrer dans la miséricorde mutuelle... Cet exode vers l'autre ne saurait nous détourner de la Terre Promise, s'il est bien vrai que nos chemins convergent quand une même soif nous attire au même puits. Pouvons-nous nous abreuver mutuellement ? C'est au goût de l'eau qu'on en juge. La véritable eau vive est celle que nul ne peut faire jaillir, ni contenir. Le monde serait moins désert si nous pouvions nous reconnaître une vocation commune, celle de multiplier au passage les fontaines de miséricorde*[13]. »

12 « Quand un A-Dieu s'envisage », testament de Christian de Chergé, dans Bruno Chenu, *L'invincible espérance*, Bayard, 1996, pp. 221-224.
13 Christian de Chergé, « Lettre de Ligugé n° 217», 1983, dans Bruno Chenu, *op. cit.*, pp. 73-74.

Sachant comme le disait encore Christian de Chergé qu'au fonds de ces puits de la rencontre, l'eau n'est ni chrétienne ni musulmane, l'eau qui s'y trouve est l'eau de Dieu.

Conclusion

Le terme évangéliser est revenu en force ces dernières années avec parfois l'idée plus ou moins consciente d'une reconquête d'un espace perdu ainsi qu'une manière pour certains de contrer la montée de l'islam.
De manière positive l'évangélisation invite à un renouvellement et rappelle que notre vie chrétienne se nourrit aussi de la joie de permettre à des personnes de rencontrer le Christ.
Mais à travers ce terme d'évangélisation ne perdons pas de vue le sens de la gratuité dans la rencontre, avant toute recherche d'efficacité et de résultat, le goût de l'autre, de la rencontre de l'autre.
« *Malheur à moi si je n'annonce pas l'Évangile* » écrit Paul... et c'est bien cela qui doit nous habiter lorsque nous rencontrons des musulmans.
Être ce que nous sommes, et ce qui nous fait vivre, regarder l'autre dans le regard du Christ, chercher en lui le meilleur de ce qu'il porte et lui offrir le meilleur de ce qui m'habite, croire qu'il a droit à la vérité de ma foi comme nous avons à entendre la vérité de sa propre foi... voilà ce qui est annonce d'Évangile.
Nous laisser déplacer par la foi de l'autre, par ses questionnements, comme le Christ l'a fait sur les chemins de Galilée avec la syrophénicienne ou d'autres encore...
Être par ce que nous sommes, ce que nous disons, question pour l'autre... jusqu'à ce qu'il puisse se demander qui est Celui qui nous fait parler, agir, vivre ainsi.
Frère Roger de Taizé disait : « *Ne parlez pas sans que l'on vous pose des questions* » et il ajoutait « *mais vivez de sorte que l'on vous pose des questions !* »
L'enjeu de l'évangélisation n'est pas de remplir nos églises comme le rappelait Jean-Paul II en 1985 lors de la visite *ad limina* des évêques du Maghreb « *vous êtes là pour être un signe, on ne demande pas à un signe de faire nombre mais de faire signe* ». Car comme le rappelait Jean-Paul II dans *Redemptoris Missio*, « *L'Église n'est pas à elle même sa propre fin, car elle est ordonnée au royaume de Dieu dont elle est germe, signe et instrument* ».

L'enjeu de l'évangélisation, au-delà de toute appartenance confessionnelle c'est d'accompagner des personnes vers une croissance spirituelle, un accomplissement en termes de liberté, de capacité d'aimer, de don de soi.
La conversion est toujours celle d'une conversion au mystère de Dieu qui dans le Christ, verbe incarné éclaire le mystère de l'homme comme le dit *Gaudium et Spes*[14].
Le dialogue interreligieux vise la conversion définie par Dialogue et annonce, comme « *le retour d'un cœur humble et contrit à Dieu, d'un mouvement de tout l'être vers Dieu* ». Dans la rencontre, il s'agit bien d'une conversion réciproque à Dieu dans la fidélité à nos vocations propres. Et la conversion de l'autre m'importe autant que la mienne car elle annonce la communion promise. Cela n'empêche pas la possibilité d'un changement d'adhésion. Mais si l'annonce de l'Évangile, nous revient, le chemin que chacun emprunte pour aller vers Dieu appartient à celui-ci.
Si l'Église entre en dialogue avec le monde et les croyants des autres religions c'est qu'elle estime qu'elle a quelque chose à dire, à partager mais qu'elle a aussi à recevoir. Il est sans doute important de se redire dans la tension entre dialogue et annonce que l'Église « *n'est pas simplement* ***pour*** *l'autre mais qu'elle est aussi* ***par*** *l'autre*[15] ».

Colette Hamza

14 Concile Vatican II, *Gaudium et Spes*, 22:1 : « *En réalité le mystère de l'homme ne s'éclaire vraiment que dans le mystère du Verbe incarné* ».

15 Bruno Chenu, conférence à Grenoble en 1995 reprise sur croire.com, 2013. Extraits du livre d'inédits de Bruno Chenu, *Au service de la vérité*, 2013.

Les nouveaux défis de l'évangélisation à l'heure des réseaux sociaux

Thierry Lamboley

En introduction, je souhaite faire une remarque à destination de ceux qui se trouvent un peu perdus face à tout ce qui se passe avec Internet et les réseaux sociaux. Il s'agit d'opter résolument pour une attitude emprunte de sagesse, sans céder à la naïveté ou à la séduction devant ces nouvelles technologies, ni se réfugier dans un refus ou la crainte d'entrer dans un nouveau monde dont nous ne maîtrisons plus le langage. Qohélet nous a prévenus dans la Bible :

> « *Ne dis pas : D'où vient que les jours d'autrefois étaient meilleurs que ceux d'aujourd'hui ? Ce n'est pas la sagesse qui t'inspire cette question.* »
> — *Livre de l'Ecclésiaste - Qohélet* 7:10

Des clés de lecture pour comprendre ce qui nous arrive, et d'où cela nous arrive

Rapidement, et à trop grands traits, je ressaisis l'histoire récente qui est la nôtre en matière d'internet et de réseaux sociaux. Nous savons tous que comprendre d'où nous venons aide à inventer des chemins pour avancer en toute liberté. Je vous propose un itinéraire en six expressions clés.

Un réseau qui n'a pas de centre

Tout commence durant la guerre froide aux États-Unis d'Amérique du Nord. Il s'agit alors de relier les centres de calcul nécessaires au pilotage des missiles. Suite à une attaque de l'ennemi, le pays doit pouvoir riposter en envoyant un missile et garder sa capacité à le piloter pour toucher

au but. Pour garantir une continuité de puissance de calcul en cas de destruction d'un des centres de calcul, il est apparu évident que le réseau reliant ces différents calculateurs ne devait pas être en étoile avec un seul centre et des périphéries (si le centre est détruit, plus rien ne fonctionne), mais en "nuage", afin que chacun des nœuds du réseau soit associé à d'autres nœuds, sans lien hiérarchique. Il n'y a plus de centre ou de cœur, mais chaque point du réseau est un centre ou un cœur. Le réseau a alors une capacité permanente à s'autoconfigurer, assurant ainsi une capacité de calcul permanente. Le chemin de circulation des données s'adapte sans cesse à la configuration du réseau. On quitte un modèle hiérarchique, centralisé.

Une communauté de pairs

Forts de cette expérience, les chercheurs des universités utilisent un réseau équivalent entre leurs centres de calcul pour mutualiser les capacités de calcul et surtout s'échanger des informations. Entre pairs, reconnus et estimés, le partage d'information devient une vraie force. Ce qui paraît insoluble à l'un peut se résoudre grâce à la contribution des autres. Tout cela se fait gracieusement, comme on le fait dans un "club" où tout le monde se respecte. Ainsi naît ce qui deviendra l'Internet : un outil qui permet de souder davantage une communauté qui existe déjà et qui se donne les moyens de renforcer ses liens. Le courrier électronique entre pairs connaît un grand succès. Le réseau s'appelle Arpanet.

Une interface qui fait dialoguer tous les ordinateurs

Deux chercheurs du CERN[1] font sortir le réseau Arpanet du cercle restreint des chercheurs en créant un protocole qui permet à des ordinateurs de dialoguer et aux utilisateurs de naviguer dans l'espace des données mises à la disposition de tous, d'un ordinateur à l'autre (indépendamment de sa marque). Relier le tout avec une interface graphique qui vous dispense d'écrire en langage machine : c'est tout un monde qui devient accessible au plus grand nombre. Le *World Wide Web*, www, naît en 1990.

Un monde de la démultiplication

À l'origine du numérique se trouve un théorème mathématique connu sous le nom de son inventeur, Shannon. C'est simple : pour trans-

1 Centre européen de recherche nucléaire, voir http://fr.wikipedia.org/wiki/Tim_Berners-Lee.

mettre la totalité d'un signal (une information portée par une onde radio par exemple), il peut suffire d'échantillonner sa valeur selon une fréquence bien choisie. Par conséquent, il est inutile de transmettre la valeur du signal à chaque instant, mais seulement à quelques instants, et cela sans aucune perte d'information. Ce théorème permet de passer d'un monde continu (on transmet tout le temps) à un monde discontinu (on ne transmet que de temps en temps). Par conséquent, sur un canal de diffusion, plusieurs signaux peuvent être transmis : il suffit de transmettre la valeur d'un échantillon d'un signal entre deux échantillons d'un autre signal. Nous avons tous connu cette révolution avec la démultiplication des chaînes de télévision, un seul support pouvant désormais faire passer plusieurs chaînes.

Un monde du tout ou rien

Un pas de plus est franchi avec le codage binaire (le vrai nom du numérique). Au lieu de transmettre la valeur d'un échantillon sous forme décimale (par exemple 3,25678 unités), on le fait sous la forme d'un codage binaire, une suite de 0 et de 1 (par exemple 110011010001110111). Le zéro se transmet de façon simple (le courant ne passe pas) et le un aussi (le courant passe). C'est le principe de base du transistor qui a permis la miniaturisation des machines électroniques. Impossible de trouver une langue plus simple, plus universelle : tout peut être codé et décodé. Un autre avantage énorme est l'éradication du bruit : un 0 transmis dans un environnement bruyant pourra être entendu par une machine comme un 0,234, par exemple, mais la machine comprendra 0. C'est le principe du son haute-fidélité. Mais si le bruit est trop fort et que le 0 se transforme en 0,645 et le 1 en 0,456, alors la machine sera perdue, ne comprendra rien et du coup se taira. Le monde du numérique est vraiment un monde binaire : cela marche très bien ou cela ne marche pas du tout.

Un monde hyper-connecté

Dernière expression clé : les liens hypertextes. Cette manière de relier entre eux des textes, sons, images par des mots clés a révolutionné le monde d'archivage et d'accès aux données. Nous ne lisons pas sur internet, comme dans un livre qui a une couverture, un sommaire et des pages numérotées qui sont mises dans le bon ordre. Sur un écran, nous arrivons sur une page d'accueil, qui a autant de deuxième page que de clics possibles, et autant de dernières pages que de dernier clic fait par un internaute. Naviguer induit une manière de lire et de penser qui n'est pas séquentielle. Les smart-

phones n'ont pas de mode d'emploi (culture du livre et des instructions à lire pas à pas). Le fonctionnement se découvre par expérience et intuition (Le "ça marche, ça ne marche pas" du monde numérique).

Les réseaux sociaux

L'avènement de l'internet 2.0

L'apparition de ce que nous appelons les "réseaux sociaux" est liée au passage du Web 1.0 au Web 2.0. Auparavant les pages des sites internet étaient statiques : un contenu fixe pouvait être lu par qui voulait mais sans jamais pouvoir modifier ce contenu. Les techniques évoluant, il est devenu possible pour un internaute de compléter le contenu d'une page ou encore de laisser un commentaire. Les pages statiques sont devenues dynamiques. Tout internaute est en mesure d'être actif car il peut apporter sa contribution au contenu d'un site. Rien n'empêchait alors l'émergence de nouveau réseau où les membres interagissaient entre eux, collaborant ensemble en partageant, commentant ou complétant en direct ce que les uns ou les autres avaient déjà pu mettre à disposition de tous. L'encyclopédie en ligne Wikipédia est le site emblématique du Web 2.0.

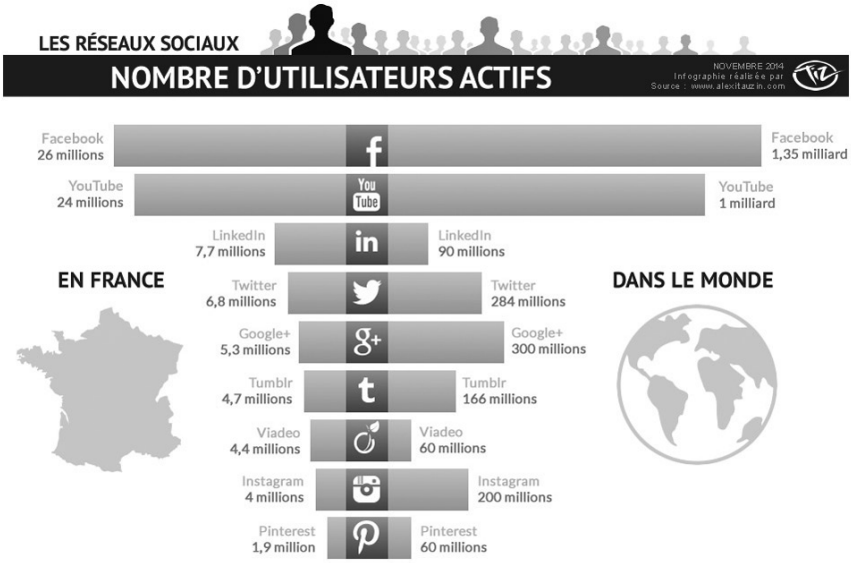
Voici d'ailleurs la définition des réseaux sociaux par Wikipédia :

« *Les médias sociaux utilisent l'intelligence collective dans un esprit de collaboration en ligne. Par le biais de ces moyens de communication sociale, des individus ou des groupes d'individus qui collaborent créent ensemble du contenu web, organisent ce contenu, l'indexent, le modifient ou le commentent, le combinent avec des créations personnelles. Les médias sociaux utilisent de nombreuses techniques, telles que les flux RSS et autres flux de syndication web, les blogues, les wikis, le partage de photos (Flickr), le vidéo-partage (YouTube), l'organisation et le partage de sorties amicales, les podcasts, les réseaux sociaux, le bookmarking collaboratif, les mashups, les mondes virtuels, les microblogues, et plus encore*[2]. »

2 http://fr.wikipedia.org/wiki/R%C3%A9seau_social.

Quels utilisateurs, pour quels usages aujourd'hui ?

Tout d'abord quelques chiffres[3] :



Ensuite quelques analyses issues d'une étude réalisée par Médiamétrie en novembre 2014[4]. Je cite l'intégralité de leur communiqué de presse. C'est moi qui souligne.

- ***70% des inscrits sur les réseaux sociaux les consultent quotidiennement***
  Entrés dans le quotidien des Français il y a quelques années, les réseaux sociaux continuent à se développer et à séduire les internautes. Chaque inscrit est désormais présent sur 3 réseaux en moyenne et la consultation est assidue : plus de 7 inscrits sur 10 se rendent au moins une fois par jour sur les réseaux sociaux. Et l'avenir est prometteur, puisque 40% des inscrits déclarent pouvoir encore s'inscrire à un nouveau réseau social.
- ***L'indémodable Facebook et la percée d'Instagram***

3 Source : http://www.alexitauzin.com/2013/04/combien-dutilisateurs-de-facebook.html.

4 http://www.mediametrie.fr/comportements/communiques/etude-reseaux-sociaux.php?id=1156

Avec 85% d'inscrits, Facebook s'impose sans conteste comme le 1er réseau social en France. Google + poursuit son développement avec 33% d'inscrits. Twitter, relais privilégié de la "social TV", compte également près d'1 inscrit sur 3 (30%) et se positionne clairement comme une source d'informations reconnue. Instagram, réseau dédié à la photo et la vidéo qui émergeait l'an passé, poursuit sa percée rassemblant aujourd'hui 13% des inscrits à un réseau social. Ce réseau qui attire davantage les femmes et les jeunes, enregistre en outre, le taux de satisfaction le plus important. Il se distingue sur de nombreux critères comme sa facilité d'utilisation, la pertinence des informations diffusées ou encore son esthétisme.

Que ce soit pour s'informer sur les entreprises, entretenir leurs relations professionnelles ou consulter des offres d'emploi, les internautes – notamment les hommes et les CSP+ – investissent les réseaux sociaux professionnels. Plus d'1 inscrit sur 4 (27%) est aujourd'hui présent sur ces réseaux.

- ***Observer, échanger, réagir***

Que le réseau social s'adresse plutôt à la sphère amicale, familiale ou professionnelle, l'usage n° 1 est le même pour tous : la consultation. Les internautes s'informent et se divertissent sur les réseaux en regardant des photos, des vidéos, en consultant des profils ou en lisant des articles.

Aujourd'hui, être sur un réseau social c'est aussi participer activement à son animation : les internautes n'hésitent pas à poster des informations, à prendre la parole dans des discussions et à publier des commentaires sur leurs expériences.

Et notamment lorsqu'il s'agit de télévision : 19% des inscrits ont déjà lu sur les réseaux sociaux des articles ou commentaires au sujet d'un programme TV. Les 2/3 d'entre eux ont regardé ce programme suite à la lecture de ces commentaires.

- ***Des communautés dans la communauté***

Afficher ses goûts en matière de culture, d'art, de mode, de loisirs et même de grande consommation passe par l'inscription à une page dédiée sur les réseaux sociaux.

60% des inscrits à un réseau sont abonnés à une page de divertissement (artistes, médias, loisirs...). Les pages de marque commerciale, quant à elles, touchent 1/3 des inscrits aux réseaux sociaux.

Les internautes ne multiplient pas les inscriptions aux pages de marques : plus de la moitié des inscrits à un réseau social déclarent suivre moins de

10 marques commerciales que ce soit sur Facebook ou sur Twitter. Et ils sont plus des deux tiers à suivre moins de 10 marques de divertissement.

Ces analyses parlent d'elles-mêmes. Elles dégagent des traits de caractère propres aux personnes présentes dans des réseaux sociaux. Trois traits majeurs peuvent être retenus : ce sont des personnalités actives qui aiment « *observer, échanger et réagir* » ; ces personnes appartiennent à plusieurs communautés qui peuvent être très différentes (les liens peuvent être faibles ou forts) ; ce sont en général des accrocs qui passent de plus en plus de temps sur des médias sociaux (« *chronophagie* » et effet de mode).

Quels enjeux pour l'évangélisation ?

Vous me pardonnerez le recours à deux jésuites pour donner quelques repères pour évangéliser notre rapport à Internet et les réseaux sociaux, et pour avancer dans un discernement quant à leur utilisation en vue d'une évangélisation à destination d'autrui.

Une espérance raisonnée tout à fait possible

Le pape François s'inscrit dans la lignée de ces prédécesseurs : il est résolument rempli d'espérance devant cette nouvelle manière de communiquer et d'entrer en relation. Mais il me semble qu'il va plus loin en profitant des expériences acquises et en invitant à une espérance raisonnée. « ***Internet*** peut offrir plus de possibilités de rencontre et de solidarité entre tous, et c'est une bonne chose, c'***est un don de Dieu***.

Il y a cependant des aspects problématiques : la vitesse de l'information dépasse notre capacité de réflexion et de jugement et ne permet pas une expression de soi mesurée et correcte. La variété des opinions exprimées peut être perçue comme une richesse, mais il est également possible de s'enfermer dans une sphère d'informations qui correspondent seulement à nos attentes et à nos idées, ou même à des intérêts politiques et économiques déterminés. L'environnement communicatif peut nous aider à grandir ou, au contraire, nous désorienter. Le désir de connexion numérique peut finir par nous isoler de notre prochain, de nos plus proches voisins. Sans oublier ceux qui, pour diverses raisons, n'ont pas accès aux médias sociaux, et risquent d'être exclus.

Ces limites sont réelles, pourtant elles ***ne sauraient justifier un rejet*** des médias sociaux ; ***elles nous rappellent plutôt que la communication est, en définitive, une conquête plus humaine que technologique***. Par conséquent, qu'est-ce

qui nous aide dans l'environnement numérique à grandir en humanité et dans la compréhension mutuelle[5] ? »

Le mouvement de la pensée du pape imprime une manière de faire qui dit quelque chose de l'évangélisation. C'est une manière de faire en trois temps : reconnaître en vérité le don de Dieu qui se manifeste dans les nouvelles manières de communiquer, puis repérer les limites ou les aspects problématiques que notre expérience personnelle ou celles des personnes que nous rencontrons mettent au jour, enfin, se poser la bonne question sur ce qui m'aide et aide les autres, tout en aidant l'Église, *etc.*, à grandir en humanité et en compréhension mutuelle.

Concrètement, ce n'est pas pour rien que certains monastères coupent l'Internet et le wifi la nuit. C'est une manière de respecter le grand silence. Et ne nous leurrons pas : la majorité des consultations des hommes sur Internet concerne des sites pornographiques. Il n'est pas rare d'entendre dans une communauté de religieux l'un ou l'autre demander d'avoir un ordinateur branché sur Internet dans la salle de communauté. Quand on ne sait pas gérer Internet seul dans sa chambre, mettre l'ordinateur dans un lieu de socialisation aide à humaniser son rapport à l'Internet. Mais encore faut-il que nous ayons la possibilité de parler de notre manière d'utiliser ces nouveaux médias. L'expérience semble montrer qu'une telle prise de parole personnelle n'est pas très aisée.

Notre potentiel de communion augmenté

L'autre figure jésuite que je veux évoquer ici est celle du rédacteur en chef de la revue italienne la *Civiltà Cattolica*, le P. Antonio Spadaro. Son livre de cyberthéologie vient d'être traduit en français. Il a donné une interview au journal *La Croix* le 16 septembre 2014[6]. En voici quelques extraits. C'est toujours moi qui souligne.

- **Vous avez entamé une vaste réflexion sur la foi à l'époque d'Internet et jeté les bases d'une "cyberthéologie". Qu'est-ce qui vous a poussé dans cette direction ?**

  P. Antonio Spadaro : ***Tout part de mon expérience personnelle***. Comme pour la plupart des chercheurs de ma génération, l'usage d'Internet et

5 Message pour la Journée des communications sociales en 2014 (24 janvier). C'est moi qui souligne.

6 http://www.la-croix.com/Religion/Spiritualite/P.-Antonio-Spadaro-Internet-augmente-notre-potentiel-de-communion-2014-09-12-1205394.

des réseaux sociaux a eu un impact profond sur ma façon de travailler, y compris comme prêtre. La puissance des moteurs de recherche, la diversité des blogs, les nombreux échanges que je peux avoir chaque jour sur Twitter et Facebook ont peu à peu pris le pas sur ma lecture des journaux et des livres.

Les informations et les réflexions les plus intéressantes me parviennent aujourd'hui en étant connecté sur le Net. Constatant combien ce nouveau moyen de connaissance et de mise en relation avait modifié mon quotidien, j'ai cherché à comprendre quel pouvait être l'impact d'Internet sur la foi et la vie de l'Église.

- **Internet change notre façon de travailler, de penser… Mais peut-il changer notre façon de croire ?**

  P. A. S. : Fondamentalement, le contenu de la foi et la manière de croire ne changent pas. En revanche, la pratique d'Internet a un impact évident sur notre façon d'exprimer et de penser la foi. C'est ici que la théologie intervient. ***Comment le Net et sa logique "connective" changent-ils ma manière d'écouter et de lire la Bible ?*** Comment modifie-t-il ma compréhension de la Révélation, de l'Église et de la communion ecclésiale, de la liturgie des sacrements ? Cela n'a rien d'un questionnement abstrait. Cette réflexion est le fruit d'une authentique expérience de foi sur le Net. [...]

- **Être connecté change-t-il la donne ?**

  P. A. S. : Nous sommes, en effet, trop habitués à regarder le Net comme une nouveauté absolue. Internet est avant tout un lieu où s'expriment les désirs humains les plus enracinés, en particulier le désir de communion. Ce désir s'exprime d'autant plus efficacement qu'Internet met en relation des personnes qui n'auraient jamais eu la possibilité de se rencontrer physiquement. En cela, il favorise ***un espace de communion qui ne peut laisser l'Église indifférente***. L'annonce d'un message – l'Évangile – et les relations de communion sont précisément les deux piliers sur lesquels l'Église repose.

  Le défi, dès lors, n'est plus seulement de bien "utiliser" Internet, comme on le croit fréquemment, mais de bien "vivre" au temps d'Internet. Bien plus qu'un nouveau moyen d'évangélisation, Internet est un environnement à part entière, ***un milieu à habiter*** et dans lequel la foi est appelée à s'exprimer.

Ce témoignage permet de préciser trois attitudes fondamentales : la première prend comme point de départ le point d'arrivée vu précédemment avec le pape François, car tout commence par une expérience personnelle,

celle de notre communication, de notre recherche d'information, de notre manière d'entrer en relation aujourd'hui ; la seconde attitude consiste à être attentif comment la culture dans laquelle nous baignons au quotidien – une manière de lire, de rechercher une information, d'échanger, *etc.* : bref de vivre dans un monde connecté – modifie notre manière d'exprimer et de penser la foi ; dernière attitude, fruit des deux premières, abandonner une posture qui vise à "utiliser" les moyens de communication comme si ces derniers étaient absolument neutres, pour découvrir qu'il s'agit d'un environnement, d'un espace de communion à habiter.

Quelle conclusion tirer de tout cela ? Sans doute une aimable invitation à nous impliquer – à notre manière – dans le monde numérique dans lequel nous vivons déjà, et surtout à en parler entre nous pour nous évangéliser d'abord nous-mêmes, puis aider d'autres à entendre quelque chose de la Bonne Nouvelle pour eux dans cette culture numérique.

Thierry Lamboley, *s.j.*

Quelle pastorale des jeunes et des vocations dans le contexte de la nouvelle évangélisation au cœur de notre vie de prêtres diocésains ?

Didier Noblot

Cette courte contribution[1], propose quelques points à développer et à enrichir à partir du ministère singulier de chaque prêtre. Loin d'être un article, ces lignes se présentent comme une succession d'appels pour la réflexion et la pratique pastorale.

Ne jamais se lasser de faire mieux connaissance avec une génération paradoxale et connectée

J'envisage ici 6 paradoxes pour décrire cette génération. Les jeunes peuvent apparaitre :
1. Sociaux et isolés ;
2. Abrités et anxieux ;
3. Ludiques et émotifs ;
4. Généreux et repliés sur soi ;
5. Ouverts et identitaires ;
6. Un corps si exposé et si étranger.

Les acteurs de la pastorale des jeunes témoignent tous que des portes d'entrée sont possibles, citons-en trois : leurs centres d'intérêts (le sport, la musique, leur vie affective...), leurs attentes et leurs besoins concrets (alimentation, logement, reconnaissance, la santé, la mort, l'accès à un emploi...), leurs codes et leurs langages.

1 Contribution à la suite de la rencontre du 26 novembre 2014 à Chevilly.

Ceci dit au cœur de cette planète « jeunes », les jeunes catholiques pourraient se décrire comme une :

1. Génération rassemblements ;
2. Génération prière et pairs ;
3. Génération Eucharistie et liturgie ;
4. Génération "figures spirituelles" ;
5. Génération spirituelle et solidaire ;
6. Génération innovation et créativité ;
7. Génération humanitaire et missionnaire.

Trois dimensions pédagogiques et éducatives se présentent comme particulièrement adaptées : se positionner dans une offre ecclésiale et spirituelle multiple et variée, oser l'audace, la créativité, l'innovation, la souplesse, l'expérimentation, la progressivité... dédier des acteurs pastoraux pour une présence donnée et gratuite.

Dans ce sens, plusieurs lieux sont particulièrement propices à l'évangélisation des jeunes et au discernement vocationnel : la famille, les aumôneries, le service liturgique de l'autel, les retraites spirituelles, les rencontres de Taizé, l'engagement plus ou moins long dans un service civique ou dans un volontariat international, les camps et séjours d'été, particulièrement les camps chantiers, les pèlerinages comme celui de Lourdes et en Terre sainte, des grands événements d'Église, les JMJ, la vie d'équipe...

Toute l'Église est attendue dans la pastorale des jeunes et des vocations

« *La communauté chrétienne n'est pas seulement responsable de l'animation vocationnelle, mais elle est avant tout le lieu où résonne la voix de Dieu qui appelle.* [...] *Si la pastorale des jeunes n'est pas vocationnelle, ce n'est ni une pastorale, ni une pastorale des jeunes*[2]. » À la suite de cette citation, je ne résiste pas à reprendre l'appel du pape François : « *Là où il y a vie, ferveur, envie de porter le Christ aux autres, surgissent des vocations authentiques.* [...] *C'est la vie fraternelle et fervente de la communauté qui réveille le désir de se consacrer entièrement à Dieu et à l'évangélisation, surtout si cette communauté vivante prie avec*

2 Amedeo Cencini, *Les structures ordinaires de la pastorale des vocations*, dans « Les vocations en Europe », *Jeunes et vocations* 113, 2e trimestre 2004, p. 32.

insistance pour les vocations et a le courage de proposer à ses jeunes un chemin de consécration spéciale[3]. »

Les prêtres sont attendus comme témoins stimulants pour la pastorale des jeunes et des vocations

Leur histoire est celle de la fidélité de Dieu à laquelle leur vie de prêtre a tenté de répondre, dans une vie en Église, par le don de soi. Ils témoignent du Christ qui façonne une vie dans une belle variété de ministères. La manière d'exprimer un appel personnel peut aider des jeunes à mettre des mots sur celui qu'ils reçoivent. La façon de vivre l'émerveillement d'être appelé mais aussi la manière d'accueillir les aridités ou les déceptions de la vie est un témoignage essentiel pour les jeunes.

Finalement comme toutes les dimensions pastorales, et d'une façon plus vive encore, la présence et l'investissement en pastorale des jeunes et des vocations est un appel à consentir chaque jour au « *oui* » de son ordination. Il s'agit de donner à voir le ministère des prêtres diocésains dans des perspectives attrayantes. Cela passera parfois par s'interroger à nouveau sur quelques défis concernant la vie des prêtres diocésains.

Entre fraternité et solitude, hébergement commun ou pas, belles liturgies ou pauvreté des célébrations, abondance des activités du ministère au détriment de la vie de prière, équilibre de vie (sport, formation...) ou surmenage, quel est son rapport au temps ? Simplicité économique : sobriété heureuse ou précarité ? Collaborations et relations à l'évêque, quelle est la façon de vivre l'autorité ? Reconsidérer la dimension sponsale du célibat.

Toute pastorale des jeunes est appelée à être vocationnelle. Bien plus, le sens vocationnel de la pastorale des jeunes constitue la vérité la plus intime et la plus profonde de la mission auprès des 11-30 ans. « *Ne nous laissons pas voler la joie de l'évangélisation*[4]. »

Père Didier Noblot,
diocèse de Troyes,
directeur adjoint du Service national pour l'évangélisation
des jeunes et pour les vocations.

3 Pape François, *Evangelii Gaudium*, 107.
4 *Ibid.*, 83.

Rencontre de Chevilly :
Entre pièges et défis, la force de la fraternité. Une invitation conciliaire stimulante

« Cela doit amener les plus âgés à accueillir les plus jeunes vraiment comme des frères, à les aider dans les premiers efforts et les premières responsabilités du ministère, à essayer de comprendre leur mentalité même si elle est différente, à suivre leurs efforts avec bienveillance. De même les jeunes sauront respecter l'âge et l'expérience des anciens, dialoguer avec eux sur les problèmes pastoraux et partager avec joie leur travail. »

— Presbyterorum Ordinis 8

Les nouveaux défis de l'évangélisation

Pierre-Marie Carré

Il importe de revenir à la mission des prêtres. Vatican II a bien mis en relief le fait que l'annonce de l'Évangile est prioritaire dans leur ministère : « *Les prêtres, comme coopérateurs des évêques, ont donc pour première fonction d'annoncer l'Évangile à tous les hommes* » (*Presbyterorum Ordinis* 4). Cet exposé ne va pas chercher à présenter les modalités variées selon lesquelles se réalise l'annonce de l'Évangile aujourd'hui en France. Il se limitera à présenter ce qui est demandé aux prêtres pour participer pleinement à « *la douce et réconfortante joie d'évangéliser* » pour reprendre l'expression du pape François (*Evangelii Gaudium* 9).

L'évangélisation aujourd'hui

Quelle est l'attitude demandée aux évangélisateurs ?

L'évangélisation est une réalité complexe. L'action de Dieu et la liberté humaine y sont engagées de manière souvent intime, si bien qu'il est difficile à l'observateur extérieur d'opérer une analyse précise, et même au sujet qui accueille l'Évangile de percevoir nettement, sur le moment, ce qui se passe en lui. Ce n'est qu'avec le recul du temps que deviennent possibles les grandes relectures de vie qui attestent que « *Dieu était là et je ne le savais pas*[1] ».

Je ne cherche pas à analyser le processus de l'acte de foi chez la personne qui devient croyante, car cela nous entraînerait trop loin. Je serai plus attentif à l'acte de la présentation de la foi chrétienne en cherchant à mettre en évidence ce qui l'inspire.

1 *Gn* 28:16.

Pour que l'évangélisation laisse l'action du Christ se dérouler avec toute sa puissance, il convient que nos communautés chrétiennes soient au sens plein du terme des "communautés eucharistiques". En effet, dans la culture actuelle anthropocentrique et individualiste, seule une affirmation claire de l'Évangile, vécu sans compromis, pourra offrir une réponse aux attentes plus ou moins conscientes qui habitent le cœur de nos contemporains.

La mission doit donc partir de communautés chrétiennes et de leurs membres qui vivent une véritable fraternité chrétienne, qui sont nourries de l'Évangile, de la liturgie et de la Tradition de l'Église, tout en étant attentives au langage, à la culture et aux questions de nos contemporains.

En tant que communauté eucharistique, l'Église est appelée à être un signe, un "sacrement", en quelque sorte, de la vie divine reçue du Christ ressuscité. Les monastères et les centres spirituels, ainsi que de grands lieux de pèlerinage peuvent être des signes appelants en ce sens. À la suite de la liturgie eucharistique, chacun des participants est appelé à rayonner le Christ à travers ses activités, ses paroles, sa vie personnelle.

Que faut-il donc être pour devenir de tels évangélisateurs ?

La réponse résulte de notre conception de l'évangélisation. Il m'est arrivé à plusieurs reprises de demander : « *qui construit l'Église ?* » La réponse fréquemment donnée est : « *nous* ». Bien entendu, le Seigneur nous demande d'être actifs. Mais Jésus n'a-t-il pas dit à Pierre : « *Sur cette pierre, je bâtirai mon Église* » (*Mt* 16:18). Nous avons à reconnaître la priorité de la grâce. « *Le premier évangélisateur, c'est le Christ* », écrivait déjà le pape Paul VI dans *Evangelii Nuntiandi*. En tant qu'évangélisateurs, nous sommes appelés à vivre des conversions.

- ***Conversion morale***, bien entendu. Car nos faiblesses et nos péchés sont de réels obstacles à l'accueil de l'Évangile. Comment l'Évangile serait-il une bonne nouvelle crédible si nous ne le vivons pas !
- ***Conversion spirituelle***. Il s'agit ici que le Christ soit au centre de notre vie, soutienne et dirige réellement notre existence. Comment ne pas citer les merveilleuses expressions de saint Paul : « *Ce n'est plus moi qui vis, c'est le Christ qui vit en moi* » ou l'emploi des verbes « *demeurer* » et « *être dans* » dans les écrits johanniques ?
- Mais aussi ***conversion pastorale*** à entreprendre. En quoi consiste-t-elle ? Une telle conversion vise à nous faire entrer réellement dans ce que le Seigneur attend de nous. Trop souvent, nous nous limitons à demander au Seigneur dans la prière qu'il fasse aboutir nos projets et leur donne de porter du fruit. Mais c'est nous placer résolument au centre ! La perspec-

tive évangélique consiste à discerner ce que le Seigneur attend de nous (œuvre complexe à réaliser dans la prière et la réflexion ensemble) pour ensuite chercher à le réaliser de toutes nos forces.

La conversion pastorale a des sens multiples qu'il convient de bien répertorier pour n'en délaisser aucun :

- la conversion du pasteur à Dieu ;
- une conversion qui oriente de façon ferme vers un engagement pastoral et pas seulement la simple gestion des tâches à accomplir, par exemple dans la paroisse ;
- la conversion par rapport aux tâches à faire : ce ne sont pas mes tâches, mon travail, mes fidèles, mais ceux de Dieu ;
- la conversion de toute la communauté chrétienne pour qu'elle devienne davantage missionnaire ;
- la conversion des structures pour qu'elles ne se tournent pas vers la conservation de ce qui existe, mais vers l'évangélisation. Dans *Evangelii Gaudium*, le pape demande que soit engagée une « *conversion missionnaire* » qui oriente toute la vie de l'Église pour qu'elle sorte d'elle-même et cherche ceux qui sont loin.

Quelles sont les motivations qui peuvent nous pousser à l'annonce de l'Évangile ?

Il me semble que c'est l'une des questions de fond. Si nous n'avons pas des raisons fortes d'être témoins du Christ, alors il ne faut pas s'étonner de la faiblesse du témoignage et du petit nombre de ceux qui s'engagent dans la nouvelle évangélisation.

Il convient ***tout d'abord d'aborder les objections mises en avant***. Elles nous proviennent de l'extérieur, mais aussi de "bons chrétiens" et elles trouvent souvent en nous un certain accueil. En effet, chacune de ces objections s'appuie sur quelque chose de vrai.

- ***La liberté de chacun***. C'est une valeur sacrée qu'il convient de respecter et de défendre. Certains en viennent cependant à déclarer qu'une éducation chrétienne risque de peser sur la liberté : comment choisir s'il n'y a qu'une seule proposition ? Combien de fois les prêtres n'ont-ils pas entendu des parents affirmer que leur enfant choisira sa religion quand il sera grand ? Il nous revient de montrer que la liberté peut s'épanouir dans un choix de vie et dans une proposition de foi (ce mot signifie bien qu'on ne l'impose pas).

- ***Le relativisme*** entraîné par la rencontre des religions. Jadis, dans notre pays, le christianisme (avec sa variante protestante) avait un quasi-monopole. Il y avait, surtout en quelques grandes villes, une communauté juive. Aujourd'hui, l'islam est largement présent et des religions orientales font parler d'elles. Par ailleurs, beaucoup pensent au fond d'eux-mêmes que le christianisme a fait son temps et qu'il ne peut plus rien apporter en dehors de l'aspect patrimonial.
  Nous avons donc à savoir présenter ce que le christianisme possède d'unique parmi les religions et d'en montrer les conséquences dans la vie. Ainsi, l'incarnation de Dieu donne une valeur extraordinaire à l'existence humaine, souligne la beauté des relations où le corps est engagé, donne un fondement à l'écologie humaine... Il y a ici un réel travail à entreprendre car seul le christianisme met cela en avant.
- ***La foi chrétienne est trop compliquée***, disent certains. Il est vrai que le catéchisme de l'Église catholique est austère ! Croire en la Trinité est certainement plus complexe que de se limiter à l'unicité de Dieu. Ici encore, au-delà de la présentation des dogmes chrétiens sur le mystère du Christ, homme et Dieu, sur le salut par le Christ, sur la Sainte-Trinité, sur les sacrements, il convient de montrer l'articulation de la foi chrétienne à partir du Credo et d'en souligner les conséquences pour l'existence. Croire en Dieu Trinité a des conséquences sur la vie avec les autres !
- ***On peut être sauvé en suivant sa conscience***. Pourquoi venir, en plus, parler du Christ ? Certes, comme cela est rappelé dans le texte de Vatican II : « *Ceux qui, sans qu'il y ait de leur faute, ignorent l'Évangile du Christ et son Église, mais cherchent pourtant Dieu d'un cœur sincère et s'efforcent, sous l'influence de sa grâce, d'agir de façon à accomplir sa volonté telle que leur conscience la leur révèle et la leur dicte, ceux-là peuvent arriver au salut éternel* » (*Lumen Gentium* 16) Mais connaître le Christ, entrer dans une relation d'amour avec lui, signifiée par l'Alliance qu'il nous offre, c'est bien autre chose !

Pourquoi annoncer l'Évangile aujourd'hui ?

C'est la question qu'il faut traiter avant toute autre. Elle commande et révèle les attitudes de fond de beaucoup de baptisés, y compris des prêtres.

- Si l'on pense que toutes les religions se valent, pourquoi en effet se fatiguer à faire connaître le Christ ? La tentation à laquelle il est facile de

succomber est de s'adapter à la modernité en mettant l'Évangile à notre mesure ou en le réduisant aux modes du moment !

- Si l'on pense qu'être chrétien n'apporte rien de plus et que tout le monde sera sauvé, sans dire par qui ni comment, y a-t-il encore besoin du Christ et de la Croix ?
- Si l'on répète sans cesse que c'est l'homme qui compte, sans chercher quelle en est la source véritable, pourquoi vouloir s'attacher au Christ et chercher à l'imiter ?

Ces points de vue, et quelques autres, existent encore souvent dans beaucoup d'esprits ; ils stérilisent toute entreprise d'annonce de l'Évangile. Comme souvent, ils ont une part de vérité, mais celle-ci est absolutisée.

Un livre récent a pour titre : *Faut-il encore se soucier du salut des âmes ?*[2] Après avoir étudié et repoussé un certain nombre de théories qui ont pu obscurcir ce thème traditionnel (par exemple la théorie du "christianisme anonyme", l'oubli du péché originel, la perte de vue de l'au-delà...), l'auteur conclut positivement en se référant à la phrase, souvent citée, de Jean-Paul II déclarant que l'évangélisation devait être « *nouvelle dans son ardeur, dans ses méthodes et dans ses expressions* », qu'il commente[3]. « *En un sens, la première référence est condition des deux autres : la nouveauté dans les méthodes et dans les expressions suppose une créativité que seule l'ardeur rend possible. Et cette ardeur n'est autre, dans le cœur des disciples, que l'Esprit saint que leur communique le Christ "venu allumer un feu sur la terre[4]".* » L'auteur termine son livre en souhaitant qu'il contribue au développement de cette "nouvelle ardeur", qu'elle permette aux témoins d'aujourd'hui de se ressaisir du désir ardent de contribuer au salut éternel des hommes.

Comment ne pas rappeler ces paroles de Madeleine Delbrêl : « *Rien au monde ne donnera l'accès au cœur de notre prochain, sinon le fait d'avoir donné au Christ l'accès du nôtre.* »

Après avoir ainsi écarté ces points de vue insuffisants, il nous faut revenir à la question initiale : pourquoi annoncer l'Évangile aujourd'hui ? La réponse la plus fondamentale est que Dieu veut se faire connaître aux hommes. Le prologue de l'épître aux Hébreux évoque les grands moments de l'action de Dieu qui a d'abord parlé aux pères par les prophètes, et qui, en ces temps

2 Denis Biju-Duval, *Faut-il encore se soucier du salut des âmes ?*, Éditions de l'Emmanuel, Paris, janvier 2012.

3 *Ibid.*, p. 235.

4 *Lc* 12:49.

qui sont les derniers, nous parle par son Fils. Le Fils s'adjoint des hommes et leur donne de participer à sa mission après les avoir appelés à le suivre et à être avec lui[5].

Dieu veut se faire connaître des hommes. C'est sa gloire, et c'est sa joie ! Pour réaliser cette œuvre, il agit parfois directement au fond des cœurs ; il agit aussi par les êtres humains qui le connaissent déjà, s'efforcent d'entrer dans son projet et d'y coopérer le plus possible.

Il est certain qu'existe en chaque personne humaine la possibilité de connaître l'existence de Dieu et de pouvoir affirmer qu'il y a quelqu'un qui nous dépasse, car il est plus grand que nous. Mais cette possibilité n'épuise pas le mystère de Dieu, tant s'en faut ! Si Dieu veut se faire connaître, c'est pour nous faire partager sa vie et vivre avec nous. Il ne veut pas être Dieu sans nous ! Lui, le créateur du monde, veut se lier à nous pour toujours.

Il convient d'insister beaucoup sur ce point fondateur pour la nouvelle évangélisation. Aborder autrement les choses signifierait que l'Église est en quête de méthodes originales pour recruter de nouveaux adeptes ! On s'imaginerait qu'il s'agit de marketing ou de propagande de la part d'un groupe qui cherche à reconquérir le terrain perdu...

Il s'agit seulement de Dieu qui veut faire alliance avec les hommes à cause de son amour pour eux. Amour et alliance impliquent un respect fondamental de la liberté. Il n'est pas question de séduire ou de contraindre !

Le ministère des prêtres dans l'évangélisation

La mission des prêtres les place au carrefour de la transmission et de la réception de la foi. Ont-ils donc une responsabilité spécifique à l'égard de l'évangélisation ?

Partons de ce que nous sommes personnellement à cet égard

Je ne veux pas parler ici des "sensibilités" particulières, mais de notre histoire personnelle.

- Beaucoup d'entre nous avons bénéficié d'une réception sereine de la vie chrétienne du fait de notre famille, de la présence d'une communauté chrétienne vivante et active qui a permis d'unifier les divers éléments (connaissance, prière, sacrements, engagements). Souvent, c'est au cœur de cet environnement chrétien qu'a été perçu l'appel au ministère.

5 *Mc* 3:13-15.

- Mais notre époque est bien différente. La vie familiale est fragilisée, les références chrétiennes se sont réduites dans une société très largement sécularisée. On hésite à transmettre des modèles. Il faudrait reprendre le panorama que l'*Instrumentum Laboris* du synode sur la nouvelle évangélisation a esquissé : le caractère pluriculturel de notre monde, le grand brassage des cultures, des opinions et des religions aboutissent à relativiser la foi chrétienne et entraînent deux réactions opposées : le durcissement, car il faut s'affirmer dans un contexte qui montre son indifférence ou le relativisme qui conduit à ne plus annoncer la vérité qui vient du Christ. Il semble important que nous soyons conscients de ce qui nous marque et nous a façonnés. Ainsi, nous comprendrons mieux les réactions des autres et les nôtres.

Les prêtres sont dans une situation particulièrement exposée. Non seulement parce que leur nombre diminue (en France), mais parce qu'ils sont touchés en tant que croyants et en tant que pasteurs. La crise de la foi rejaillit sur l'Église et sa sacramentalité, c'est-à-dire son identité. De plus, les prêtres sont particulièrement impliqués dans la question de la transmission, laquelle est rendue difficile aujourd'hui, et même discutée dans ses principes. Nous avons donc des passages à réaliser dans la ligne de la *Lettre aux catholiques de France*.

- ***Passage d'une logique de réponse à des besoins à une logique de propositions et d'initiatives***. Par exemple, proposer la confirmation aux parents qui demandent le baptême pour leur enfant ou le mariage. Y revenir à plusieurs reprises souligne l'importance de ce sacrement.
- ***Discernement évangélique à poser***. Les prêtres ont la formation biblique, théologique et spirituelle qui peut leur permettre d'entrer dans un discernement évangélique correspondant à la phrase de l'Apocalypse : « *Écouter ce que l'Esprit dit aux Églises* ». S'asseoir pour accueillir la Parole de Dieu, aller au cœur de la foi, percevoir les conditions nouvelles dans lesquelles nous avons à vivre et à annoncer l'Évangile, recevoir l'audace pour proposer la foi d'une manière renouvelée, telles sont les principales étapes.
- Il me semble que, de plus en plus, ***le ministère ordonné est appelé à devenir un "service de la Parole"***. Je retrouve ici l'expression des *Actes des Apôtres* (*cf. Ac* 6). Beaucoup des personnes que nous rencontrons en sont au stade des catéchumènes (même s'ils sont baptisés). Il s'agit souvent de personnes qu'on pourrait appeler des "pèlerins solitaires" ou des "chercheurs de Dieu".

Nous avons à chercher comment proposer une première rencontre avec le Christ. Bien sûr, à nous seuls, nous ne pouvons pas tout faire, mais sans notre accord réel, rien ne se fera non plus ! Je sais par expérience que les prêtres qui ont porté tant de fardeaux, et qui continuent de le faire, se trouvent dans une situation exposée. Ils ont en eux une conscience inquiète, se demandant si les difficultés de l'annonce de l'Évangile ne sont pas, pour une part, de leur responsabilité (un peu à la manière dont des parents ou des grands parents sont inquiets et culpabilisés devant les choix que leurs enfants ou petits enfants peuvent faire, choix qui ne correspondent pas du tout à ce qui leur a été transmis).

Pour fonder notre réflexion et notre pratique,
il est bon de réaliser un parcours biblique en deux étapes
A. Luc 9:51 nous présente la visée.

Ce n'est pas un texte facile à traduire : « *Jésus prit résolument le chemin de Jérusalem* » (*Bible de Jérusalem*), mais la note de la *TOB* donne la traduction littérale : « *il durcit sa face pour prendre…* » C'est le début du grand voyage de Jésus vers Jérusalem. Il a conscience de ce qui se prépare : en entamant ce chemin, il commence à réaliser le projet de Dieu qui va le mener à la Passion et à la mort.

On pense à tel ou tel passage biblique, par exemple chez Ezéchiel « *Fils de l'homme, durcis ta face vers les montagnes d'Israël et prophétise contre elles* ». Cela insinue d'avoir à réaliser une tâche difficile, en "serrant les dents" si l'on peut dire. Il y a aussi une idée très proche en *Isaïe* 50:7, mais avec un verbe différent.

En résumé, cette expression, dans le contexte de Luc, laisse entendre la perspective d'un but, un but difficile à atteindre, qui demande donc une décision mûrie et réfléchie. Ce choix est ferme et irrévocable (pas question de faire demi-tour). Il correspond au projet de Dieu. Le contexte de saint Luc montre que cette perspective est contestée : par les samaritains qui ne veulent pas accueillir Jésus, mais aussi par les disciples qui ont peur. Il faudra donc une persévérance particulièrement exigeante.

On peut réfléchir plus profondément encore sur ce passage en se demandant ce que cela signifie pour Jésus : une décision qui comporte sacrifices, renoncements, engagement profond de toute la personne. Cela est vrai pour Jésus mais aussi pour ses disciples (*cf.* les passages concernant d'éventuels disciples en 9:57-62). La décision de Jésus implique la perspective de la mort,

mais aussi celle du refus qui lui est opposé. En un mot, aller à Jérusalem signifie réaliser le salut du monde, en prenant sur lui le péché du monde.

Qu'est-ce qu'un tel passage peut signifier pour nous, ministres ordonnés ?

- D'abord, ***choisir à nouveau de vouloir suivre Jésus jusqu'au bout***, à Jérusalem, lieu de sa Passion. Cela se traduit par des décisions très concrètes : veiller à son humeur et à ses réactions, se garder des temps de prière et de recueillement, être attentif au temps passé devant les écrans. Des petits choix qui manifestent très concrètement l'engagement de la volonté et la préférence accordée à suivre Jésus.
- ***Accepter d'entrer dans le style pastoral de Jésus***. Ce n'est pas le style de Jacques et de Jean qui voudraient envoyer le feu du ciel sur un village ! C'est accueillir dans la paix le choix libre des personnes qui peuvent éventuellement refuser le Christ.
- Plus profondément, ***choisir de suivre le Christ, c'est accepter qu'il soit rejeté et crucifié et que son disciple suive la même route***... Notre Église et chacun de nous sommes appelés à renouveler notre volonté de suivre le Christ jusqu'à Jérusalem : la croix et la résurrection. Cette perspective concerne de manière spécifique les ministres ordonnés.

B. Deux personnages bibliques nous permettent de réfléchir à la bonne manière d'être.

Plutôt que d'exhorter en termes qui, très vite, tourneraient aux consignes ou à une sorte d'examen de conscience trop uniquement moral ou psychologique, je préfère partir de deux figures bibliques, diverses, afin de les scruter et de percevoir par là les appels que l'Écriture nous adresse.

- ***La figure du roi Saül.***

  Sans doute n'y revenons-nous pas souvent. Pourtant cette figure est intéressante à bien des titres. C'est une personnalité riche et complexe, un homme avec de vraies qualités, mais conduit à la perte par de graves limites.

  Il y a d'abord ***des possibilités réelles***. Un homme fort, qui dépasse tout le monde. Il reçoit l'Esprit de Dieu par l'intervention de Samuel. Il a tous les dons qu'il faut pour conduire le peuple de Dieu (voir *1 Samuel* 10).

  Mais ***des points faibles*** se manifestent clairement. Il paraît fort, mais il est peureux : quand vient le tirage au sort pour déterminer devant le peuple qui est l'élu de Dieu, Saül est caché au milieu des bagages. Cette inquiétude se manifeste aussi par une ***attitude soupçonneuse*** : quand on se met à

chanter la gloire de David qui vient de tuer Goliath, Saül devient jaloux, envieux et vindicatif.

On remarque aussi que Saül se montre ***impatient*** et, par là, déborde de son domaine de compétence. En *1 S* 13, alors que le peuple a peur des Philistins et qu'on attend Samuel, lequel tarde, pour offrir un sacrifice avant la bataille qui s'annonce, Saül commande qu'on exécute le sacrifice sans attendre Samuel, c'est ce que ce dernier lui reproche en lui annonçant que le Seigneur va le rejeter.

Enfin, Saül se montre ***triste, mélancolique, d'humeur noire***. Cela rejaillit sur sa manière d'exercer la royauté et le conduit, en définitive, à un échec sanglant. Il peut être utile de regarder notre manière d'exercer les charges pastorales à partir de la figure de Saül. Nos responsabilités sont différentes des siennes, mais elles peuvent s'y rapporter eu égard au fait de porter une communauté. Il convient surtout de nous attarder à ce qu'étaient les limites de Saül et de nous interroger.

- ***La tendance au défaitisme***. On voit seulement ce qui va mal (*cf.* le caractère peureux et soupçonneux de Saül). Devant la foule de choses à faire et la faiblesse de nos moyens, nous nous décourageons d'avance et n'avons plus le réflexe de compter sur Dieu ; notre regard de foi n'est plus tourné vers lui.
- Saül est tenté par des ***faux prétextes***, ce qui le pousse à des décisions précipitées. Ce qui nous est demandé, c'est un regard réaliste sur la situation que nous vivons, sans rêver à une solution magique. Il faut la patience de Dieu, celle des lentes germinations au long de l'hiver.
- ***La tristesse et la mauvaise humeur avec envie et jalousie*** ont taraudé le roi Saül. Il y a souvent chez nous une fatigue, pas seulement physique mais morale et spirituelle. Cela nous conduit au scepticisme devant des projets et orientations nouvelles. On a déjà tenté diverses choses et cela n'a pas marché... Alors, pourquoi vouloir du nouveau qui, de toute manière, ne donnera rien ? Au fond de soi, en définitive, il n'y a plus la joie, mais l'amertume.
- Bien entendu, à cela il faudrait ***ajouter ce qui est typique de chacun de nous et ce qui tient au contexte*** : mille choses à faire dans l'urgence, la pression, le manque de temps chronique. Il est nécessaire de ne pas être esclave du temps, mais de le maîtriser (prière, repos, travail pastoral, études...).

- ***La figure de Barnabé.***
  On pourrait voir en lui un certain modèle de l'apostolat exercé à plusieurs. On le voit rattaché à Jérusalem et à Antioche. Passons en revue les principaux textes des *Actes*.
  - ***Ac* 4:36-37**. Barnabé (qui signifie « *fils de l'exhortation* ») est présenté comme un homme généreux. Il prend au sérieux la Parole de Dieu ; pour cela, il vend son bien le plus précieux, un champ, et il en remet la somme aux Apôtres. Il suit littéralement les paroles de Jésus rapportées dans l'Évangile. On comprend dès lors son surnom de « *Barnabé* ». ***Il est capable de réconforter, d'ouvrir des horizons. Il a le cœur et l'esprit larges et cela fait du bien aux autres***.
  - ***Ac* 9:26-28**. Paul, revenu à Jérusalem, fait peur aux disciples de Jésus. Ils ne croient pas qu'il soit réellement devenu un fidèle du Christ. C'est Barnabé qui réalise la démarche décisive. Il sait percevoir qui est Saul de Tarse. ***Il crée les liens, il ouvre les voies***. La mission future de Paul dépendra des démarches que Barnabé a osé faire.
  - **11, 21 *sq***. Il faudrait relire tout le passage pour bien percevoir ce qu'est l'action des hommes, celle de Dieu, et le fruit signalé pour chacune des trois étapes.
    Il est dit que Barnabé se réjouit de voir l'œuvre accomplie par la grâce de Dieu. Il n'y est pour rien... Puis il encourage les chrétiens d'Antioche et il est capable de ***chercher la personne adaptée*** pour ce nouveau champ de mission. Il va tirer Saul de son exil à Tarse.
  - **13:7-13**. On voit ici progressivement le basculement des choses. C'est d'abord Barnabé qui est présenté comme le chef de la mission. Puis, très vite, à partir de la confrontation avec le magicien Elymas, c'est Paul qui devient le leader. Plus tard, il y aura même une rupture avec Paul, au sujet de Jean-Marc.
    Quoi qu'il en soit de cette dernière remarque, Barnabé est l'une des figures les plus intéressantes et ouvertes des origines chrétiennes. Un rôle de second plan, indispensable.

Cette reprise des grands textes des *Actes* peut nous aider dans notre manière d'être pasteurs aujourd'hui pour une nouvelle évangélisation.

- Le style de Barnabé est celui de l'encouragement. Tellement de gens sont tristes, perdus, de mauvaise humeur : ils ont besoin d'être encouragés. C'est souvent le début de grandes choses que de pouvoir être accueilli avec réconfort, compréhension, espérance.

- Barnabé sait voir le bien. Il sait mettre en évidence le côté positif des situations et des personnes. Il le fait pour Saul et pour Antioche. Au lieu de s'attarder sur tout ce qui peut se passer de mauvais dans un grand port ou souligner certains aspects excessifs de la personnalité de Saul, il regarde la force de transformation qui vient du Christ ressuscité. On pourrait dire qu'il sait que le Christ a pris sur lui le péché des hommes pour les en délivrer et qu'il est plus fort que le Mauvais qui en veut à l'homme. Nous sommes ainsi appelés à un regard d'espérance sur notre monde.
- Barnabé sait mettre en valeur Saul. En tant que pasteurs, il nous est demandé dans la nouvelle évangélisation de savoir mettre en valeur les dons et charismes de tous : confrères prêtres, diacres, consacré(e)s et laïcs. Il s'agit de repérer, mettre en valeur, encourager et stimuler, donner parfois des champs de mission particuliers aux personnes sans vouloir nécessairement tout contrôler.
- Enfin, Barnabé finit par s'effacer devant Paul. Ce qui compte, c'est l'œuvre de Dieu ! On sait que les tensions, jalousies et oppositions entre prêtres et diacres sont néfastes ; elles viennent vraiment du Diabolos qui cherche à faire obstacle à l'œuvre de Dieu en divisant et opposant les personnes alors qu'il y a tant à faire. « *Considérez les autres comme supérieurs à vous-même* » (*Ph* 2:3).

Au terme de cette session, plusieurs points apparaissent avec une grande force à travers les exposés qui ont jalonné ces derniers jours. J'en relève quatre.

- Une forte insistance a été mise sur l'identité des croyants. Notre époque nous fait passer d'une logique d'appartenance, marquée par des facteurs extérieurs, à une logique d'identité où les personnes se différencient les unes des autres et se constituent en découvrant ce qui les construit de l'intérieur. Cette identité ne doit pas se réaliser par l'opposition à d'autres logiques, mais elle demande de savoir manifester la différence chrétienne. Déjà, saint Paul écrivait aux Romains : « *Ne soyez pas configurés au monde présent, mais soyez transformés par le renouvellement de votre intelligence* » (*Rm* 12:2). La perception d'une identité forte conduit à une structuration intérieure qui permettra à la personne de ne pas être déroutée dans le monde d'aujourd'hui.
- Nous vivons en effet dans un monde sécularisé et pluraliste. Dans ce contexte, ce qui a de la valeur n'est plus une parole d'autorité, mais la manière dont la personne pourra trouver son épanouissement. Chacun

cherche ce qui est bon pour lui et qui peut rendre son existence utile. Cela pourra le pousser à des engagements, parfois forts. La rencontre de témoins heureux, appelants et stimulants, permettra une identification et la construction de la foi.

- Dès lors, notre vie pastorale va se trouver amenée à des transformations évoquées par le pape François dans l'exhortation *La Joie de l'Évangile*. Nous avons à rejeter toute tentation d'être « *douaniers de la grâce* », ou de chercher à encadrer au maximum. Le pape nous encourage à savoir « *sortir, prendre des initiatives, à entrer dans une véritable conversion évangélique* ».
- Enfin, la rencontre des croyants d'autres religions est maintenant une réalité quotidienne. Bien loin de conduire à la conclusion que toutes les religions se valent, une telle rencontre où l'on est capable de « *rendre compte de l'espérance qui est en nous avec douceur et respect* » (*1 P* 3:15-16) conduit à un approfondissement de notre foi et à la découverte de la manière la plus appropriée de l'exprimer dans un contexte de dialogue

+ Pierre-Marie Carré
archevêque de Montpellier,
membre du Conseil pontifical pour la promotion de la Nouvelle évangélisation.

Une charte pour l'évangélisation : l'exhortation apostolique *Evangelii Nuntiandi* de Paul VI

Michel Castro

Paul VI publie cette exhortation apostolique le 8 décembre 1975, en prolongement du 4e synode des évêques, tenu à Rome du 27 septembre au 26 octobre 1974, sur le thème de l'évangélisation.

Celle-ci, commence-t-il par dire, « *est sans nul doute un service rendu à la communauté des chrétiens, mais aussi à toute l'humanité* » (n° 1).

L'Église est fondamentalement évangélisatrice : « *Évangéliser est… la grâce et la vocation propre de l'Église, son identité la plus profonde* » (n° 14).

L'évangélisation est à la fois « *renouveau de l'humanité, témoignage, annonce explicite, adhésion du cœur, entrée dans la communauté, accueil des signes, initiative d'apostolat* » (n° 24).

Elle consiste à témoigner « *du Dieu révélé par Jésus-Christ, dans l'Esprit saint* » (n° 26), à proclamer « *que, en Jésus-Christ, le Fils de Dieu fait homme, mort et ressuscité, le salut est offert à tout homme, comme don de grâce et miséricorde de Dieu* » (n° 27). Aussi contient-elle « *l'annonce prophétique d'un au-delà, vocation profonde et définitive de l'homme* » (n° 28).

Le témoignage d'une vie authentiquement chrétienne, livrée à Dieu et donnée au prochain, « *est le premier moyen d'évangélisation* » (n° 41). Mais il y a aussi la prédication, et notamment l'homélie, l'enseignement catéchétique, les *mass media*, le contact personnel, les sacrements, sans oublier la piété populaire.

Il s'agit de révéler Jésus-Christ et son Évangile à ceux qui ne les connaissent pas, à ceux qui ont reçu le baptême mais vivent en dehors de toute vie chrétienne, à ceux qui pratiquent des religions non chrétiennes, sans oublier ceux qui ont reçu la foi et qui sont en contact avec l'Évangile, ainsi que ceux qui ne sont pas en pleine communion avec l'Église catholique ; mais aussi

aux non-croyants, aux non-pratiquants, « *au cœur des masses, à des communautés de fidèles dont l'action peut et doit arriver aux autres* » (n° 57).
Et le pape de poursuivre : « *Toute l'Église est donc appelée à évangéliser* » (n° 66) : le successeur de Pierre, les évêques et les prêtres, les religieux, les laïcs, et notamment les familles et les jeunes, tous, épris de leur mission évangélisatrice, ont à « *chercher des façons toujours plus adaptées d'annoncer efficacement l'Évangile* » (n° 73).
Les vrais évangélisateurs doivent agir sous l'action de l'Esprit saint, l'agent principal et le terme de l'évangélisation, être des témoins authentiques, des artisans d'unité, ayant le culte de la vérité, un amour fraternel de ceux qu'ils évangélisent, avec « *la ferveur des plus grands prédicateurs et évangélisateurs dont la vie fut donnée à l'apostolat* » (n° 80).
Finalement, l'évangélisation est l'aspect fondamental de l'action pastorale. Marie en est l'Étoile.
Bref, une exhortation apostolique certes colorée par la situation socio-ecclésiale de son époque, mais qui peut encore éclairer l'annonce de l'Évangile aux hommes et aux femmes de notre temps.

Michel Castro

Évangélisation : une même démarche toujours à reprendre

Un apostolat d'incarnation

Jean-Pierre Guérend

Février 1947, Jacques Maritain, ambassadeur de France à Rome, se réjouit des « *raisons d'espérer de la France catholique* ». Quel est l'évènement déclencheur d'un tel réveil missionnaire ? Un "petit livre", publié à la demande du cardinal Suhard, qui paraît le 12 septembre 1943[1]. Son tirage ? 140 000 exemplaires ! Son onde de choc ? Le Concile Vatican II. « *C'est un manifeste, un appel à un sursaut qui a rongé des certitudes, libéré des forces vives, cristallisé des espérances* » (Émile Poulat).

Octobre 2012, à Rome, au Synode pour la nouvelle évangélisation, Benoît XVI rappelle les vertus de ce livre : « *Un regard lucide sur l'Église dans le monde contemporain* ». 1959, Jean XXIII convoque un concile. Le pape François renoue avec la même démarche d'évangélisation, toujours à reprendre : faire face au réel. Cette démarche doit être de tous les temps. Dans *La Joie de l'Évangile*, François parle de « *la dynamique de la sortie* ». Le Christ emploie souvent le verbe sortir : « *le semeur sorti pour semer* ». « *L'Église en sortie* » est une Église aux portes ouvertes, en constante sortie vers de nouveaux milieux socio-culturels. Le cardinal Suhard[2], lui aussi, avait employé ce même thème : « *Constatons un fait. L'ensemble de nos populations ne pense plus chrétien. Il y a entre elles et la communauté chrétienne un abîme qui fait que pour les atteindre, il faut sortir de chez nous, aller chez eux ! Il ne s'agit pas d'obli-*

1 *La France, pays de mission ? Textes et interrogations pour aujourd'hui*, avant- propos de Robert Dumont, préface de Jean-Pierre Guérend, postface d'Émile Poulat, collection « Signes des temps », Karthala, 360 p., 23 €.

2 Jean-Pierre Guérend, *Cardinal Emmanuel Suhard, archevêque de Paris (1940-1949). Temps de guerre, temps de paix, passion pour la Mission*, préface d'Émile Poulat, 370 p.

ger le monde d'entrer dans l'Église telle qu'elle est mais à être capable d'accueillir le monde tel qu'il est. »

Essor ou déclin de l'Église ?

En 1947, le cardinal s'interroge. Il pourrait se lamenter, s'asseoir sur les ruines. Bien au contraire, « *il discerne,* écrit François Mauriac, *que cette douleur dont souffre l'humanité est celle d'un enfantement ; mais qui dit enfantement, dit attente, espérance. Le monde s'unifie : cette unification se fera-t-elle sans nous chrétiens, contre nous, ou par nous ?* » L'Église acceptait de se mettre en question dans un monde en transformations culturelles profondes : sciences, techniques et modes de vie. Malgré tout, c'était une invitation à l'Espérance, confirmée par *Gaudium et Spes*. Après la tourmente de la guerre, ce tournant de civilisation et de culture sera aussi un tournant pour l'Église. Le chantier de l'évangélisation, est toujours à reprendre. C'est la loi de l'Incarnation.

Jean-Pierre Guérend

Huit axes majeurs du Synode

Pierre-Marie Carré

Il me semble qu'on pourrait prendre avec profit l'image d'une torsade de fils. Ils sont tressés et, ensemble, forment un ensemble solide. Parfois un fil domine, parfois il est caché. En établissant une liste de 8 fils essentiels, je tiens à faire remarquer qu'on ne doit en séparer aucun de l'ensemble des autres.

1. La première insistance, sans doute première par la force avec laquelle elle a été formulée au long du Synode, concerne l'Église. Avant de songer à évangéliser les autres, il est indispensable que l'Église accueille pleinement l'Évangile du Christ et qu'elle le mette en pratique. Voilà pourquoi il est demandé une ***conversion renouvelée*** de tous les membres de l'Église, sinon comment notre prédication pourrait-elle être crédible si nos actes contredisaient nos paroles ?
   En plus de la conversion morale, il est aussi question de « *conversion pastorale* ». Celle-ci signifie que l'on veut que le Christ soit placé résolument au centre des activités et des choix pastoraux. Ainsi on ne prie pas pour demander à Dieu que nos projets portent du fruit, mais on le prie pour qu'il nous donne de discerner quels sont les projets qui correspondent à son désir. La conversion pastorale implique donc un décentrement de soi pour entrer dans les vues de Dieu ! « *L'œuvre de Dieu, c'est que vous croyez* » (*Jean* 6:27).
   Il est inutile de rappeler qu'une telle conversion n'est jamais acquise une fois pour toutes. C'est Dieu seul qui peut toucher les cœurs, convertir une personne et se faire connaître tel qu'il est. Il nous revient de devenir vraiment les coopérateurs de l'œuvre de salut de Dieu et non de nous

placer au centre, de demander le feu de l'Esprit saint pour que survienne une nouvelle Pentecôte !

2. Deuxième orientation majeure : ***la première annonce*** ! La principale difficulté rencontrée aujourd'hui consiste à pouvoir toucher les personnes et leur faire découvrir qui est Dieu tel que Jésus l'a fait connaître. Au début, les longs discours ne touchent guère. Un message bref, direct et percutant, est nécessaire. Dans le *Nouveau Testament*, cela s'appelle le kérygme. Le cœur de la foi est présenté en quelques mots : Dieu est avec nous, Jésus est plus fort que la mort, il t'aime et te connaît...
   Il faut avouer que l'Église catholique n'est pas trop à l'aise avec cette forme d'annonce et le terrain est laissé aux Églises évangéliques ou à des groupes divers. Nous avons à apprendre cette annonce directe, joyeuse et active, et sans doute à nous y entraîner.

3. Après le choc que peut représenter la proclamation initiale du kérygme doit venir celui de la ***formation*** plus complète et structurée. C'est le temps de la ***catéchèse***. Elle doit concerner tous les âges : enfants, jeunes et adultes. Il a été largement redit au Synode que des moyens existent : *le catéchisme de l'Église catholique*, son *Compendium* et le *Youcat*. Mais il y a un préalable, c'est la conviction qu'un approfondissement de la foi est nécessaire et qu'il doit être fait de manière cohérente et organisée. Un tel effort demande que les personnes qui assument cette mission soient bien à l'aise avec la foi chrétienne et sachent la présenter avec clarté et dans toute son ampleur.
   On pourrait ajouter à cela la nécessité d'avoir une réflexion de type apologétique pour aider à affronter sereinement un certain nombre de questions ou d'objections récurrentes : la question du mal opposée à la bonté de Dieu ; les relations sciences et foi ; ce que les chrétiens disent de Dieu par rapport à ce qu'en disent d'autres religions ; le doute et la foi... la vie morale entre également dans ce contexte.

4. La foi n'est pas d'abord ou seulement une connaissance. Elle est ***une relation personnelle avec Dieu*** dont on se sait aimé et que l'on s'efforce d'aimer de tout son cœur, de toute son âme et de toutes ses forces (*cf. Dt* 6:5). La nouvelle évangélisation demande donc une initiation, mais aussi un accompagnement adapté à chaque âge, dans la prière personnelle et communautaire, la liturgie et les sacrements. En effet, on ne

prie pas spontanément en enfants de Dieu, dans l'Esprit saint et en Église. Il faut y être guidé et soutenu par des aînés dans la foi et dans l'expérience de la relation avec le Christ et son Père.
Ce Synode a été plus particulièrement attentif aux ***sacrements de l'initiation chrétienne***, d'abord sous l'aspect de l'entrée progressive dans la vie chrétienne en plénitude. Il a insisté également sur l'importance du sacrement de la confirmation pour les nouveaux évangélisateurs : « *Ils reçoivent la plénitude de l'Esprit saint, ses charismes et la puissance de rendre témoignage à l'Évangile ouvertement et avec courage* ».
Un autre sacrement a été mis en relief également d'une manière très forte : le sacrement de pénitence et de réconciliation. Telle ou telle intervention orale voulait même que ce sacrement soit défini comme typique de la nouvelle évangélisation !

5. Bien entendu, le Synode a entendu l'appel de Jésus : « *C'est à l'amour que vous aurez les uns pour les autres que tous sauront que vous êtes mes disciples* » (*Jean* 13:33-34). « *Il faut favoriser les communautés accueillantes dans lesquels tous les exclus se sentent chez eux, des expériences de communion qui, avec la force ardente de l'amour,* ***"voyez comme ils s'aiment"****, attirent le regard désenchanté de l'humanité contemporaine.* »
Il n'est pas besoin d'épiloguer longuement sur ce point. Peut-être faut-il relever qu'il est vrai à toutes les époques : déjà saint Paul reprochait aux Corinthiens leurs divisions et la partie exhortative de ses épîtres insiste longuement sur ce point en manifestant que cet amour fraternel consiste à savoir se pardonner, se supporter les uns les autres, estimer les autres supérieurs à soi-même... le tout à l'image du Christ.

6. Une autre attitude est attendue des fidèles du Christ : ***une charité*** sans frontière ***qui se tourne en particulier vers ceux qui souffrent***. Ils doivent être pris en charge non pas d'abord pour qu'ils se convertissent au Christ, mais parce qu'en souffrant ils représentent le Christ selon *Mt* 25:31-46. Le domaine est vaste ! Il rejoint le n° 14 de *Porta fidei* où Benoît XVI relevait que la foi doit se traduire par des actes (*cf.* Lettre de Jacques) et aussi, d'une autre manière, le projet *Diaconia 2013* de la France et le dernier *Motu proprio* de Benoît XVI pour montrer que nos actions caritatives doivent être inspirées par notre foi et clairement soutenues par elle, sans se limiter à une simple perspective philanthropique.

7. ***La beauté*** a été présentée aussi comme un chemin pour l'évangélisation : mise en valeur du patrimoine chrétien, art, musique...

8. Le dernier fil que je relève dans le Synode touche à ***la piété populaire***. Un certain nombre d'évêques, à la suite de l'*Instrumentum Laboris*, ont insisté sur ce point en soulignant que cette dimension assez spontanée de l'être humain peut être un appui pour une annonce plus complète du salut que donne le Christ, mais qu'elle doit être évangélisée pour ne pas en rester à des pratiques extérieures parfois quelque peu magiques.

+ Pierre-Marie Carré
archevêque de Montpellier,
membre du Conseil pontifical pour la promotion de la Nouvelle évangélisation.